liliane et fred funcken

L'UNIFORME ET LES ARMES DES SOLDATS DE LA GUERRE 1914-1918

1 Infanterie - Blindés - Aviation

casterman

liliane et fred funcken

L'UNIFORME ET LES ARMES DES SOLDATS DE LA GUERRE 1914-1918

1. Infanterie - Blindés - Aviation

casterman

AVANT-PROPOS

Dans les faubourgs sud-est de Vienne s'élève, semblable à un château fort pour Kriegspiel[1] *géant, la masse du Heeresgeschichtliches Museum, le musée de l'Armée autrichien.*

Le visiteur y découvre dès ses premiers pas, incongrue, anachronique, une énorme torpédo aux cuivres étincelants. D'abord incrédule, il constate, stupéfait et troublé, qu'il a devant lui l'automobile dans laquelle s'écroulèrent l'archiduc héritier d'Autriche François-Ferdinand et son épouse, assassinés par l'étudiant Gavrilo Princip, le 28 juin 1914, à Sarajevo.

Deux victimes qui allaient entraîner dans la mort plus de treize millions d'êtres humains.

Les coups de pistolet d'un meurtrier de dix-neuf ans allaient, comme le coup de baguette d'un sinistre magicien, frapper de folie l'Europe et toute une partie du monde et provoquer la guerre la plus féroce, la plus meurtrière, la plus inutile que la terre ait jamais connue.

En entreprenant l'illustration et la rédaction du premier des deux volumes consacrés aux uniformes de la Première Guerre mondiale, nous n'avons pas voulu ressusciter les horreurs de la guerre. Notre propos est de restituer avec le plus d'exactitude possible l'aspect particulier de tous les combattants qui s'affrontèrent pendant quatre ans de lutte sans merci, fidèles à leur patrie et persuadés, quels qu'ils soient, de la justice de leur cause.

Le détail des opérations militaires n'avait ici aucune raison d'être : bien d'autres ouvrages infiniment plus importants en ont parlé abondamment.

Nous nous sommes davantage attachés à dépeindre le soldat, l'humble figurant aux tribulations souvent tragiques, sa condition presque misérable mais aussi sa remarquable envie de survivre au pire des cataclysmes.

En même temps, nous souhaitons faire mieux comprendre, sinon découvrir, le rôle exact et l'importance des fronts lointains, rendre plus clair l'imbroglio des opérations dans les Balkans, le Caucase ou le Moyen-Orient.

Nous espérons que le lecteur parcourant ce volume y trouvera de quoi satisfaire sa curiosité sur les soldats de la Première Guerre mondiale, qui jamais encore n'avaient été présentés ainsi, dans leur ensemble et en détail.

Les recherches imposées par ce vaste et difficile sujet s'avérèrent aussi passionnantes qu'ardues. Elles nous révélèrent, de plus, tout l'intérêt, toute la sollicitude des autorités de divers pays, ainsi que la constance de nos nombreux amis et conseillers. Nous exprimons avec plaisir toute notre reconnaissance :

à Monsieur le Conservateur en chef du Heeresgeschichtliches Museum de Vienne et à son adjoint le Dr G. Dirrheimer,

au Général de Brigade A.I. Hulton, MBE, ainsi qu'au Ministry of Defence et à l'Imperial War Museum de Grande-Bretagne,

au Lieutenant-Colonel Delay, chef du S.I.R.P.A.,

au Capitaine Petit du Service Information de la Légion étrangère,

au Colonel Kashiwagi de l'Ambassade du Japon à Paris,

à Monsieur Leconte, Conservateur en chef du Musée royal de l'Armée de Bruxelles, et à Monsieur Lorette, Conservateur du Cabinet des estampes.

Nos plus vifs remerciements vont également à nos confrères Rigo et F. G. Thompson et à Messieurs Roger Pierre, Pierre Louis, E. Kröner, Pierre Simon, J. Wagner, J. Dubois, R. Moulin, J. Courbet, P. Chayre, R. Alazet, J. Lesellier, W. Wilmotte, Commandant Bauman, J. Ernst, J. Lekeu, P. L. Gandini, F. T'Sas, D. de Pozdniakoff et Bastien.

Puisse le lecteur trouver, dans les pages qui suivent, le reflet de cette amicale complicité !

1. Jeu de la guerre.

PREMIÈRE PARTIE

LES ALLIÉS

L'infanterie française

Présenter le fantassin français de 1914, c'est évoquer celui de l' « Année terrible »[1] à travers les œuvres d'Alphonse de Neuville et du grand Édouard Detaille[2], tant étaient semblables les silhouettes. En effet, seul un œil particulièrement exercé pourrait déceler les minimes différences qui les distinguent : un sac un peu plus petit et un fusil à magasin.

Comme son prédécesseur de 1870, le fantassin portait le képi en drap, dont la carcasse en toile de lin était doublée d'une basane en peau de chèvre. Extérieurement, le turban[3] était en drap garance et le bandeau en drap bleu foncé. Tous deux étaient bleu foncé chez les chasseurs à pied.

La capote gris de fer bleuté croisait sur la poitrine et avait deux rangs de boutons de cuivre; en dessous se portait la veste ou la tunique. Le pantalon — garance pour la ligne, bleu foncé pour les chasseurs — était, en tenue de campagne, enserré dans des guêtres de cuir noir lacées. Un manchon de toile bleue sur le képi constituait, avec les guêtres, les seuls éléments particuliers à la tenue de campagne.

Aux pieds, le fantassin portait les brodequins; une seconde paire de chaussures, dites de repos et surnommées « godillots », était fixée sur le havresac surnommé « Azor ».

Ce dernier mérite un examen attentif, car peu d'armées au monde furent jamais dotées d'un accessoire aussi mal adapté! Le havresac modèle 1893 transformé, en toile noire, était — en principe — rendu imperméable par l'application d'un produit noir. Cet « astiquage », long et difficile, était une source continuelle de punitions. Donner au havresac un aspect propre et brillant nécessitait, de la part du soldat, de fastidieux efforts en dépit desquels il ne se passait pas de jour sans que plusieurs hommes ne soient punis pour n'avoir pas obtenu le résultat exigé. Parfois, quelque roublard substituait du cirage à l'enduit réglementaire; mais, si la pluie venait à tomber, le coupable ne pouvait plus toucher à son équipement sans se maculer, tandis que l'eau, ruisselant de son sac, traçait des rigoles noirâtres sur les pans de sa capote. Là ne se bornaient pas les désavantages du havresac : son mode d'attache était unique au monde pour sa complication, à tel point qu'il fallait des mois d'entraînement à une jeune recrue pour l'arrimer sans l'aide d'un compagnon, et, même parvenu à cette dextérité, on imagine aisément ce que devait représenter cette opération dans la précipitation et l'émotion d'une alerte!

La même remarque s'applique aux bretelles de suspension destinées à soutenir les cartouchières. Ces dernières étaient aussi peu pratiques que le havresac; s'ouvrant d'avant en arrière, leur couvercle était limité dans son mouvement par le corps du soldat et retombait constamment sur la main de l'utilisateur.

La cartouchière postérieure, portée au ceinturon à hauteur des reins, avait été adoptée pour compenser la réduction en volume du havresac modèle 1893.

1. Victor Hugo désignait ainsi la guerre franco-allemande de 1870-1871.
2. Peintres français dont les tableaux s'inspirent de cette guerre.
3. Partie du képi réunissant le calot et le bandeau.

INFANTERIE FRANÇAISE EN 1914

1. Infanterie de ligne. — 2. Chasseur à pied. — 3. Infanterie de ligne avec manchon cache-képi. — 4. Éclaireur cycliste. — 5. Territorial. — 6. Officier en vareuse.

5
6
4
3
1
2
L. & F. FUNCKEN

Il s'avéra très vite que chez les hommes de petite taille le sac chevauchait sur la cartouchière postérieure et, par son poids, écrasait les reins des malheureux. Cette pression devenait à la longue intolérable.

On pourrait encore longtemps poursuivre l'énumération des défauts et des lacunes de l'équipement français[1]. Pour en finir, nous citerons le nécessaire d'armes : un huilier, une spatule-curette et une lame-tournevis. Ce nécessaire pesant 15 grammes était contenu dans un étui bâti pour l'éternité, qui pesait à lui seul 105 grammes! La serviette de toilette, enfin, qui était supprimée du bagage réglementaire de campagne, semblait sous-entendre qu'en guerre le soldat ne se lavait plus... Erreur... car il emportait un morceau de savon! Le bonnet de nuit, en coton, avait par contre résisté à la sollicitude des officiels.

Dépourvue, à part de rarissimes exceptions, de cuisines roulantes[2], l'infanterie française emportait sur son dos des biscuits, boîtes de « singe », seaux de toile, gamelles, munitions de réserve, ustensiles collectifs destinés à « entretenir la cohésion et la bonne camaraderie », petits bidons de un ou deux litres, sacs de café, de sel, de sucre et... un moulin à café par section (rien ne vaut le café frais moulu). Ajouter à tout ceci une ou deux musettes de toile pour chaque homme, garnies des vivres de la journée, le gobelet, le couteau et la fourchette.

Qu'on se représente le soldat français dans la chaleur torride du mois d'août 1914, titubant sous sa charge écrasante, penché en avant pour compenser la douloureuse traction de son invraisemblable paquetage (environ 30 kilos), et déjà on frémira d'une pitié mêlée d'admiration pour celui qui bientôt deviendra le légendaire « poilu ».

Le fusil

Improprement appelé « Lebel » et moins pratiquement « fusil 86 modifié 93 », il pesait, chargé, 4,415 kilos.

Cette arme était le fruit des travaux menés à bien au camp de Châlons en 1882 sous la direction du colonel Lebel. On y avait successivement adapté la fermeture à tenons symétriques du colonel Bonnet, la révolutionnaire poudre sans fumée Vieille (nommée poudre B en l'honneur du fameux général Boulanger), la balle chemisée de maillechort du colonel Lebel, la boîte de culasse de Clause et, enfin, l'épée-baïonnette de 460 grammes du colonel Capdevieille. Ainsi transformé, le « Lebel » était un fusil à répétition du calibre de 8 millimètres, sans chargeur amovible. Quant aux balles — dix en tout —, huit se logeaient dans un magasin tubulaire ménagé dans le fût, une dans l'auget et une autre dans le canon.

Ce dispositif avait pour désavantages d'être lourd, de déplacer le centre de gravité et de rendre le chargement de l'arme lent et peu commode. Le « Lebel » fut quelque peu amélioré par l'adoption en 1893 de la balle D (Desaleux) en laiton, plus légère et plus courte, qui ramena le poids de l'arme à 4,240 kilos sans la baïonnette à triple arête, la fameuse « Rosalie » chantée par Botrel[3]. Elle pesait 460 grammes et intervint beaucoup moins qu'on ne le pense généralement.

Les régiments

L'infanterie de ligne

Elle se composait de 173 régiments comptant chacun, à la mobilisation, 73 officiers et 3.200 hommes.

Les territoriaux

Après avoir appartenu pendant onze ans à la réserve, le citoyen français passait à la territoriale

1. Cette ahurissante liste, volontairement écourtée, a été extraite d'une étude approfondie publiée à Paris en 1903 par le commandant Lavisse... sans grand résultat, semble-t-il.
2. De nombreux modèles avaient été mis à l'essai avant 1914, mais aucun n'avait encore été jugé idéal.
3. Théodore Botrel (1868-1925), chansonnier aux armées, auteur de la « Paimpolaise ».

INFANTERIE FRANÇAISE 1914-1915

1-2. Nouvelle tenue, 1915. — 3. Chasseur alpin, 1914. — 4. Chasseur alpin, 1915. — 5. Mitrailleurs alpins et mitrailleuse Hotchkiss modèle 1900.

1
2
3
4
5
L. & F. FUNCKEN

pour sept ans. L'équipement était identique à celui de la ligne.

Les chasseurs à pied

On l'a vu plus haut, les chasseurs à pied ne se différenciaient guère de l'infanterie de ligne; leur équipement était identique. Ils se répartissaient en 31 bataillons. Surnommés « vitriers », ils avaient pour origine les « chasseurs d'Orléans » de Louis-Philippe, devenus « chasseurs de Vincennes » en 1848.

Les chasseurs à pied s'étaient distingués en Algérie, à l'Isly, à Sidi-Brahim, Solferino et en maints autres endroits. Ils ne comptaient que des jeunes gens soigneusement sélectionnés.

Les chasseurs alpins

Un certain nombre de bataillons de chasseurs affectés à la défense de la frontière des Alpes prirent la dénomination d' « alpins ». Leurs effectifs étaient recrutés de préférence parmi les montagnards.

Ils portaient le béret orné d'un cor de chasse jonquille et les bandes molletières bleues. Ils bénéficiaient d'une vareuse à col rabattu infiniment plus confortable que le collet droit de tous les autres régiments d'infanterie métropolitaine. Par contre, leur havresac était un peu plus lourd.

L'infanterie alpine

Souvent confondue avec les chasseurs alpins, cette infanterie était dotée de l'équipement des alpins, mais le béret s'ornait d'une grenade rouge, le pantalon était rouge comme dans la ligne. Il y eut 6 régiments dits d'infanterie alpine.

L'infanterie de l'armée d'Afrique et les troupes coloniales à pied

La dénomination d'armée d'Afrique s'appliquait aux troupes originaires de Tunisie, d'Algérie et du Maroc. L'armée coloniale coopéra avec l'armée d'Afrique à toutes les grandes batailles de la Première Guerre mondiale, aux côtés des formations métropolitaines.

Zouaves : Ils avaient été créés en Algérie au temps de la conquête, par le duc de Rovigo, et offraient aux foules admiratives le spectacle de leur costume extraordinaire. Ils comptaient 4 régiments.

Tirailleurs : Surnommés « turcos », ils étaient identiques aux zouaves, sauf par la teinte qui était le bleu ciel. Forts de 9 régiments en 1914, ils s'augmentèrent de trois autres vers la fin de 1915, recrutés parmi les indigènes de l'Afrique du Nord : Arabes, Tunisiens, Berbères, Kabyles, etc.

Tirailleurs sénégalais : Ils portèrent, au début des hostilités, la veste bleu marine fermant droit, avec les initiales T.S. et les tresses jonquille, la culotte bleu foncé et la chéchia rouge à gland bleu.

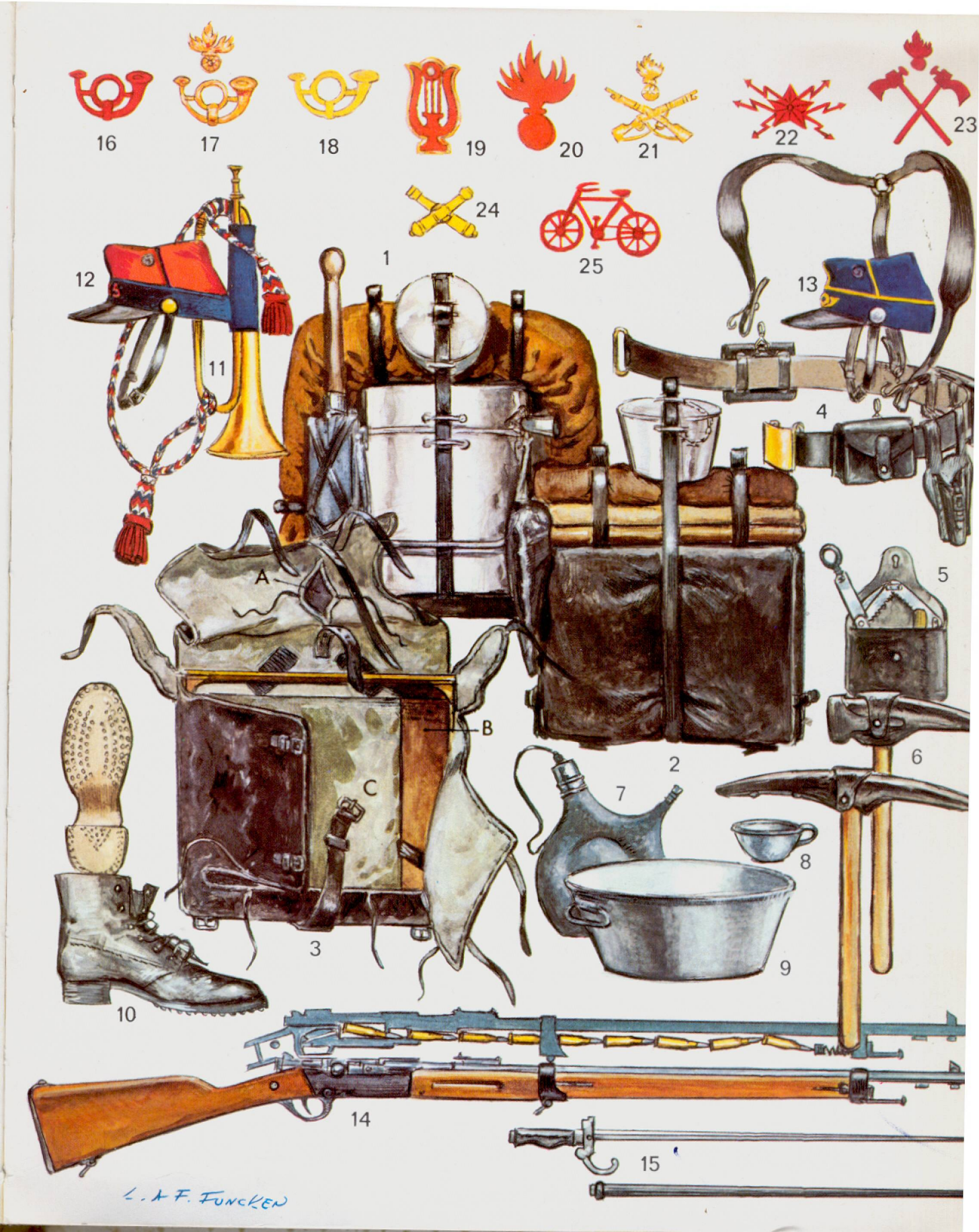
Infanterie coloniale : Dotée d'une tunique à deux rangées de boutons et de la fameuse capote gris de fer bleuté, cette infanterie se différenciait de l'infanterie métropolitaine par le pantalon bleu à passepoil rouge et l'ancre rouge au képi.

Légion étrangère : Mobilisée à Sidi-bel-Abbès et à Saïda, la Légion désigna des détachements destinés à combattre en France et qui y entrèrent en action dès octobre 1914. Il va sans dire que par une délicatesse bien compréhensible, les légionnaires d'origine allemande ou autrichienne furent gardés en Afrique. L'uniforme de 1914 était identique à celui de la ligne.

L'amalgame des différents détachements venus d'Afrique ou formés par des volontaires de toutes nationalités rassemblés en France permit de créer

INFANTERIE FRANÇAISE
ÉQUIPEMENT EN 1914

1. Havresac avec paquetage de campagne complet. — 2. Havresac sans la marmite. — 3. Détails du havresac : a) pochette pour le livret individuel; b) cadre rigide en bois; c) compartiment principal. — 4. Ceinturon et bretelles des cartouchières; porte-baïonnette. — 5. Scie articulée. — 6. Outils portatifs. — 7. Bidon. — 8. Quart. — 9. Gamelle pour huit hommes. — 10. Chaussures de fatigue. — 11. Clairon d'infanterie de ligne. — 12. Képi d'infanterie de ligne. — 13. Képi de chasseur à pied. — 14. Fusil modèle 1886-1893 dit Lebel et vue en coupe de son magasin avec son chapelet de cartouches. — 15. Baïonnette et son fourreau. 16 et 18. Insignes des meilleurs tireurs : écarlate pour la ligne et les zouaves, jonquille pour les chasseurs, les tirailleurs algériens et l'infanterie légère d'Afrique. — 17. Prix de tir, or ou argent selon la couleur du bouton. — 19. Musicien. — 20. Grenadier : en bleu le plus souvent, selon le règlement. — 21. Chef armurier. — 22. Télégraphiste. — 23. Sapeur. — 24. Mitrailleur. — 25. Cycliste.


16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
12
11
1
13
4
A
5
B
C
6
2
7
8
3
9
10
14
15
L. & F. FUNCKEN

les fameux « régiments de marche », qui devaient aboutir à leur tour au plus fameux encore « régiment de marche de la Légion étrangère » (1915).

En voici la chronologie :

— 2e de marche du 1er étranger (1-9-1914/11-11-1915);

— 3e de marche du 1er étranger (1-9-1914/13-8-1915 : est dissous et versé dans les rangs du précédent);

— 4e de marche du 1er étranger ou garibaldiens (5-11-1914; rejoint l'Italie en mai 1915);

— 2e de marche du 2e étranger (1-9-1914/11-11-1915);

— régiment de marche de la Légion étrangère (11-11-1915; rentré en Afrique en mars 1919, il devient le 3e étranger en 1920).

Au cours de la guerre, la Légion avait revêtu l'uniforme bleu horizon du début de 1915, mais dès novembre 1915, à la création de l'unité de choc modèle que fut le R.M.L.E., l'uniforme de teinte kaki fut adopté.

Vers la guerre de tranchées

Voilà donc, rapidement esquissés, l'uniforme et l'équipement des fantassins qui défilèrent fièrement sous le soleil d'août, galvanisés par les vivats de la foule, bien décidés à rapporter « la moustache à Guillaume » que leur réclamaient ceux qui restaient.

Dans un élan fait d'euphorie et de rage, ils vont s'élancer sur les « Pruscos » — on ne disait pas encore les Boches — aux cris de : à Berlin! Du plus humble soldat au plus haut en grade des officiers, règne une foi inébranlable en la supériorité de la charge furieuse à la baïonnette sur la puissance de feu d'un ennemi embusqué.

Aveuglés par une sorte de complexe de supériorité que justifiaient en partie leur bonne conscience et le sentiment de leur force morale, les Français vont devoir constater la faillite de leurs principes stratégiques.

Des exemples? Le 22 août 1914, devant Châtelet en Belgique, le 1er régiment de tirailleurs algériens perd 1.034 hommes en quelques minutes, au cours d'une charge sur un ennemi invisible. Le même jour, l'infanterie coloniale (3e division) connaissait le même sort dans la vallée de la Semois.

Sur une plus grande échelle, les 21, 22 et 23 août, la Ve armée éprouva de lourdes pertes et ne fut sauvée in extremis que par l'énergie du général Lanzerac, un des rares adversaires de la sacro-sainte doctrine en vigueur. On s'étonne encore aujourd'hui, on ne s'explique pas comment les chefs purent s'obstiner dans leur erreur et imposer à leurs soldats comme à eux-mêmes une suite ininterrompue d'hécatombes, en manœuvrant les masses d'hommes comme les pièces d'un jeu d'échecs et en en sacrifiant à l'avance une partie, impitoyablement, au nom d'une sorte de mystique que le soldat se devait d'accepter sans murmurer.

Vint la retraite, inévitable si on voulait échapper à l'étreinte mortelle que dessinait l'armée allemande. Les pimpants fantassins d'août s'étaient mués en loqueteux sous l'action conjuguée du soleil et des averses, mais ils retraitaient en bon ordre jusqu'à la Marne où, sans perdre une parcelle de son sang-froid, le général Joffre allait briser l'étau de l'ennemi avec l'aide de Gallieni et de ses fameux « taxis de la Marne », qui amenèrent de Paris 7.000 soldats en renfort.

Après les batailles de la Somme (du 20 au 30 septembre), de l'Yser (du 15 octobre au 3 novembre) et d'Ypres (du 30 octobre au 11 novembre) — où la 7e division d'infanterie allemande perdit 80 % de ses effectifs —, le mythe d'une victoire rapide s'effaça des esprits. Ayant constaté leur impuissance à triompher l'un de l'autre, les adversaires se terrèrent dans des tranchées hâtivement creusées et protégées par un réseau inextricable de barbelés.

La guerre de tranchées commençait, qui allait imposer à tous les combattants un long calvaire

INFANTERIE FRANÇAISE
ARMÉE D'AFRIQUE 1914-1915

1. Zouave, 1914-1915, avec la surculotte de toile. — 2. Zouave, 1915. — 3. Mitrailleuse Saint-Étienne modèle 1907. — 4. Mitrailleuse de Puteaux modèle 1905. — 5. Tirailleur algérien en bourgeron et surculotte comme la fig. 2. — 6. Tirailleur algérien (turco) en surculotte, 1914-1915. — 7. Tirailleur marocain. — 8. Légionnaire. — 9. Tirailleur algérien en nouvelle tenue, 1915.

L. & P. Funcken

fait d'insécurité, d'inconfort et bientôt de misère parmi la boue, les rats, les poux. Si la guerre avait changé de forme, les hommes eux aussi n'étaient plus les mêmes. Leur mentalité s'était modelée, adaptée au long combat à mort qui se préparait. Deux photographies prises à quelques mois d'intervalle nous ont particulièrement frappés. L'une représente des tombes de soldats français aux environs de Barcy en septembre 1914 : elles sont fleuries et ornées de petits drapeaux tricolores. L'autre, datant de février 1915, nous montre une tranchée française reprise par une contre-attaque dont les auteurs posent, farauds et souriants, avec pour avant-plan les corps de leurs frères d'armes qu'attend, toute vaine sentimentalité abolie, la fosse commune. Déjà l'horreur est acceptée comme familière, quotidienne, avec un sans-façon cauchemardesque. C'est là l'image peut-être la plus cruellement exacte de la guerre.

Dans l'esprit du soldat français, ces premières tranchées ne serviraient pas longtemps, car l'intervention de la formidable armée russe allait permettre aux Alliés[1] de reprendre l'offensive. Hélas, il n'en fut pas ainsi et le soldat dut se résigner à creuser encore et encore, parallèles, boyaux et abris, dans les pires conditions.

Évolution des uniformes

L'uniforme, comme bien on pense, en avait « pris un coup », particulièrement le pantalon rouge. Recouvert tout d'abord d'une salopette — pantalon large et court en toile bleue — pour le rendre moins visible (fin 1914), il avait été ensuite remplacé par des pantalons de velours à côtes du plus curieux effet. Afin de leur donner un caractère militaire, ces « falzars » de terrassiers étaient agrémentés d'un passepoil jonquille qui allait devenir celui de l'infanterie. A ce propos, un « ancien » qui en porta un de couleur beige clair sans passepoil envoyé par sa mère, nous a conté qu'il fut réprimandé par son capitaine qui lui intima l'ordre de changer, sous peine de risquer la fusillade en cas de capture par l'ennemi... comme franc-tireur!

L'uniforme bleu horizon

A partir d'avril 1915 apparut la célèbre tenue bleu horizon[2], dont le drap dit « tricolore » était constitué de laine blanche (35 %), de laine bleu foncé (15 %) et de laine bleu clair (50 %).

C'est à peu près à cette époque (été 1915) que les troupes coloniales adoptèrent la tenue kaki.

Le numéro du régiment était or pour les officiers, argent pour les sous-officiers. En même temps, les galons étaient supprimés au képi et réduits à 35 mm de long sur les manches.

Avant la fin de 1915, on supprimait l'argent, à nouveau réservé à la cavalerie.

Les soutaches et autres signes distinctifs se répartissaient de la façon suivante :

Corps de troupe	Passepoils des culottes et pantalons	Écussons	Numéros des régiments	Soutaches
Infanterie de ligne	jonquille	jonquille	bleu foncé	bleu foncé
Chasseurs à pied	jonquille	gris de fer bleuté	jonquille	jonquille
Infanterie coloniale	jonquille	jonquille	jonquille	jonquille

1. Nom donné à l'ensemble des nations qui, pendant la Première Guerre mondiale, luttèrent contre l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie. Ces quatre États seront désignés collectivement sous le nom de Centraux.

2. En 1911, sur l'initiative du ministre de la Guerre Berteaux, un drap « réséda » avait été proposé mais jugé trop laid et rejeté.

INFANTERIE FRANÇAISE
TROUPES COLONIALES ET INFANTERIE COLONIALE 1914-1915

1 - 2. Infanterie coloniale, 1914 : soldat et caporal. — 3. Tirailleur tonkinois, 1914 (par la suite, ils furent coiffés du béret et vêtus en bleu horizon). — 4. Tirailleur sénégalais. — 5. Idem avec couvre-chéchia. — 6. Idem en tenue d'été.

1
2
3
4
5

Devant l'urgence des besoins, les magasins de l'intendance distribuèrent sans discernement des culottes à passepoil rouge (artillerie) aux fantassins et des passepoils jonquille aux artilleurs. Finalement on négligea les passepoils et on confectionna des culottes uniformément bleu horizon. Les cuirs noirs du harnachement furent dès lors fabriqués en cuir jaune, ce qui valut aux nouveaux arrivants le surnom de « bretelles jaunes ».

L'écusson jonquille n'eut qu'une brève existence : une note rectificative de mai 1915 lui substitua celui en drap du fond, mais ne supprima pas l'écusson, contrairement à ce qu'on a souvent affirmé.

Le casque

Avec la nouvelle tenue apparut le premier casque d'infanterie, appelé casque Adrian, du nom de l'intendant qui l'avait créé. Sa fabrication se faisait à partir d'une plaque de 33 centimètres de diamètre et de 7 dixièmes de millimètre d'épaisseur, emboutie à froid. Ayant ainsi obtenu la « bombe », on y rivait le cimier, la visière et le couvre-casque découpés à l'emporte-pièce.

Le casque Adrian existait en trois tailles pesant entre 670 et 750 grammes. Il était peint à l'aide d'un vernis gris bleuté, dit « gris artillerie » — la couleur du fameux canon de 75.

Distribué dans les gares régulatrices aux détachements partant du dépôt, le casque était doté sur le devant d'un emblème distinctif : une grenade pour l'infanterie de ligne, un cor pour les chasseurs, une ancre pour l'infanterie coloniale, une cuirasse et un pot de tête[1] pour le génie, deux canons croisés pour l'artillerie[2].

Avant le casque Adrian, on avait distribué aux hommes des calottes métalliques sans coiffe ni bordure, destinées à se porter sous le képi. Ces « cervellières » fort incommodes servirent le plus souvent comme ustensiles de cuisine.

1. Espèce de casque.
2. En théorie, car de nombreuses photographies montrent le casque à grenade porté par des artilleurs.

Évolution de l'armement

Les grenades

Avec la guerre de tranchées, certaines armes apparurent ou réapparurent. La grenade, oubliée dans la panoplie du soldat de 1914, refit bientôt son apparition. Le besoin s'en avérait si urgent que l'intendance exhuma des arsenaux l'antique grenade en fonte, dite de Sébastopol, qui s'allumait avec une mèche, et les grenades de marine à fusée en bois et amorce fulminante. Ces dernières nécessitaient du lanceur l'utilisation d'un bracelet de cuir prolongé par une courroie à crochet. Ce crochet devait être passé dans la boucle d'un rugueux, lui-même introduit dans la grenade. Au moment où le grenadier lançait sa grenade, la courroie du bracelet retenu à son poignet arrachait le rugueux qui, faisant office de frottoir d'allumettes, allumait la fusée. L'engin explosait après quatre secondes... en principe, car souvent l'adversaire avait le temps de le réexpédier à son lanceur.

Ces deux modèles ne leur donnant pas satisfaction, les combattants s'ingénièrent à en inventer d'autres. C'est ainsi qu'apparurent les « raquettes ». Elles étaient composées d'une plaquette de bois sur laquelle on ficelait solidement un pétard de mélinite

INFANTERIE FRANÇAISE 1916-1918

1. Fantassin en tenue d'assaut avec le fusil modèle 1907-15 ; baïonnette sans quillon à poignée d'acier. — 2. Officier de chasseurs. — 3. Clairon. — 4. Clairon avec couvre-casque. — 5-6. Guetteur et son fusil à périscope. — 7. Cloche d'alerte pour les gaz.

Fourragères : 8. Obtenue pour 2 ou 3 citations, aux couleurs de la croix de guerre. — 9. 4 ou 5 citations, aux couleurs de la médaille militaire. — 10. 6 à 8 citations, aux couleurs de la Légion d'honneur. — 11. 9 à 11 citations, aux couleurs de la croix de guerre et de la Légion d'honneur. — 12. 12 à 14 citations, aux couleurs de la médaille militaire et de la Légion d'honneur. — 13. 15 citations et plus, aux couleurs de la Légion d'honneur. — 14. Détails des tresses. — 15. Port de la fourragère en tenue de sortie. — 16. Ces olives, placées actuellement au-dessus du ferret, permettent de différencier les fourragères de 1914-1918 de celles créées en avril 1945 et accordées pour la guerre de 1939-1945.

17. Grenade française à cuillère, avec coupe montrant l'intérieur.

8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
1
2
3
4
5
6

ou un récipient (boîte de conserves le plus souvent) contenant de vieux clous et une charge de cheddite. La mise à feu se faisait par l'intermédiaire d'un cordeau Bickford muni d'un allumeur spécial (type Ruggieri) qui s'enflammait à l'aide d'une mèche de fumeur ou d'un tison. Appelé aussi « calendrier », ce projectile bricolé s'avéra souvent plus dangereux pour son utilisateur que pour sa cible.

A la fin de 1915, les grenades commencèrent à se perfectionner; on vit apparaître des grenades offensives, défensives, incendiaires et suffocantes.

Voici les plus connues :

1° La C.F. défensive était constituée par un corps en fonte, ovoïde, à parois segmentées se fragmentant lors de l'explosion. Pour la mettre à feu, on enlevait le capuchon de fer-blanc, à tête plate ou bombée, qui protégeait le dispositif de percussion, puis on enfonçait le bouchon allumeur en bois, ainsi dégagé, en le frappant sur un objet dur[1].

2° La O.F. offensive à corps cylindrique de fer-blanc, non segmenté, n'était dangereuse que dans un rayon de 4 mètres et pouvait donc être lancée par un fantassin à découvert. Elle pesait 280 grammes environ. Même système que ci-dessous.

3° La F 1 défensive en fonte, ovoïde, éclatant en fragments, pesait 660 grammes. En enlevant une goupille de sûreté, on libérait une cuillère, et cette cuillère, après le lancement, agissait sur un bouchon-allumeur (modèle 1916) qui déterminait l'éclatement de l'engin.

4° La grenade incendiaire et fumigène modèle 1916 avait un corps en fer-blanc lisse, traversé horizontalement et au milieu par la bague de soudure de deux calottes.

5° La grenade V.B. — du nom de son inventeur, le capitaine Viven-Bessières — se lançait à l'aide d'un tromblon fixé au bout du fusil. Cette grenade en fonte, qui pesait environ 400 grammes, dont 60 grammes d'explosif, affectait la forme d'un gros baba au rhum : elle était percée d'une cheminée de diamètre inférieur à celui de la balle du fusil. La balle, en partant, projetait la grenade dans les airs tout en amorçant. Le minuscule obus éclatait après 7 secondes, à une distance variable selon l'angle de tir et qui pouvait atteindre 200 mètres. L'emploi de la V.B., pour être efficace, nécessitait une grande habileté de la part du grenadier.

D'autres dispositifs, fruits du système D, voisins du lance-pierres, lançaient les grenades à main à des distances appréciables, telle la « Sauterelle », une espèce d'arbalète qui portait à 80 mètres.

Fusils et mitrailleuses

Le fusil « Lebel » resta en usage, mais on lui adjoignit le modèle 1907-1915 à chargeur de trois cartouches. Issu du fusil modèle 1907 dit « de tirailleur sénégalais » ou « colonial » et amélioré à deux reprises, le 1907-1915 fut distribué aux jeunes classes. Il fut modifié une troisième fois en 1916, lorsqu'on le dota d'un chargeur à cinq cartouches.

Les mitrailleuses de Puteaux et de Saint-Étienne, qui n'avaient résisté ni à la poussière ni à la boue, avaient été remplacées par la Hotchkiss modèle 1914. Moins rapide que ses consœurs (400 à 450 coups à la minute), elle était infiniment plus robuste et mieux adaptée à la guerre de tranchées[2].

Les masques à gaz

Le premier type de masque à gaz M 2 se logeait dans une musette, le modèle A.R.S. était porté dans un étui métallique.

L'emploi de gaz asphyxiant, le 22 avril 1915 dans le saillant d'Ypres, provoqua, on l'imagine aisément, une épouvantable panique — qu'heureusement pour les Alliés les Allemands ne surent pas mettre à profit.

1. Cette opération exécutée, selon certains, sur la poignée de la baïonnette pendue au fourreau est à ranger parmi les détails héroïco-pittoresques inventés après la guerre. La meilleure preuve en est que la grenade n'était employée qu'à courte distance, en pleine action offensive ou défensive, alors que la baïonnette se trouvait au canon du fusil et non dans son fourreau.

2. L'*artillerie de tranchée* constitue un sujet trop important pour trouver place dans ce volume. Il sera traité dans le tome suivant au chapitre « Artillerie ».

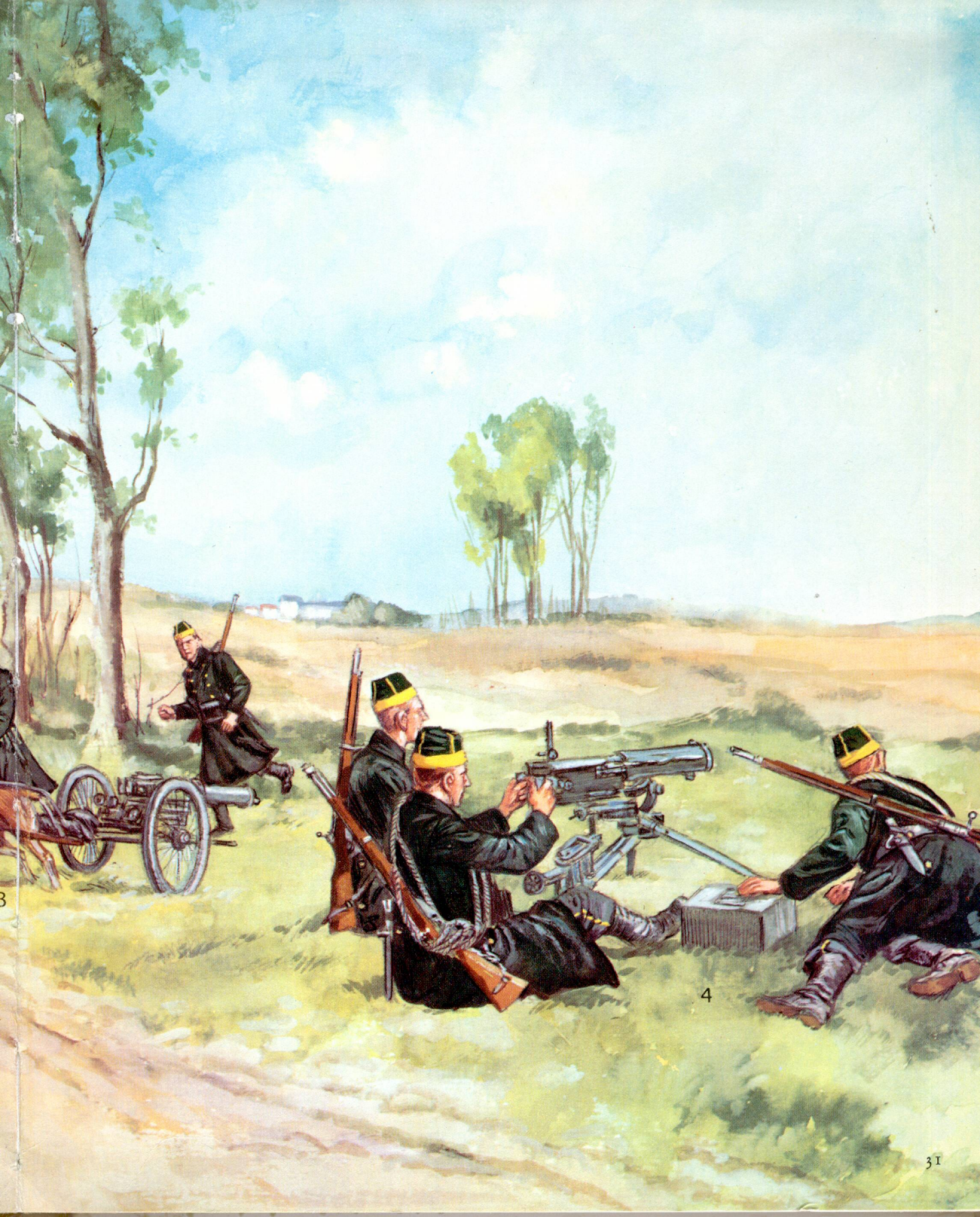
INFANTERIE FRANÇAISE
SECTIONS D'ASSAUT 1917-1918

1. Fusiliers mitrailleurs et grenadiers. — 2. Voltigeurs et grenadiers V. B. — 3. Grenadiers et nettoyeurs de tranchées. — 4. Sections de renfort.

5. Fusil mitrailleur appelé mitrailleuse légère Chauchat (surnommé shosho par les Américains et nommé Chauchard par les Anglais).

5
4
3
2
1
L. & F. Funcken

1
2
3


3
4

chef mal informé et les forts continuèrent seuls une lutte héroïque jusqu'au 15 août[1].

Le « frein » avait bien fonctionné : Huy et Andenne ne furent atteints par les Allemands que les 17 et 19 août.

Puis vint le tour de la position fortifiée de Namur et de la 4e D.A., qui connurent le même sort que Liège.

Sous la sage conduite du roi Albert Ier, l'armée belge retraita en bon ordre et, pour échapper à l'encerclement inéluctable par les masses toujours augmentées de l'envahisseur, se retira vers Anvers.

La position fortifiée d'Anvers, jugée inexpugnable, représentait avec son camp retranché le « réduit national », l'ultime refuge. Cet imposant ensemble, réputé dans le monde entier, mesurait 32 kilomètres du nord au sud et 27 kilomètres d'est en ouest; toute l'armée s'y engouffra à l'exception de la 4e D.A. qui, de Namur, avait battu en retraite jusqu'à Rouen.

En moins d'un mois, l'armée avait profondément changé d'aspect, à commencer par les officiers dont les attributs clinquants avaient attiré le feu de l'ennemi et provoqué l'hécatombe. La troupe avait elle aussi compris le danger mortel des shakos de toile bien cirée, qui désormais étaient peints d'une couleur mate ou, au pis aller, recouverts d'une couche de boue. Les bonnets de police eux-mêmes, jugés trop voyants avec leur bandeau rouge, étaient retournés, tout souci d'élégance balayé. Les volontaires qui par milliers s'étaient, dans un magnifique élan, joints à l'armée, portaient encore pour la plupart leurs vêtements civils.

A Anvers, le répit fut de courte durée. Il fallut bientôt se rendre à l'évidence : le « réduit imprenable », mal armé, inachevé, ne constituait en fait qu'un piège dans lequel les forces allemandes allaient enfermer et massacrer impunément l'armée belge pantelante.

Deux sorties vigoureuses furent pourtant lancées par ces troupes essoufflées, le 25 août et le 9 septembre, qui obligèrent l'état-major allemand à distraire du front principal (Marne et Aisne) plusieurs précieuses divisions.

Décidé à en finir, l'ennemi lança 120.000 hommes à l'assaut de la forteresse tandis qu'il pilonnait les forts avec ses pièces lourdes. Le combat dura du 1er au 6 octobre, avec l'aide de 2.000 fusiliers marins anglais. Après quoi il fallut se résigner à la retraite.

Les rescapés en haillons, dont les régiments étaient réduits à des bataillons, se regroupèrent autour de leur souverain, magnifique de calme et de décision; c'était le 9 septembre 1914.

L'armée, 58.000 hommes en tout dont 5.000 cavaliers, s'arrêta sur l'Yser que le roi Albert, dans une célèbre proclamation, déclara être la dernière ligne de défense en Belgique, qui serait défendue à tout prix.

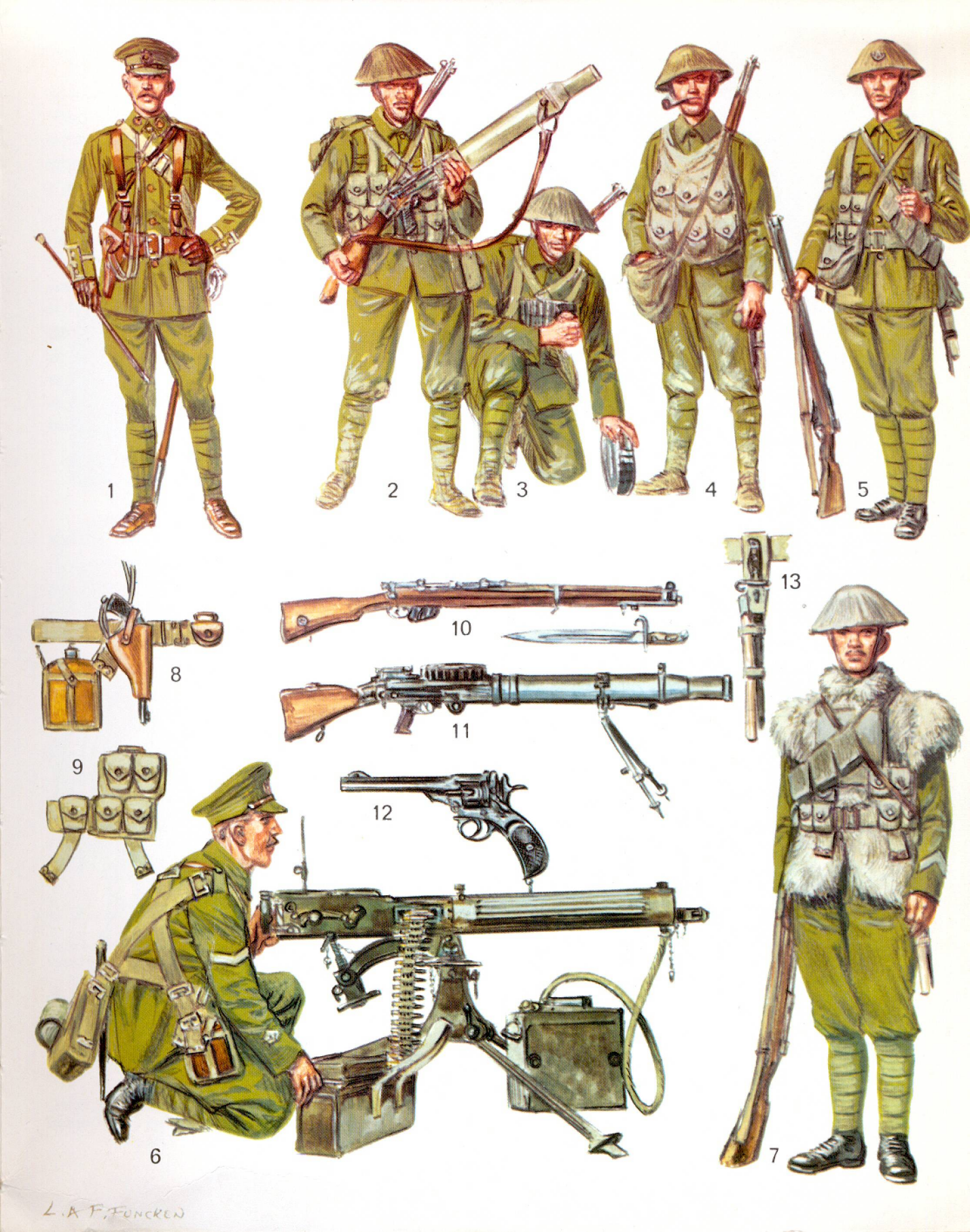
La bataille de l'Yser commençait. Elle devait donner le premier exemple d'un type de bataille que nul encore n'avait osé imaginer. Pendant 6 jours et 6 nuits, sous la pluie battante et dans le fracas cyclopéen de l'artillerie, les Belges, avec le précieux renfort de 3.000 fusiliers marins de la brigade Ronarc'h[2] — les « demoiselles au pompon rouge » —, repoussèrent les assauts fanatiques de l'infanterie allemande, jusqu'à quinze fois en une seule nuit (celle du 23 au 24 octobre). Avec quelle ivresse les survivants de ces jours d'épopée ne virent-ils pas arriver enfin les 7.500 hommes de la 42e division d'infanterie française du général Grossetti et un corps d'armée britannique!

La bataille ne prit fin que le 3 novembre, grâce à l'héroïque résistance des défenseurs mais sans doute aussi à la vieille ruse de guerre qu'un magistrat flamand, le juge Feys, tira de l'oubli. Guidé par l'expérience du vieil éclusier Charles-Louis Kogge et les conseils avisés du batelier Henri Geeraert, on parvint au prix de mille difficultés à inonder

1. Voir tome II au chapitre « Artillerie ».
2. Un chapitre spécial leur sera consacré dans le tome II.

INFANTERIE BELGE 1914-1918 (I)

1. Lieutenant général en manteau, 1918. — 2. Lieutenant général, 1918. — 3. Fantassin, 1917-1918. — 4. Tenue de campagne, août 1917. — 5. Tenue spéciale d'hiver, 1917-1918, avec bottes en caoutchouc et couvre-casque. — 6. Aumônier militaire, 1914-1915. — 7. Guetteur avec casque spécial expérimenté en 1918. — 8. Mitrailleuse Browning (U.S.A.). — 9. Insigne d'aumônier militaire. — 10. Détail de la fig. 2.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
L.A.F. Funcken

carreaux rouges, noirs et blancs pour ceux des Basses Terres (Lowlands). Ils portaient aussi le bonnet rond kaki nommé « tam-o-shanter ».

La tunique se distinguait de celle de l'infanterie anglaise par la forme arrondie des devants, mais la tunique du modèle général prévalut dès l'époque de la bataille de la Marne (septembre 1914).

Les bas rouge et blanc et les guêtres furent remplacés par les bas kaki et les guêtres assorties ou les bandes molletières classiques.

Le kilt

Vêtement typiquement écossais remontant à des temps quasi immémoriaux, le kilt était fait d'une étoffe de laine cardée nommée « tartan », dont les combinaisons de couleurs variées et strictement codifiées indiquaient le « clan » : Mackenzie, Black Watch, Sutherland, Forbes, etc. La complexité de ces entrelacs de carreaux défie toute description et seul le dessin peut en faire saisir les subtilités[1].

Au combat, on dissimulait le kilt sous une sorte de tablier de toile kaki clair, se nouant le long de la cuisse droite à l'aide de cordonnets, et qui était parfois muni d'une poche sur le devant, destinée à remplacer le traditionnel « sporran », bourse très ornementale, forcément peu pratique à la guerre. Toutefois, certains bataillons ne se soumirent pas à cette règle dictée par la prudence la plus élémentaire et ne portèrent jamais de tablier; d'autres le limitèrent à une seule pièce sur le devant.

Quelques régiments écossais adoptèrent l'uniforme anglais intégral, tels les Scots Guards. Leur origine écossaise ne se reconnaissait qu'à une bande rouge cousue sur le haut du bras, qui mentionnait en blanc le nom du régiment, et à un carré en damier sur le côté droit du casque.

Les « pipers »

Ces musiciens et leurs cornemuses sont inséparables des grandes traditions écossaises. Ils étaient considérés comme combattants et portaient l'uniforme de leurs compagnons, avec toutefois le privilège de glisser dans le revers de leurs bas, contre la jambe droite, le petit poignard traditionnel souvent appelé « dirk »[2], mais qui se nomme « skean dhu ». En fait d'arme véritable, ils avaient un pistolet.

On comptait généralement deux « pipers » par compagnie. Partout ils suscitèrent l'admiration en entraînant au combat leurs frères de race au son impérieux et sauvage de leurs cornemuses. Tel le brave Laidlaw du « King's Own Scottish Borderers » qui, à Loos en 1915, conduisit l'attaque de son régiment — premier *over the top*[3] — sans masque à travers les gaz et sous une pluie de balles; digne et impavide descendant des guerriers de Robert Bruce[4].

Les officiers

Leur tunique arrondie sur le devant à la mode écossaise, le « doublet », avait des parements relevés à l'ancienne mode dite jacobite. Elle fut assez vite remplacée, au front, par la tunique du modèle général. Les sabres à garde enveloppante, improprement et obstinément appelés « claymores », furent abandonnés pour les mêmes évidentes raisons que partout ailleurs.

Mitrailleuses et mitrailleurs

En 1912, la Grande-Bretagne adopta la mitrailleuse Vickers, qui s'avéra très vite être une des plus redoutables armes de cette espèce. Elle tirait,

1. Voir par exemple : *The Scottish Tartans*, par W. Semple. W. et A. K. Johnston Ltd., Edinburgh.
2. Le « dirk » est en réalité une arme beaucoup plus importante, on le verra sur la planche des officiers écossais en tenue de parade.
3. *To go over the top :* monter à l'assaut.
4. D'origine normande, Robert Bruce se fit le champion de l'indépendance écossaise au XIVe siècle.

INFANTERIE BRITANNIQUE
OFFICIERS ÉCOSSAIS 1914

1. Black Watch. — 2. Cameron Highlanders. — 3. Porte-drapeau des Gordon Highlanders. — 4. Officier des Gordon Highlanders. — 5. Infanterie légère de Glasgow.

L. & F. FUNCKEN

à la vitesse de 450 à 550 coups par minute, des bandes de 250 cartouches du calibre 303 anglais (7,7 millimètres).

Une mitrailleuse légère, la Lewis, apparut en 1915 et fut de plus en plus largement distribuée aux fantassins. Elle s'alimentait par un chargeur circulaire de 47 cartouches, également du calibre 7,7.

Les servants de ces deux types d'armes portaient l'uniforme général, mais les tireurs n'étaient armés que du revolver, tandis que leurs servants avaient le fusil et transportaient en outre les sacs contenant les chargeurs.

Les troupes des dominions

Fidèles à leur souverain, les dominions et colonies se firent un honneur d'envoyer leurs fils prêter main-forte aux troupes britanniques. Du Canada, d'Australie, des Indes et de Nouvelle-Zélande affluèrent des renforts qu'on estime à un million d'hommes.

Le Canada rassembla ses volontaires enthousiastes dans un vaste camp installé aux environs de Québec, puis, après une courte période d'entraînement, les embarqua pour la Grande-Bretagne le 3 octobre 1914.

Après un second entraînement, plus poussé, ils furent embarqués pour la France en février 1915. Ils furent placés tout d'abord sous le commandement anglais; mais à la fin de 1916, les Canadiens, qui avaient fini par représenter 4 divisions, formèrent le « Canadian Army Corps » sous la direction d'un général canadien, Sir Arthur Currie. Six cent mille volontaires servirent ainsi la cause des Alliés.

Le Canada fournit également une énorme quantité de vivres et de munitions, ce qui lui valut une formidable expansion industrielle. A la fin des hostilités, il signa les traités de paix comme nation de l'Empire britannique. Le pays avait perdu 60.000 hommes.

L'Australie et la Nouvelle-Zélande envoyèrent elles aussi leurs fils au combat. Dans les unités de l'Anzac[1], ils combattirent valeureusement en France, en Égypte et en Palestine.

L'armée des Indes, avec les célèbres Sikhs et les Gurkhas trapus, justifia son renom dans les tranchées boueuses des Flandres.

L'Afrique du Sud apporta non seulement une importante contribution par sa lutte contre les colonies allemandes du Sud-Ouest africain, mais envoya encore une brigade d'infanterie et différentes autres unités en France. On y trouvait, comme parmi les contingents canadiens et australiens, les fameux soldats en kilt qui, même au bout du monde, avaient su garder leurs traditions ancestrales.

« Militia », « yeomanry » et « volunteers »

La « militia », qui existait en Grande-Bretagne depuis des temps fort reculés, avait formé, à l'époque des guerres napoléoniennes, une réserve destinée à alimenter l'armée régulière. Elle était composée de volontaires.

La « yeomanry »[2], qui datait de 1790, rassemblait elle aussi des volontaires, à cheval ceux-ci.

Les « volunteers » constituaient le troisième corps auxiliaire. Il remontait comme le précédent à l'époque de la Révolution française[3]. Supprimé en 1814, il avait repris vie en 1859.

Devant la menace allemande, la « militia » devint la « Special Reserve », qui eut pour mission de renforcer les bataillons des régiments de ligne, tandis que les deux autres formations étaient réunies en une « Territorial Force » comprenant infanterie, cavalerie, artillerie et des services divers. Quoique réputés sans valeur militaire, « yeomanry » et « volunteers » fournirent d'excellentes recrues à l'armée régulière.

1. Sigle formé des initiales de « Australian (and) New Zealand Army Corps ».
2. *Yeoman :* petit propriétaire rural.
3. Voir le tome Ier de *L'Uniforme et les Armes des soldats du premier Empire.*

INFANTERIE BRITANNIQUE
INFANTERIE ÉCOSSAISE EN CAMPAGNE

1-2. Officiers, 1914. — 3. Tenue de campagne, 1916-18. — 4-5. Tenue de campagne, 1914. — 6-7. Tenue de campagne, 1915. — Insignes des Seaforth Highlanders : 8. Au béret. — 9. Au col.

L. & F. Funcken

L'infanterie territoriale portait l'uniforme général, mais son équipement était quelque peu hétéroclite. Son fusil, l'ancien Lee-Enfield à canon long, avait été abandonné par l'armée régulière depuis 1907.

Les forces territoriales étaient encadrées par des officiers de l'armée, qui amenèrent leurs 300.000 hommes à un excellent degré de discipline et d'entraînement.

On pouvait distinguer cinq catégories dans l'armée britannique : 1° l'armée régulière; 2° la réserve régulière; 3° la « Special Reserve »; 4° la « Territorial Force »; 5° la « Territorial Force Reserve ». Une super-réserve fut encore créée afin d'accueillir les anciens officiers et soldats retraités; elle se dénomma « National Reserve ». Enfin, pour les patriotes vieux ou inaptes, désireux de servir malgré tout leur pays, on créa la « Royal Defence Force ».

La « British Expeditionary Force »

La Grande-Bretagne était bien décidée, on le voit, à ne pas se laisser marcher sur les pieds par l'arrogant Guillaume II.

Nous avons évoqué plus haut l'extraordinaire ruée des volontaires aux premières heures de la guerre. On a justement critiqué la gigantesque campagne publicitaire mise en œuvre par le gouvernement britannique pour susciter les enrôlements, car elle tendait à créer une véritable obsession par ses affiches qui exploitaient sans vergogne les sentiments humains. Il n'en est pas moins vrai qu'elle fut superflue et qu'il est juste de porter au crédit du peuple anglais son élan de patriotisme, spontané et splendide.

La multitude des volontaires ne put être absorbée par les casernes existantes : ils durent camper de façon précaire dans d'immenses camps improvisés à la hâte. La bonne volonté fit le reste, et en 1916, les divisions bien entraînées qui débarquèrent en France firent sentir tout le poids de leur intervention aux côtés des « poilus » exténués.

Ce sont néanmoins les territoriaux qui vinrent tout d'abord renforcer le petit corps expéditionnaire des premiers jours.

A Mons, au matin du 23 août 1914, la B.E.F. (« British Expeditionary Force ») s'était étirée sur un front de 24 kilomètres, avec, sur sa droite, un « trou » de 20 kilomètres entre elle et la Ve armée française. — Déjà le « tommie » avait augmenté son bagage intellectuel d'expressions françaises variées, qu'il prononçait à sa façon, et il chantait un air sorti on ne sait d'où, qui allait faire fortune : « Mademoiselle from Armentières ». — Les tranchées creusées par l'infanterie n'étaient guère avancées quand à 10 heures les Allemands parurent. Pris aussitôt à partie par l'artillerie mais poursuivant leur élan, les régiments *feldgrau*[1] éprouvèrent bientôt le feu des Lee-Enfield dont nous avons mentionné la redoutable efficacité.

Dans le courant de l'après-midi, les Allemands renouvelèrent leurs assauts, en formations moins serrées cette fois, ce qui réduisit quelque peu leurs pertes énormes de la première partie de la journée. A titre d'exemple, le 12e régiment de grenadiers brandebourgeois perdit en un seul assaut 25 officiers et 500 soldats, devant les tireurs du régiment « Royal West Kent ».

Les Allemands, à dater de ce jour, révisèrent l'opinion peu flatteuse qu'ils avaient du soldat

1. Voir p. 98 la description de l'uniforme allemand.

INFANTERIE BRITANNIQUE 1914-1918

Grades : 1. 2e lieutenant. — 2. Lieutenant. — 3. Capitaine. — 4. Major. — 5. Lieutenant-colonel. — 6. Colonel. — 7. Brigadier général. — 8. Major général. — 9. Lieutenant général. — 10. Général. — 11. Maréchal.

12. Distinguished Service Cross. — 13. Military Cross.

14. Sapeur. — 15. Grenadier.

16. Warrant officer (maître). — 17. Sergent-major. — 18. Sergent. — 19. Caporal (Irish Rifles) avec un chevron de blessure. — 20. Lance-corporal (1er soldat) avec trois chevrons de blessure. — 21. En bleu : chevrons d'années de service outre-mer; en rouge : service en 1914. (L'exemple proposé représente le maximum porté.)

22. Expert en transmission. — 23. Compagnie de tirailleurs. — 24. Mitrailleur. — 25. Musicien. — 26. Chef de patrouille.

27 à 33. Pattes d'épaules particulières; le 27 appartient au corps des mitrailleurs, le 33 à la Nouvelle-Zélande.

6
7
8
2
1
3
4
5
L. & F. FUNCKEN

Ainsi que le montrent les illustrations, l'uniforme porté en temps de paix ressemblait encore fortement à celui de l'époque des guerres napoléoniennes. Particulièrement en tenue de parade *(paradnaïa forma)* avec le shako et le plumet. Ces derniers disparaissaient dans la tenue ordinaire *(obiknovennaïa forma)*. Saisi d'une véritable frénésie vestimentaire, le gouvernement impérial russe avait encore prévu pour ses troupes un uniforme de service *(slouchebnaïa forma)* et un uniforme de tous les jours *(povsednievnaïa forma)*, plus une tenue d'été, qui se bornait il est vrai à une blouse portée au-dessus du pantalon.

Les catastrophiques expériences de la guerre contre le Japon furent à l'origine de l'adoption d'un uniforme supplémentaire dit de campagne *(pochodnaïa forma)*, de couleur gris vert, mieux adapté aux exigences de la stratégie moderne.

En hiver, une toque de fourrure, la « papacha », remplaçait la casquette plate; une sorte d'écharpe-capuchon — le « bachlik » — se portait également.

L'infanterie de ligne avait, sur les pattes d'épaules, ses numéros marqués en jaune; les tirailleurs en rouge. Le manteau, d'une teinte légèrement moins verdâtre que le nouvel uniforme de campagne, provenait de la guerre précédente, de même que tout le reste de l'équipement.

Le service militaire s'accomplissait à l'âge de 21 ans et durait trois ans et demi. Le soldat libéré était susceptible d'être rappelé sous les drapeaux pendant un laps de temps de quatorze ans et demi, où il faisait partie de la réserve. Après cela, la milice le recevait éventuellement pour une durée de quatre ans.

L'armée russe sur pied de guerre se divisait en trois catégories : armée active, réserve et dépôt; elle représentait, toutes armes comprises, 4.100.000 combattants.

Comme les armées des autres nations, elle était organisée en divisions, brigades et régiments; ainsi, la 1re division comprenait les 1re et 2e brigades, qui comprenaient respectivement les 1er et 2e régiments et les 3e et 4e régiments. Cette numérotation se poursuivait d'une division à l'autre, ce qui rendait la tâche des espions extrêmement facile puisqu'il leur suffisait d'identifier un seul régiment pour savoir automatiquement à quelle brigade et à quelle division il appartenait.

Le fusil

L'infanterie russe était armée du fusil Mosin-Nagant, adopté par le gouvernement en 1891; le magasin de cette arme avait été perfectionné par le Belge Nagant. Le chargeur contenait 5 cartouches du calibre de 7,62 millimètres. Pesant 4,200 kilos environ, long de 1,29 mètre, le Mosin-Nagant permettait le tir coup par coup et le tir à répétition. La vitesse initiale du projectile était assez faible — 620 mètres à la seconde — et réduisait par conséquent la « zone dangereuse » à 500 mètres (indiquons à titre de comparaison que le Lebel français avait une zone dangereuse de 675 mètres).

La baïonnette effilée se portait constamment au fusil pendant les campagnes. Elle mesurait 51 centimètres.

L'équipement

L'équipement se composait principalement d'une vaste musette. Portée sur le côté gauche, elle contenait, outre 60 cartouches de réserve, les effets du fantassin, soit un quart[1], trois paires de linges de pied *(partianki)* dits « chaussettes russes »[2], des caleçons et chemises de rechange.

Le havresac, privilège de l'infanterie de la Garde, n'existait dans la ligne que sous la forme d'un simple sac se fermant à l'aide d'un cordon comme les sacs de nos agriculteurs.

1. Gobelet de métal.
2. Bien connus des prisonniers et déportés de la dernière guerre, et beaucoup plus confortables qu'on pourrait l'imaginer, ces linges de pied remplacent les chaussettes traditionnelles.

INFANTERIE RUSSE
TENUE DE PARADE (II)

1. Général d'infanterie. — 2. Infanterie de la Garde, régiment Pavlovski, le dernier régiment de grenadiers à porter la mitre en 1914. — 3. Officier supérieur du régiment Préobrajenski. — 4. Régiment Grenaderski. — 5. Régiment *Finlandski.* — *6. Musicien du régiment Litovski.* — 7. Général d'infanterie.

7
1
2
3
4
6
5
L. & F. FUNCKEN

Mais l'élément le plus typique de l'uniforme russe était le « boudin » qui barrait la poitrine du soldat. Il était constitué par le manteau roulé dans son portemanteau et dont les deux extrémités se coinçaient dans la marmite individuelle de deux litres. Cette marmite, dépourvue de couvercle, était en aluminium et possédait une anse en fil de fer galvanisé. Le petit bidon, en aluminium également, était recouvert de drap.

Les cartouchières en cuir jaune, d'un type démodé, pouvaient contenir chacune 30 cartouches.

En fait d'outils portatifs, chaque compagnie disposait de 80 pelles et de 20 hachettes. Le matériel de campement, une tente et ses piquets, se répartissait par groupe de 6 hommes.

Comme vivres de réserve, le soldat emportait en campagne 3 rations de biscuits, de sel, de thé et de sucre, plus une ration de 305 grammes de viande en conserve.

Offensive et effondrement

L'armée russe, si formidable en apparence, présentait de nombreuses faiblesses; à commencer par la lenteur de sa mobilisation, qui exigeait un long mois. Ce fait était dû à l'immensité d'un territoire insuffisamment desservi par un chemin de fer au réseau squelettique.

Le soldat russe, solide, frugal, possédait un courage stoïque, teinté d'un certain fatalisme issu de siècles de servage, mais il dut souvent marcher au combat les mains vides et attendre qu'un camarade s'écroule pour lui prendre son fusil. La pénurie de matériel était positivement scandaleuse : certaines unités n'avaient qu'un seul fusil pour six hommes. Mal commandés par des officiers trop souvent incompétents et eux-mêmes imparfaitement équipés — s'ils avaient des boussoles, les cartes géographiques leur faisaient souvent défaut —, les soldats russes offraient une prise facile aux idées subversives. Elles n'allaient pas tarder à les pousser à la révolte contre un régime qui, il faut bien le dire, multipliait les maladresses.

Quoi qu'il en soit, c'est en reprenant la vieille formule d'Alexandre Ier que l'armée russe attaqua « le glaive à la main et la croix dans le cœur ».

Le premier choc eut lieu à Gumbinnen le 18 août 1914 : les Allemands de von Prittwitz durent se replier après une lutte acharnée devant l'armée de Rennenkampf.

Démoralisé, le général allemand retira ses troupes (VIIIe armée), profitant d'une journée de repos que le général russe accordait à ses troupes épuisées par huit journées de marches forcées.

L'empereur d'Allemagne, après un moment de panique, vit son trône échapper aux Cosaques grâce à la nomination d'un solide général à la retraite de 67 ans, von Hindenburg, à la place du lamentable von Prittwitz.

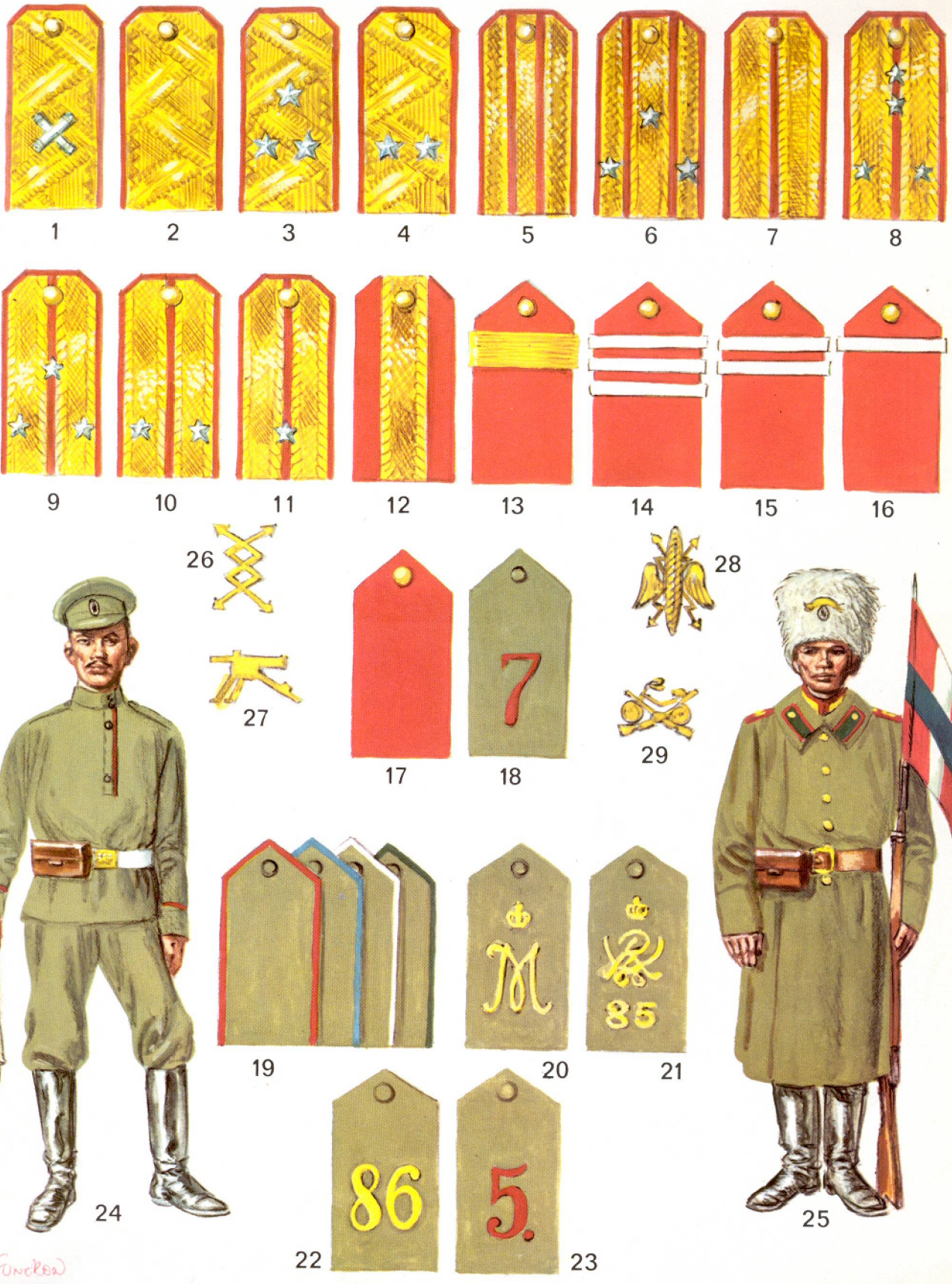
Prenant la situation en main avec le calme et l'énergie qui le caractérisaient, aidé par l'excellent Ludendorff, Hindenburg décida de porter ses efforts sur la IIe armée russe commandée par Samsonov, qui avançait par le sud dans l'intention de prendre à revers la VIIIe armée allemande.

Après sa victoire, le général Rennenkampf persistait à attendre on ne sait trop quoi sur ses positions, et les Allemands purent donc, dès le 23 août, concentrer leurs forces sur la IIe armée russe, distante de près de 150 kilomètres de la Ire armée.

Avec une incroyable légèreté, les deux armées russes correspondaient par radio « en clair », ce dont les Allemands profitèrent avec une intense jubilation!

INFANTERIE RUSSE

Insignes de grades : 1. Maréchal. — 2. Général. — 3. Lieutenant général. — 4. Major général. — 5. Colonel. — 6. Lieutenant-colonel. — 7. Capitaine. — 8. Capitaine en second. — 9. Lieutenant. — 10. Sous-lieutenant. — 11. Aspirant. — 12. Adjudant-chef. — 13. Adjudant. — 14. Sergent-chef. — 15. Sergent. — 16. Caporal. — 17. Soldat de 2e classe. — 18. Soldat de 2e classe (tenue de campagne). — 19. 1er, 2e, 3e, 4e régiments de la Garde (tenue de campagne). — 20. Grenadiers. — 21-22. Infanterie de ligne. — 23. Tirailleurs. 24. Infanterie de la Garde. — 25. Jalonneur sibérien. 26. Télégraphistes. — 27. Mitrailleurs. — 28. Radios. — 29. Cyclistes.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
26
27
17
18
7
28
29
24
19
20
M
21
85
86
5.
22
23
25

Le 26 août, la VIIIe armée allemande se rua sur les troupes de Samsonov qui, en trois jours, se virent complètement encerclées. Tentant furieusement de se dégager, les Russes furent partout repoussés par un feu infernal et, le 30 au soir, ils furent forcés de se rendre tandis que leur chef se suicidait.

Les Allemands avaient capturé 90.000 hommes. Cette victoire dite de Tannenberg[1] eut des conséquences stratégiques moins importantes qu'on l'a prétendu, car l'armée russe était loin d'être détruite, mais les conséquences morales — la notion d'invincibilité de l'armée allemande — furent énormes.

Sans désemparer, Hindenburg lança ses troupes vers le nord, où le général russe Rennenkampf était inexplicablement resté inactif. Le 7 septembre, les armées se heurtèrent sur les passages des lacs Mazures, mais les soldats russes, se battant avec une rare ténacité, parvinrent à contenir les assauts des Allemands. Grâce à l'intervention énergique de ses réserves, Rennenkampf échappa de justesse à l'encerclement et s'enfuit jusqu'au Niémen, qu'il repassa du 13 au 15 septembre.

Ainsi l'offensive russe se terminait-elle beaucoup plus mal qu'elle avait commencé.

Par contre, sur le front autrichien, les Russes obtenaient quelques consolations à leurs malheurs militaires. Désireux de venir en aide à leurs alliés allemands en mauvaise posture en Prusse-Orientale (avant l'intervention de von Hindenburg), les Autrichiens avaient lancé, le 21 août, une offensive précipitée et irraisonnée en Galicie contre des forces russes inférieures en nombre. D'abord victorieux, ils avaient ramassé des milliers de prisonniers et envahi le territoire russe.

Le 2 septembre eut lieu une puissante contre-attaque dirigée par le grand-duc et généralissime Nicolas, oncle du tsar. Les troupes austro-hongroises durent reculer sur l'ensemble du front après avoir abandonné 120.000 prisonniers et des centaines de canons. La détérioration de la situation obligea les Allemands à dépêcher des forces nombreuses retirées du front occidental et qui, si elles parvinrent à rétablir une ligne de résistance, n'en manquèrent pas moins à l'état-major lors de la bataille de la Marne.

Les plans allemands ayant échoué en France sur la Marne, les Centraux décidèrent de déclencher contre les Russes une série d'offensives de vaste envergure. Cinquante-neuf divisions allemandes et cinquante divisions austro-hongroises furent rassemblées pour ces opérations qui se dérouleraient simultanément au nord-est à partir de la Prusse-Orientale et au sud-est en Galicie.

Commencée le 26 septembre, l'attaque des Centraux fut tout d'abord contenue par les Russes; le 28, cependant, l'offensive principale conduite par Hindenburg en direction de Varsovie ne fut stoppée qu'avec peine par le grand-duc Nicolas. Au sud, le 4 octobre, les Autrichiens avaient pu pénétrer en Galicie, mais quelques jours plus tard les Russes reprenaient le dessus et capturaient 120.000 hommes. Contre-attaqué au centre, Hindenburg retraitait : les frontières mêmes du Reich se trouvaient mises en péril.

Le moment était critique et cette fois l'Autriche n'était plus la seule à être menacée. Le haut commandement allemand décida d'en finir : il lança une puissante offensive qui, selon des témoins, fut une des plus meurtrières de la guerre. L'Allemagne était désormais convaincue qu'il lui fallait absolument éliminer cette Russie obstinée afin d'avoir les mains libres sur le front de l'Ouest.

Les armées russes furent repoussées. Elles n'en continuèrent pas moins de constituer une menace en dépit de pertes s'élevant à 3.800.000 hommes tués, blessés ou prisonniers.

1. On la baptisa ainsi pour laver la défaite de même nom infligée en 1410 aux Chevaliers teutoniques.

INFANTERIE RUSSE
TENUE DE CAMPAGNE (I)

1. Officier. — 2. Fantassin en tenue de service d'hiver avec le papacha (toque). — 3-4. Infanterie de la Garde. — 5. Officier avec le bachlik (écharpe-capuchon). — 6. Infanterie de ligne. — 7. Infanterie de la Garde. — 8. Infanterie de ligne. — 9. Croix de Saint-Georges (pour officiers). — 10. Croix de Saint-Stanislas. — 11. Croix de Saint-Vladimir. — 12. Sac à effets de la ligne. — 13. Havresac de la Garde. — 14. Petit bidon. — 15. Marmite individuelle.

1
2
3
4
9
10
11
5
6
12
13
7
14
15
8

N'empêche que l'ampleur de cette défaite, qui avait contraint les Russes à une retraite de près de 250 kilomètres, devait avoir de lourdes répercussions et pousser le tsar à des décisions funestes.

Sur les instances de l'impératrice, Nicolas II décida de destituer son oncle le généralissime et de se placer personnellement à la tête des armées. Son expérience militaire se bornait à faire évoluer un bataillon du régiment Préobrajenski dont il était colonel, mais, heureusement, il n'avait pas la prétention de conduire lui-même les opérations et en confia la responsabilité à un excellent officier, le général Alexeïev.

La disparition du grand-duc Nicolas, figure très populaire, particulièrement vénérée par l'armée, fut catastrophique. De nombreuses légendes couraient sur lui, inspirées par sa forte personnalité, alors que ce héros national n'était jamais allé au front, tant il craignait les balles perdues.

Sa destitution survenait au moment où l'armée, épuisée par une longue retraite qui avait inutilement pris les aspects de celle de 1812 avec sa tactique de la « terre brûlée », était complètement démoralisée. Les tentatives maladroites de Nicolas II, cherchant à conquérir l'affection de ses soldats, se soldèrent par un échec.

Pourtant, cette armée russe que les Centraux croyaient définitivement découragée eut encore un terrible sursaut et revint à l'attaque, le 4 juin 1916, sous l'impulsion énergique du général Broussilov[1]. L'armée austro-hongroise s'effondra en Galicie, abandonnant 150.000 prisonniers aux mains des Russes.

En deux mois, l'offensive Broussilov avait fait 400.000 prisonniers dont 80.000 Allemands et reconquis d'importants territoires. Mais la riposte allemande avec 23 divisions rassemblées en hâte fut décisive et les Russes durent une fois de plus se replier.

Le front russe se disloqua. Après l'abdication du tsar, en mars 1917, le nouveau régime libéral ne réussit pas à restaurer la discipline dans l'armée. Quelques mois plus tard, la révolution d'Octobre donnait le pouvoir à Lénine, qui recherchait aussitôt les possibilités d'une paix rapide. Il allait obtenir un armistice, décréter la « démobilisation générale » et signer avec les Centraux, le 3 mars 1918, le traité de paix de Brest-Litovsk.

1. Les opérations militaires du Caucase sont traitées au chapitre « L'armée turque ».

INFANTERIE RUSSE
TENUE DE CAMPAGNE (II)

1. Infanterie de la Garde (sur la Vistule en 1914). — 2 et 4. Ligne. — 3. Porte-drapeau. — 5. Fantassin de la ligne avec casque Adrian estampé du blason impérial russe (front de Macédoine).

1
2
3
4
5
L. & F. FUNCKEN

L'infanterie italienne

L'Italie, après s'être longuement tâtée, décida d'entrer en guerre aux côtés des Alliés en août 1915.

Il est nécessaire de rappeler que ce pays avait fait partie jusque-là de la Triplice qui le liait à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie. Décidant de rester neutre provisoirement, l'Italie suscita chez les Centraux et chez les Alliés une véritable surenchère, désireux qu'ils étaient les uns et les autres de se concilier son appoint militaire au prix d'accroissements territoriaux substantiels.

Ces accroissements devant s'opérer pour la plupart au détriment de l'Autriche, il était normal que les Alliés emportent la décision finale.

Si, sur le papier, l'armée italienne représentait un effectif en temps de guerre de 3.500.000 hommes, en réalité 900.000 soldats seulement purent être rassemblés aux côtés des Alliés. L'obligation du service militaire commençait à vingt ans accomplis, pour une durée sous les drapeaux de deux ans. Ensuite le milicien passait six ans en congé de l'armée permanente, puis quatre ans dans la milice mobile et enfin sept ans dans la milice territoriale. En temps de paix l'armée comptait 289.448 hommes.

En 1914, l'infanterie comprenait 94 régiments de ligne, 2 régiments de grenadiers, 12 régiments de bersagliers et 8 régiments d'alpins.

En 1915, elle était forte de 36 divisions totalisant 560 bataillons, parmi lesquels 62 bataillons alpins et 66 bataillons de bersagliers.

L'uniforme et les armes

L'uniforme de toute l'armée italienne était d'un ton gris verdâtre. Adopté comme tenue de campagne depuis quelques années, il avait été créé et essayé dès 1908.

Les régiments de ligne se groupaient par deux pour former une brigade, dont ils portaient les couleurs distinctives au collet. Une étoile en métal blanc ornait ces rectangles terminés en pointe.

Les régiments de bersagliers et d'alpins avaient au col une autre espèce de garniture appelée flamme, où figurait aussi l'étoile en métal blanc.

Le casque

Du modèle français, le casque italien était cependant fabriqué d'une seule pièce[1]. On le peignait du même ton que l'uniforme, parfois dans un vert plus foncé. Sur le devant, l'insigne de l'arme était reproduit au pochoir. Ce même insigne, en métal estampé, ornait la casquette.

L'équipement

Le soldat italien disposait d'un sac en toile imperméable, pratique et léger. Il en existait différents types. La musette classique de toile verdâtre se portait sur le flanc gauche. Le bidon entouré de drap gris vert se portait à droite.

Le fusil

Le fusil italien — le Mannlicher-Carcano modèle 1891 — était une arme à répétition de calibre 6,50 millimètres, qui possédait un magasin central à chargeur de 6 cartouches. C'était une des moins bonnes armes parmi toutes celles dont se servaient les belligérants. La faiblesse de son calibre constituait à elle seule un handicap.

Les mitrailleuses

Les Italiens utilisaient une grande variété de mitrailleuses. La mitrailleuse Colt semble avoir été

1. En principe, car de nombreuses photos en montrent du modèle français « intégral ».

INFANTERIE ITALIENNE
TENUE DE CAMPAGNE

1. Caporal « maggiore ». — 2. Sergent, 1916. — 3. « Ardito » bersaglier. — 4. « Ardito » en tenue de campagne. — 5. Sous-lieutenant. — 6-7. Tenue de campagne complète; le 6 est un caporal. — 8. Lieutenant. — 9. Capitaine. — 10. Colonel-brigadier. — 11. Lieutenant-colonel.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11

la plus répandue, mais des Schwarzlose autrichiennes modèle 1907/12 et de nombreuses Saint-Étienne françaises trouvèrent place dans la panoplie à côté des Revelli italiennes et des Maxim allemandes.

Les « arditi »

Ce corps spécial devait son origine aux premiers groupes de patrouilleurs — « esploratori » — chargés d'effectuer des coups de main sur les avant-postes ennemis. La guerre de tranchées amena ensuite la création de groupes spéciaux voués aux tâches les plus dangereuses, qui prirent la dénomination officielle de « volontari esploratori », plus communément appelés « Compagnie della Morte », compagnies de la Mort.

En 1916, le soldat spécialisé dans la pose de pétards explosifs pour barbelés et se livrant à des reconnaissances diurnes et nocturnes eut droit au titre de « militare ardito ».

En 1917, le major Giuseppe Alberto Bassi réunit les éléments « arditi » en troupes d'assaut — « reparti d'assalto » — et les dota d'un uniforme particulier. Au combat l' « ardito » emportait un poignard, une douzaine de grenades, parfois un fusil à baïonnette repliable du type « truppi speciali », dénommé TS modèle 1891.

Les combats sur la Piave, où les troupes d'assaut des « arditi » se signalèrent particulièrement, leur firent donner le surnom de *caimani del Piave* — caïmans de la Piave. Les nageurs d'assaut du capitaine Remo Pontecorvo Bacci, les « arditi nuotatori », perdirent en une seule action 50 hommes sur 82.

Les opérations

Devant les hésitations du gouvernement italien, les Autrichiens s'étaient préparés discrètement à répondre à une éventuelle agression : ils avaient garni de troupes leur frontière des Alpes.

A l'entrée en guerre de l'Italie, des renforts autrichiens furent aussitôt ramenés du front russe, et ces bataillons aguerris firent face à une armée enthousiaste mais inexpérimentée. Lancée sans souci des pertes dans un terrain montagneux, la vaillante infanterie italienne dut bientôt s'arrêter pour souffler, ramasser ses 180.000 blessés et enterrer 66.000 tués. Énormes pertes pour un mince et précaire résultat stratégique, qui déçut amèrement les Alliés et fut à l'origine de la légende qui taxa aussitôt et pour longtemps l'armée italienne de médiocrité.

Les Italiens s'acharnèrent, consolidèrent quelque peu leurs positions sur l'Isonzo. L'hiver se passa sans apporter de changement, mais exigea de leur part des trésors d'improvisation et d'ingéniosité pour se maintenir devant un ennemi qui occupait des positions plus élevées, bien plus faciles à défendre.

C'est de ces positions que dévala, le 15 mai 1916, une puissante offensive, baptisée « opération punitive » par les Autrichiens qui n'avaient pas pardonné à l'Italie sa volte-face de dernière heure.

Submergée, la première ligne italienne s'effondra, mais ensuite l'avance autrichienne fut ralentie puis stoppée grâce à la providentielle offensive des Russes sur le front de l'Est, qui obligea les Autrichiens à distraire une division de leurs forces et à abandonner tout espoir de pousser plus avant leur succès initial.

Avec l'été 1916, ce furent les Italiens qui, à leur tour, prirent l'initiative. Ils remportèrent la victoire de Gorizia, pour retomber, avec l'automne, dans la stagnation d'une éprouvante guerre de positions.

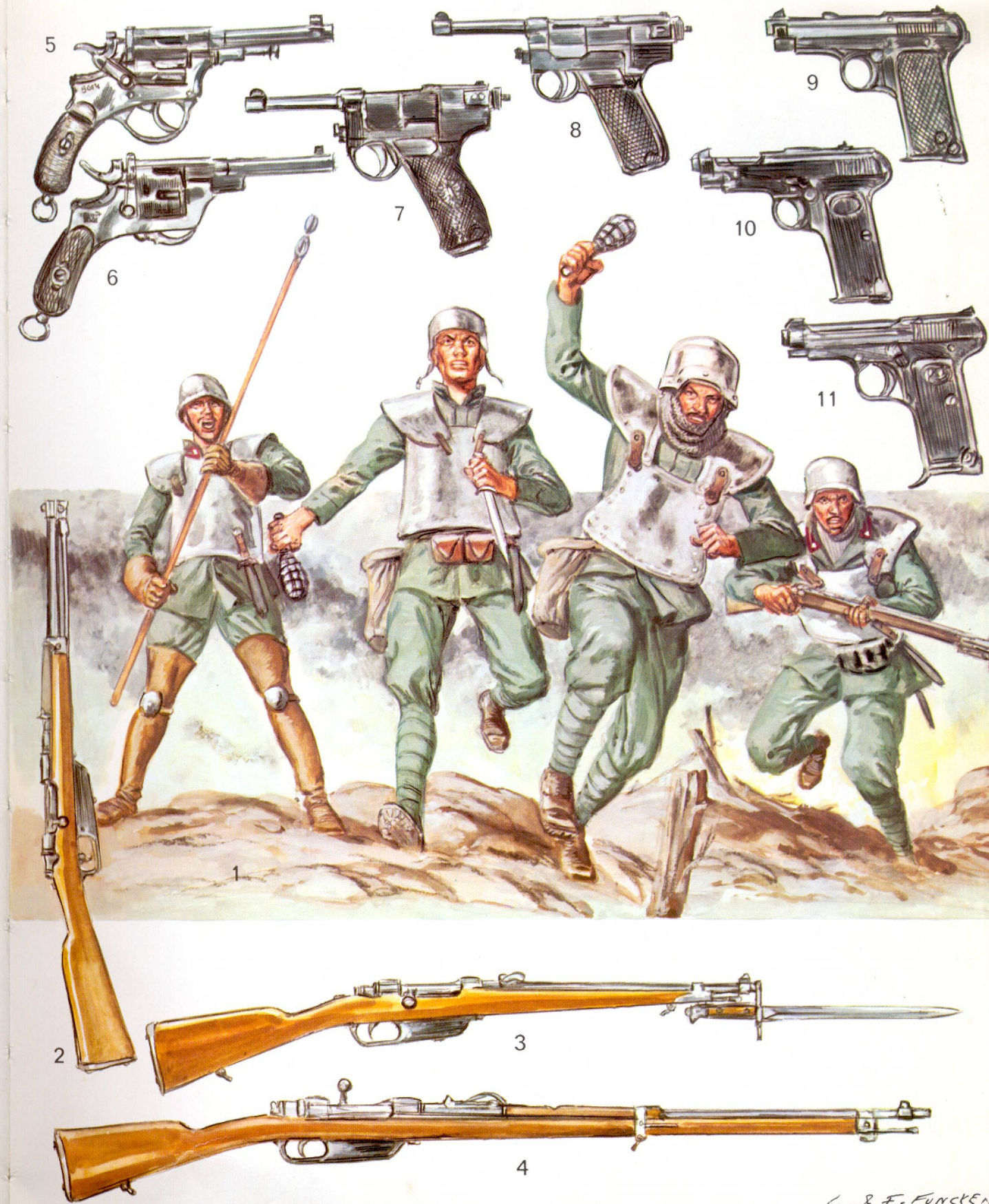
INFANTERIE ITALIENNE
TROUPES SPÉCIALES ET ARMEMENT

1. Compagnies de la Mort : types d' « arditi ».

2. Carabine à baïonnette repliable, modèle 1891. — 3. Carabine modèle 1891 T.S. (truppi speciali) des « arditi » et des carabiniers. — 4. Fusil modèle 1891 pour l'infanterie. — 5. Glisenti modèle 1889, calibre 10,35 mm. — 6. Glisenti 1889 sans pontet et à détente escamotable. — 7. Brixia 1906, 9 mm. — 8. Glisenti 1910, 9 mm. — 9. Beretta 1915, 9 mm. — 10. Beretta 1915, 7,65 mm. — 11. Beretta 1915-1919, 7,65 mm.

INFANTERIE ITALIENNE
TENUE DE CAMPAGNE (pp. 66-67)

1. Lieutenant-colonel de bersagliers, 1916. — 2. Bersaglier. — 3. Bersagliers mitrailleurs et mitrailleuse Revelli (Fiat) modèle 1914, calibre 6,5 mm (1915). — 4. Mitrailleuse Colt (U.S.A.) modèle 1914, calibre 6,5 mm. — 5. Alpins, 1917.


5
6
7
8
9
10
11
1
2
3
4
L. & F. FUNCKEN

1
2
3
4

5

L'hiver particulièrement rude attaqua le moral des troupes italiennes, de nombreuses désertions se produisirent parmi ces soldats qui se croyaient sacrifiés à une stérile guerre d'usure. Parmi eux, un caporal de bersagliers, grièvement blessé en février, remuait dans son cerveau des idées qui allaient porter des fruits redoutables; il s'appelait Benito Mussolini.

L'élimination du colosse russe en octobre 1917 permit à l'Allemagne de mettre quelques-unes de ses meilleures divisions aux côtés de son partenaire autrichien.

Le 24 octobre, après une violente préparation d'artillerie mêlant aux obus classiques les obus à gaz[1], les vagues d'infanterie austro-allemandes se ruèrent sur les positions ennemies bouleversées par les obus. Les lance-flammes réduisirent les points d'appui et les assaillants percèrent à Caporetto. Ce fut l'effondrement de la IIe armée italienne, qui s'enfuit, prise de panique, élargissant ainsi la brèche. Les Austro-Allemands surent exploiter au maximum la situation chaotique qu'ils venaient de provoquer : en quinze jours ils conquirent toute la partie nord-est de la péninsule, firent 300.000 prisonniers et ramassèrent des milliers de canons et de mitrailleuses.

La légende défavorable à l'armée italienne trouva dans cette catastrophe une nouvelle vigueur.

Pourtant, les Italiens se ressaisirent. Ils parvinrent à tenir tête sur la Piave, un fleuve de Vénétie qui s'étale entre la frontière autrichienne et l'Adriatique. Cet obstacle naturel, long de 220 kilomètres, fut abordé par l'assaillant sans l'appui de son artillerie restée loin en arrière et son offensive, essoufflée, perdit de son mordant.

Tandis que des renforts franco-anglais forts de 120.000 hommes étaient dépêchés sur la Piave, les Italiens fouettés par leur amour-propre résistèrent victorieusement pendant sept jours aux attaques des Austro-Allemands bien décidés à franchir le fleuve (20-27 novembre). Le 4 décembre, ils revinrent à la charge, mais cette fois les renforts franco-anglais entrèrent dans la bataille, galvanisant littéralement les soldats italiens qui rivalisèrent d'héroïsme et d'énergie.

Après une longue période de combats d'usure, les Autrichiens, dépourvus de leurs renforts allemands rappelés en France, tentèrent une nouvelle percée sur la Piave entre le 13 et le 23 juin 1918. Les Italiens contre-attaquèrent vigoureusement et parvinrent à les repousser au-delà du « fleuve sacré ». L'armée austro-hongroise, minée par la maladie — une épidémie de grippe espagnole — commença lentement à se désagréger. La mutinerie de certaines divisions hongroises, le 20 octobre, lui porta un coup fatal.

L'armée italienne, forte de 51 divisions, se lança à l'attaque avec 5 divisions franco-anglaises et une division de volontaires tchécoslovaques et brisa la résistance des Austro-Hongrois après trois jours de

1. La défaite que subirent les Italiens est parfois mise sur le compte de l'absence de masques à gaz dans l'armée italienne. Mais le masque de type français y existait bel et bien.

INFANTERIE ITALIENNE
INSIGNES ET COIFFURES

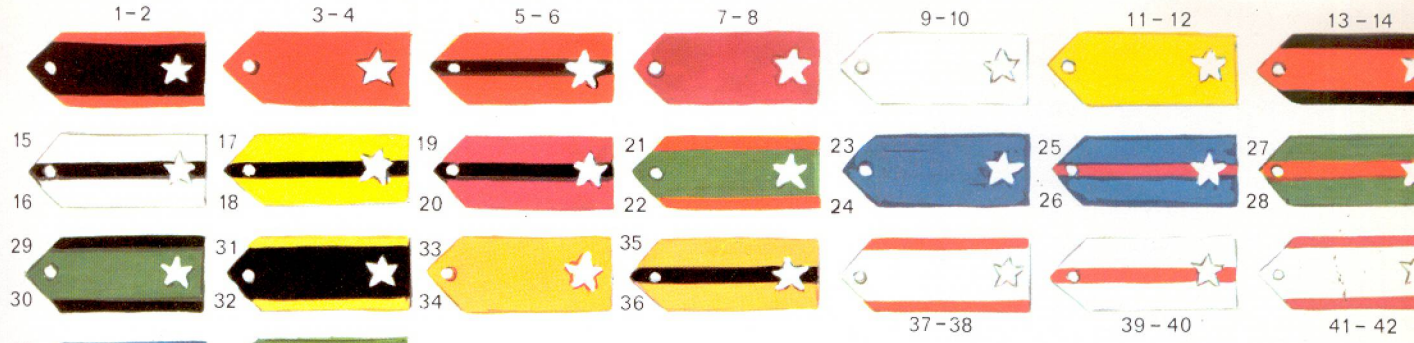
Couleurs distinctives des brigades (de deux régiments chacune) de l'infanterie de ligne : Régiments 1-2 : brigade Re (roi). — 3-4 : Piemonte. — 5-6 : Aosta. — 7-8 : Cuneo. — 9-10 : Regina (reine). — 11-12 : Casale. — 13-14 : Sinerola. — 15-16 : Savona. — 17-18 : Acqui. — 19-20 : Brescia. — 21-22 : Cremona. — 23-24 : Como. — 25-26 : Bergamo. — 27-28 : Pavia. — 29-30 : Pisa. — 31-32 : Siena. — 33-34 : Livorno. — 35-36 : Pistoia. — 37-38 : Ravenna. — 39-40 : Bologna. — 41-42 : Modena. — 43-44 : Forli. — 45-46 : Reggio. — 47-48 : Ferrara. — 49-50 : Parma. — 51-52 : Alpi. — 53-54 : Umbria. — 55-56 : Marche. — 57-58 : Abruzzi. — 59-60 : Calabria. — 61-62 : Sicilia. — 63-64 : Cagliari. — 65-66 : Valtelina. — 67-68 : Palermo. — 69-70 : Ancona. — 71-72 : Puglia. — 73-74 : Lombardia. — 75-76 : Napoli. — 77-78 : Toscana. — 79-80 : Roma. — 81-82 : Torino. — 83-84 : Venezia. — 85-86 : Verona. — 87-88 : Friuli. — 89-90 : Salerno. (Étrange paradoxe que ces noms de brigades qui font plus penser aux vacances enchantées et à la *dolce vita* qu'à la guerre!)

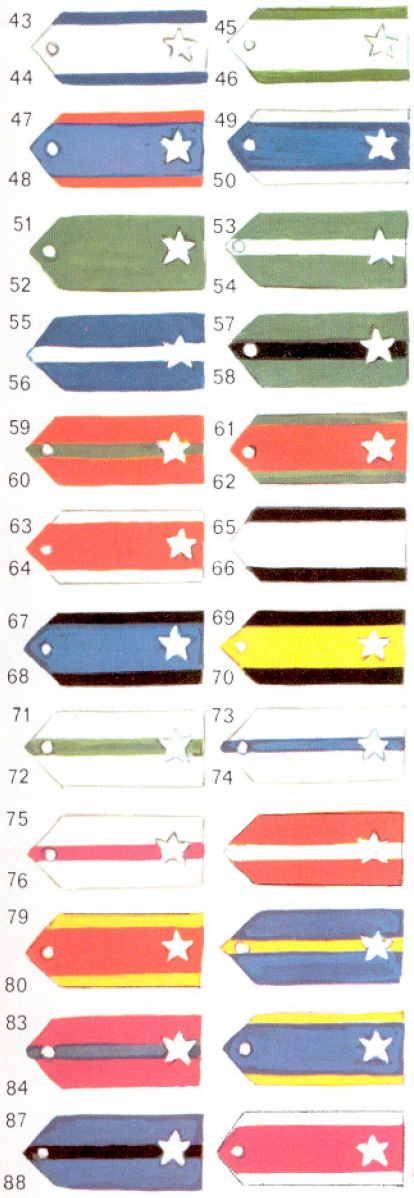
1. Collet d'infanterie de ligne. — 2. Collet des alpins. — 3. Collet des bersagliers. — 4. Collet des « arditi ».

Insignes de coiffure : 5. Alpins. — 6. Infanterie de ligne. — 7. Ligne, sur la casquette. — 9-10. Bersagliers.

8. Médaille de la valeur militaire.

11. Casque de grenadier. — 12 et 14. Ligne. — 13. Chapeau d'alpin; pompon blanc : 1er bataillon, rouge : 2e bataillon, vert : 3e bataillon, bleu : 4e bataillon, jaune : bataillon de dépôt. — 15. Casquette d'infanterie. — 16. Insigne de casquette des « arditi ». — 17. Chapeau de bersaglier. — 18. Insigne de bras gauche des « arditi ».


1 - 2
3 - 4
5 - 6
7 - 8
9 - 10
11 - 12
13 - 14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37 - 38
39 - 40
41 - 42


43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90

1
2
3
4

5
5

27
7

75
6

8

10
9

11

12

13

63
14

15

16

17

18

L. A. F. Funcken

4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
35
37
39
40
41
42
43
44
45
46
1
2
3

les obligations militaires du citoyen portugais, qui pouvait s'engager dès l'âge de 17 ans et était rappelable jusqu'à 45 ans. L'armée comprenait des classes de première et de deuxième ligne, ainsi qu'une territoriale.

Paris ne vit pas défiler les Portugais : ils furent aussitôt dirigés vers leurs cantonnements. Les populations les prirent tout d'abord pour des Serbes, tant leur intervention avait été peu commentée par la presse. Les rigueurs de l'hiver éprouvèrent cruellement ces soldats habitués à un climat plus clément, mais leur moral et leurs facultés d'adaptation leur permirent bientôt de tenir parfaitement leur place aux côtés de leurs frères d'armes anglo-français.

Tranquilles et résolus, les *serranos*[1] qui composaient avec les pêcheurs du littoral l'essentiel du contingent portugais supportèrent avec un remarquable stoïcisme toutes les souffrances de la guerre de tranchées. Ils tinrent bon devant les formidables assauts des Allemands, ces « gens du diable » comme ils les appelaient, qui avaient cru pouvoir enfoncer facilement leurs positions.

Les chefs français et britanniques ne ménagèrent pas les éloges aux petits *serranos*. Mais aujourd'hui ces éloges semblent bien pauvres quand on imagine l'ahurissement, pour ne pas dire l'hébétude, qui dut saisir ces pauvres diables de Portugais qui passaient sans transition de la quiétude ensoleillée de leur lointaine patrie au pandémonium de Neuve-Église ou de la Lys.

Plus désolante encore est la manifeste gratuité du sacrifice de ce corps expéditionnaire, confidentiel au point de ne susciter que des allusions et dont on a fini par perdre jusqu'au souvenir. Martyrs obscurs de la plus stupide des guerres de l'histoire, les *serranos* étaient morts sans trop savoir pourquoi; on avait tout oublié d'eux, même leurs croix de bois.

1. Montagnards.

L'armée serbe

L'armée serbe de 1914 était en majeure partie composée de fantassins, pour la plupart de robustes montagnards ou paysans parfaitement entraînés par une longue suite de luttes, contre les Turcs principalement, dont ils venaient d'ailleurs de triompher après la guerre des Balkans de 1912.

Quoique ayant pour ainsi dire doublé son territoire, la Serbie n'en était pas moins sortie de ces guerres complètement exsangue. L'armée, en particulier, avait épuisé ses réserves et les soldats présentaient un aspect misérable avec leurs uniformes fatigués. Mais ces apparences masquaient une force encore redoutable, car chaque homme était animé d'un ardent patriotisme.

L'uniforme de campagne avait été adopté en 1912. Il équipait toute l'armée, soit 14 divisions.

Comme nous évoquerons au chapitre sur l'Autriche les premiers combats de 1914, disons simplement ici qu'en plus des pertes dues aux batailles, l'armée serbe fut cruellement éprouvée par une terrible épidémie de typhus[1].

On vit souvent des enfants, des vieillards et même des femmes combattre dans les rangs de l'armée régulière. La résistance héroïque des Serbes est digne d'être soulignée. Sous les ordres du voïvode Putnik, c'est tout un peuple qui se dressa contre l'envahisseur... Multipliant les embuscades et

1. Mise sur le compte des Austro-Hongrois par les journaux du temps.

INFANTERIE SERBE
TENUE DE CAMPAGNE

1. Fantassin, 1914-1916. — 2. Fantassin de l'armée de Salonique avec l'équipement français. — 3. Fantassin en tenue de campagne d'hiver, 1914-1916. — 4-5-6. Détails du havre-sac et de l'équipement, 1914-1916. — 7. Casque du modèle Adrian aux armes royales de Serbie. — 8. Fusil d'infanterie et son chargeur.

L. & F. Funcken

sachant admirablement tirer parti d'un terrain accidenté, il montra d'extraordinaires dispositions pour la guérilla.

Pour tout moyen de transport, l'armée ne disposait que de chariots traînés par des bœufs, les seuls véhicules, par ailleurs, capables de progresser sur les chemins défoncés de la Serbie de l'époque.

Le 6 octobre 1915, les Austro-Allemands et les Bulgares lancèrent une puissante offensive concentrique en Serbie, et cette fois, près d'être encerclée, la vaillante armée dut se résoudre à battre en retraite pour éviter l'anéantissement. La retraite à travers les montagnes d'Albanie devait rester dans les mémoires comme une épouvantable épreuve pour des soldats mourant de faim et de froid sur les routes verglacées. Au prix d'efforts surhumains, le roi Pierre et ses compagnons d'infortune parvinrent à se traîner jusqu'aux rivages de l'Adriatique.

Cent dix mille hommes purent ainsi rejoindre les forces alliées. Des navires de guerre français et anglais les transportèrent dans l'île de Corfou. Là, un camp les accueillit, installé par la France dans la vallée de la Vasilica qui s'ouvre sur la baie de Salonique. Reposés, rééquipés, ils furent, dès 1916, prêts à reprendre le combat.

Leurs glorieux uniformes désormais inutilisables furent remplacés par des uniformes français bleu horizon ou kaki. Le casque Adrian portait toutefois l'emblème de leur petit royaume.

Cette nouvelle armée de premier ordre se couvrit de gloire au cours des opérations qui suivirent. Le vaillant peuple serbe perdit 369.000 combattants en quatre ans de lutte sans répit.

Le Monténégro et la Grèce

Devenu en 1945 une des six républiques constituantes de l'actuelle Yougoslavie, le Monténégro était, en 1914, un petit État indépendant sur lequel régnait depuis 1860 le roi Nicolas ou Nikita Ier.

Fidèles alliés des Serbes, les Monténégrins se battirent avec un grand courage, mais leur armée, forte à peine de 40.000 soldats — on devrait dire guerriers — pauvrement équipés, dut s'incliner devant les assauts conjugués des Bulgares et des Austro-Allemands après la retraite désespérée des Serbes. L'armée capitula le 25 janvier 1916, non sans avoir suscité l'admiration de ses adversaires, dont le célèbre von Mackensen[1] et le général autrichien Kövess. On estime à 3.000 le nombre de tués parmi les Monténégrins.

Le roi Nicolas se réfugia en Italie, puis en France[2].

Après la victoire des Alliés, les troupes serbes et des bandes de partisans occupèrent le territoire monténégrin. Ils y installèrent une « assemblée nationale » qui déposa le vieux monarque et rattacha le pays au royaume de Yougoslavie.

* * *

En dépit de la neutralité qu'il prétendait appliquer avec équité envers Centraux et Alliés, le roi de Grèce Constantin, danois par son père et russe par sa mère, ne tarda pas à afficher un très net penchant pour l'Allemagne. Il est vrai qu'il était le beau-frère du Kaiser Guillaume II et que ce monarque lui avait prodigué maints gages d'affection.

1. Feld-maréchal qui avait été le professeur d'histoire militaire de Guillaume II et devait, après la guerre, favoriser l'alliance entre l'armée et le régime nazi.
2. Il mourut à Antibes en 1921.

MONTÉNÉGRO ET GRÈCE

Monténégro : 1-2. Officier et soldat de la garde d'honneur du roi Nicolas Ier, nommés aussi périaniks. — 3-4. Monténégrins en tenue de campagne.

Grèce : 5-6. Fantassins grecs avant l'entrée en guerre. — 7-8. Fantassins grecs aux côtés des Alliés avec tenues et équipements hybrides anglais et français (casque et bidon).

Décorations du Monténégro : 9. Médaille Obilitch. — 10. Médaille de Danilo Ier. — 11. Médaille pour la bravoure.

1
2
9
3
4
10
5
6
11
7
8

Ce vif esprit de famille ne l'empêcha toutefois pas de tolérer officieusement le débarquement des Franco-Anglais à Salonique, quitte à leur créer ensuite une masse de difficultés. Poussant plus loin encore la duplicité, Constantin provoqua en 1916 la reddition de la garnison grecque de Cavalla[1] aux troupes germano-bulgares, mettant ainsi les forces alliées sous la menace directe des Centraux. On peut voir des photographies de l'époque montrant les Grecs de Cavalla défilant avec armes et bagages en Allemagne où, étranges captifs, ils continueront de toucher leur solde!

Cette fois, l'inquiétant monarque avait dépassé les bornes, et les Alliés, après avoir repoussé l'offensive des Germano-Bulgares, l'obligèrent à abdiquer en faveur de son fils cadet Alexandre, âgé de 24 ans (12 juin 1917). Quelques jours plus tard, la Grèce déclarait la guerre aux Centraux. Ses troupes attaquèrent en Macédoine, où elles jouèrent un rôle très remarqué au cours de l'offensive finale en 1918; elles sacrifièrent 12.000 des leurs à la cause des Alliés.

Le décès prématuré du roi Alexandre en 1920 et la chute du gouvernement Venizélos ramenèrent sur le trône Constantin, qui lança aussitôt son pays dans une catastrophique guerre contre la Turquie. Ce roi qui se faisait appeler « le tueur de Bulgares » ou plus pacifiquement « le sauveur de la Grèce » depuis les guerres balkaniques de 1912-1913, prouva une fois de plus à quel point ses prétentions de stratège étaient peu fondées. L'armée révoltée le détrôna définitivement.

1. Port de Macédoine, à l'est de Salonique.

L'armée japonaise

Entre les premières années du XIXe siècle et l'aube du XXe, l'armée japonaise avait connu une prodigieuse mutation : elle était passée de l'archaïque arquebuse à mèche au fusil à répétition moderne[1].

Depuis la guerre de 1904 contre la Russie, le soldat japonais avait définitivement adopté un équipement et un uniforme à l'européenne et, à son entrée en guerre contre l'Allemagne le 23 août 1914, cet uniforme prit la teinte kaki. Mais le kaki japonais n'avait pas les nuances olivâtres plus ou moins prononcées que l'on connaissait en Europe; il était d'un brun chaud voisin du ton « pain brûlé ».

La tunique se fermait par une rangée de cinq boutons mats. Son collet haut et droit était orné d'écussons se terminant en « queue d'hirondelle », ce qui leur conférait une allure subtilement asiatique.

Comme coiffure, le soldat n'avait que la casquette ornée de drap rouge avec une étoile à cinq branches.

Les couleurs distinctives, portées au col, étaient le rouge pour l'infanterie, le vert pour la cavalerie, le jaune pour l'artillerie, le brun pour le génie et l'aviation et le bleu clair pour le train.

Les insignes de grade se portaient aux épaules sur des pattes mises en travers, d'avant en arrière, et non à la façon des autres armées. Les étoiles dorées n'apparaissaient qu'à partir du grade de sergent.

L'équipement ne laissait rien à désirer; pratique et très complet, il supportait aisément la comparaison avec les meilleurs modèles européens.

Le fusil le plus largement employé était un Arisaka modèle 1905 du calibre de 6,5 millimètres, assez peu

1. L'isolement volontaire du Japon ne lui avait pas permis de connaître la batterie à silex, ni par conséquent de suivre l'évolution des armes à feu. Le système à percussion apparut sans transition lors des contacts avec les Américains en 1850.

ARMÉE JAPONAISE
TENUE DE CAMPAGNE

1. Officier. — 2-3-4. Fantassin. — 5-6. Officier subalterne de face et de dos. — 7. Fantassin en tenue d'hiver. — 8. Fusil Arisaka avec son chargeur et sa baïonnette. — 9. Pistolet Nambu type 14, calibre 8 mm. — 10. Col et écussons de l'infanterie. — 11. Écusson de col des blindés. — 12. Écusson de col de l'aviation (aux couleurs du génie).

8
9
1
2
3
4
5
10
56
56
11
12
7
6

puissant, comme d'ailleurs toutes les armes utilisant un projectile inférieur au calibre de 7 millimètres.

Les officiers étaient armés du premier modèle de pistolet automatique Nambu 1905[1] du calibre de 8 millimètres, mais le revolver type 26 de 9 millimètres, datant de 1893, restait l'arme réglementaire.

En fait de mitrailleuses, le Japon fit usage de la Hotchkiss modèle 1900 à partir de la guerre russo-japonaise, puis de la Hotchkiss modèle 1914, adaptées toutes deux aux cartouches de 6,5 millimètres. Le colonel Nambu mit en outre au point un « type 3 », qui n'était qu'une modification de la Hotchkiss.

On peut évaluer les effectifs à environ 360.000 hommes, en reprenant le chiffre des troupes mobilisées pour la précédente guerre, puisque les objectifs choisis ne nécessitaient pas un effort spécial.

Le soldat japonais était, est-il besoin de le dire, un combattant de tout premier ordre, commandé par des officiers convaincus de leur ascendance divine et de leur incontestable supériorité sur toutes les autres races[2].

Avec des militaires de cette espèce, le Japon s'acquitta de ses tâches d'allié avec une rigueur et une efficacité rares, facilitées il est vrai par l'envergure plutôt mince des opérations.

La première attaque nippone fut lancée en Chine sur la position fortifiée allemande de Tsing-tao, le 2 septembre 1914, après que la flotte eut bloqué le port. La forteresse fut investie au bout de dix-neuf jours de combats préliminaires menés par deux divisions. Des renforts anglais étant venus se joindre à elles, l'assaut fut déclenché le 22 septembre et la garnison allemande fut contrainte, le 7 novembre suivant, de capituler.

Si l'on excepte l'apparition de quelques croiseurs dans la Méditerranée en 1917-18, destinés à la lutte contre les sous-marins, les Japonais n'opérèrent plus qu'en Russie, où ils débarquèrent à Vladivostok en juillet 1918 afin d'épauler les Alliés désireux de protéger le Transsibérien des révolutionnaires russes.

De tous les pays ayant pris part à la Première Guerre mondiale, le Japon fut sans doute celui qui en tira les plus larges bénéfices relativement à ses pertes. Il étendit ses zones d'influence et développa son économie au prix d'un nombre infime de morts : trois cents.

1. Le Nambu connut une célébrité égale à celle du Luger allemand au cours de la Seconde Guerre mondiale. Il devait son nom à son inventeur, le colonel Kisiro Nambu.
2. Cette naïve outrecuidance n'est pas une déduction des auteurs, mais bien la profession de foi sincère des officiers japonais des deux guerres mondiales.

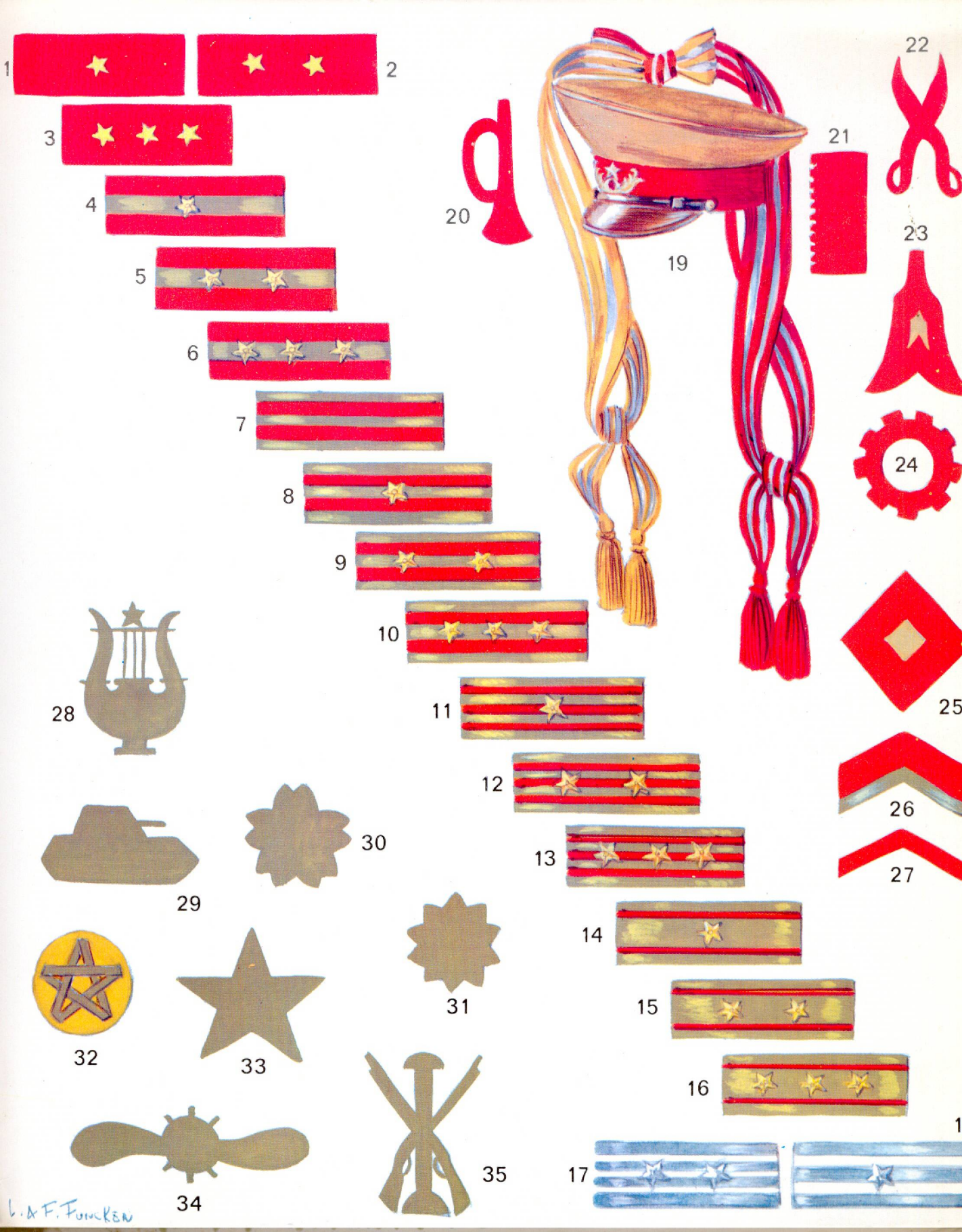
ARMÉE JAPONAISE
INSIGNES ET GRADES

Grades : 1. 2e classe. — 2. 1re classe. — 3. Caporal. (Les étoiles des numéros 1, 2 et 3 sont jaune mat.) — 4. Sergent. — 5. Sergent-major. — 6. Sergent-chef. — 7. Adjudant. — 8. Sous-lieutenant. — 9. Lieutenant. — 10. Capitaine. — 11. Commandant. — 12. Lieutenant-colonel. — 13. Colonel. — 14. Major général. — 15. Lieutenant général. — 16. Général. — 17. Gardien-chef. — 18. Geôlier.

19. Casquette de la Garde impériale. — Écharpes d'aide de camp (à gauche) et d'officier de garde au palais (à droite).

Insignes de bras : 20. Clairon. — 21. Menuisier. — 22. Tailleur. — 23. Cordonnier. — 24. Armurier. — 25. Sidérurgiste. — 26. Caporal faisant fonction de sergent. — 27. Chevron de mérite.

Insignes de col : 28. Musicien. — 29. Tankiste. — 30. Régiment d'infanterie du Taïwan. — 31. Élève sous-officier. — 32. Élève officier de réserve. — 33. Cadet. — 34. Aviateur. — 35. Bataillon indépendant.


1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
L. & F. Funcken

L'infanterie roumaine

La victorieuse offensive russe de l'été 1916, commandée par le général Broussilov, décida la Roumanie à se joindre aux Alliés dans leur combat contre les Centraux.

Depuis le début de la guerre, ce pays hésitait en effet à prendre parti, car les deux camps lui offraient l'un et l'autre de substantiels avantages territoriaux. Toutefois, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie avaient signé en 1883 un traité d'alliance secret avec le roi Carol Ier, dont toutes les sympathies allaient vers ses frères de race[1].

Au grand déplaisir du souverain, le conseil de la Couronne opta pour la neutralité provisoire, ce qui lui laissait présager une prochaine entrée en guerre de la Roumanie aux côtés des Alliés.

Ce manquement aux règles de l'honneur qui lui imposaient de tenir ses engagements mina la santé déjà chancelante de Carol Ier, qui succomba en octobre 1914.

Ce décès et la nouvelle inattendue de la victoire française de la Marne vinrent encore renforcer les rangs des partisans des Alliés. Le nouveau roi, neveu du souverain défunt[2], fut couronné le 11 octobre 1914 sous le nom de Ferdinand Ier.

Ferdinand avait été choisi comme prince héritier en 1889, mais son oncle l'avait tenu à l'écart de la Cour et de sa politique secrète. Timide et effacé, le prince héritier s'était voué à la botanique, science où il avait acquis une grande maîtrise. Ces paisibles études ne l'avaient pourtant pas empêché de s'intéresser activement à la réorganisation de l'armée et il avait pris part, comme commandant en chef, à la campagne contre les Bulgares en 1913.

Son mariage en 1893 avec Marie d'Édimbourg, petite-fille à la fois de la reine Victoria et de l'empereur Alexandre II de Russie, joua un rôle important dans le débat de conscience qui étreignit le nouveau roi dès son accession au trône.

Ferdinand Ier dut résister aux pressions des germanophiles roumains, enhardis par sa naissance allemande. Il sut néanmoins choisir la seule voie compatible avec sa dignité de souverain, voie combien douloureuse qui lui imposait d'affronter sa famille allemande et de sacrifier tous les liens d'affection qui l'y unissaient.

La réaction des Hohenzollern à la « trahison » de leur parent ne se fit pas attendre. Ils rayèrent le nom de Ferdinand de leur Grand Livre, le « tuant » ainsi dans la généalogie de la famille, et la cour princière de Sigmaringen n'hésita pas à porter le deuil du « défunt ». Pour parfaire le tout, le chef de famille, Guillaume II, roi de Prusse et empereur d'Allemagne, signifia au renégat qu'il lui retirait l'ordre de sa maison.

Le roi ne renia jamais son nom et, en dépit de cette cascade de malédictions, fut, deux ans plus tard, le seul Hohenzollern qui puisse encore porter son nom patronymique, tous les autres membres de sa famille en ayant été déchus par décision des vainqueurs.

L'entrée en guerre de la Roumanie apportait aux Alliés, quoique tardivement, 13 divisions d'active, mal armées hélas, et dont huit seulement étaient dotées — chichement — de mitrailleuses.

1. Carol Ier, fondateur de la dynastie, couronné en 1881, était né à Sigmaringen en 1839. Il était prince de Hohenzollern.
2. Né lui aussi à Sigmaringen, en 1865, il était le second fils du frère aîné de Carol, Léopold de Hohenzollern-Sigmaringen, et de l'infante Antonia de Portugal. La candidature du prince Léopold au trône d'Espagne avait été l'occasion de la guerre franco-allemande de 1870-1871.

INFANTERIE ROUMAINE
PREMIÈRE TENUE DE CAMPAGNE
(Décret du 4.2.1912)

1. Infanterie de ligne. — 2. Chasseur à pied. — 3. Bœuf mascotte d'un régiment d'infanterie (encombrant certes, mais combien précieux en cas de disette!). — 4. Drapeau national. — 5. Officier.

1
2
3
4
5

Le fusil le plus employé était le Mannlicher modèle 1893 du calibre de 6,5 millimètres, avec un chargeur de 5 cartouches.

En 1912 avait été adopté un nouvel uniforme de campagne d'une teinte gris bleuâtre, très proche du *hechtgrau* autrichien. Cet uniforme reçut quelques minimes retouches en 1916, et fut désormais confectionné en drap bleu horizon.

Le casque du modèle français apparut à la même époque.

C'est le 27 août 1916 que la Roumanie déclara la guerre à l'Autriche, et le 28 que son armée franchit les cols des Carpates en liaison avec l'offensive russe de Broussilov.

La réplique des Allemands fut foudroyante. Prélevant les divisions jugées nécessaires sur le front de l'Ouest, ils lancèrent avec l'aide des Bulgares une offensive concentrique semblable à celle qui avait écrasé la Serbie en 1915.

L'intervention des Bulgares, auxquels les Roumains avaient soigneusement évité de déclarer la guerre dans le fallacieux espoir de les voir rester sur leurs positions, précipita la défaite des armées roumaines. Elles furent forcées d'évacuer la Transylvanie et de refluer à l'est des Carpates, incapables de se battre sur deux fronts contre les divisions allemandes, autrichiennes, bulgares et turques.

Les Alliés, divisés sur la meilleure façon d'intervenir, finirent par abandonner à peu près complètement les Roumains à leur sort. Il est vrai que Franco-Anglais et Russes avaient eux-mêmes à faire face à de sérieuses offensives chacun de leur côté.

Et pourtant, les 25 divisions roumaines face aux 40 divisions ennemies se sont admirablement défendues et ont même battu parfois ces soldats aguerris, parmi lesquels un jeune lieutenant wurtembergeois, Erwin Rommel, deviendra, vingt-cinq ans plus tard, célèbre.

L'intervention de trop faibles renforts russes ne parvint pas à redresser une situation de jour en jour plus catastrophique pour les Roumains qui s'exténuaient depuis trois mois dans des combats acharnés.

Le 3 décembre, une offensive allemande ouvrait une large brèche et Bucarest tombait aux mains des Centraux. Retraitant en bon ordre, les rescapés de l'armée roumaine se retirèrent par un froid terrible à travers la plaine moldave jusqu'à l'abri provisoire de la Putna et du Siret.

L'hiver 1916-1917 fut un calvaire pour ces hommes décimés par le typhus, mais Ferdinand Ier réussit malgré tout à reconstituer son armée avec l'aide d'une mission militaire française que commandait le général Berthelot, installé à Jassy aux côtés du roi et de ses ministres.

Si bien qu'au début de l'été, 17 divisions se lancèrent de nouveau à l'attaque avec une énergie farouche et remportèrent tout d'abord quelques succès. Il fallut très vite déchanter, car la IVe armée russe gagnée à la cause de la Révolution se débanda, refusa de se battre plus longtemps, ce dont voulut profiter von Mackensen pour liquider une fois pour toutes la petite armée roumaine. Il n'y parvint pourtant pas et dut se résoudre à s'arrêter après quinze jours d'affrontements.

La chute de Kérensky en Russie, bientôt suivie de la signature du traité d'armistice germano-russe à Brest-Litovsk, sonna le glas de la résistance roumaine. Abandonnée, isolée, la Roumanie dut elle aussi signer un armistice, le 9 décembre 1917, à Focsani[1].

1. Ses pertes s'élevaient à plus de 300.000 morts.

INFANTERIE ROUMAINE
TENUE DE CAMPAGNE
1916-1919

1. Lieutenant. — 2. Capitaine. — 3. Général de division. — 4. Lieutenant. — 5-6. Fantassin de la ligne, profil et dos. — 7. Chasseur à pied. — 8. Le même avec le casque modèle Adrian. — 9. Fantassin d'un régiment de ligne, sans le havresac. — 10. Ceinturon d'officier. — 11. Musette et outil portatif. — 12. Havresac. — 13. Le même vu par-dessous. — 14. Porte-baïonnette.

1
2
3
4
10
11
12
13
14
9
5
6
7
8
L. & F. FUNCKEN

On s'en doute, ce courageux petit pays n'allait pas s'en tirer à si bon compte! Le 7 mai 1918, les Centraux contraignirent Ferdinand à signer le traité de Bucarest, qui amputait la Roumanie d'énormes tranches de territoires et de plusieurs points stratégiques. En outre, devenue la proie d'un pillage systématique, elle se voyait voler son pétrole, ses troupeaux, les arbres de ses forêts.

Fort heureusement, le roi se refusa énergiquement à homologuer ce traité révoltant et montra à son peuple à quel point il s'était identifié à lui.

Ainsi, une des clauses exigeait le renvoi immédiat du général Berthelot et des trois cents officiers de sa mission, stipulant même que nul ne serait autorisé à les accompagner à la gare, où le départ s'effectuerait de nuit. Or, quand le train s'ébranla, il fut salué par le roi, la reine et leurs six enfants qui voulaient rendre un ultime hommage à ceux qui avaient partagé les luttes et l'idéal des Roumains.

Cette magnifique attitude autorisa Ferdinand Ier à profiter de l'écroulement des Centraux pour leur adresser — symboliquement — une nouvelle déclaration de guerre, le 9 novembre 1918.

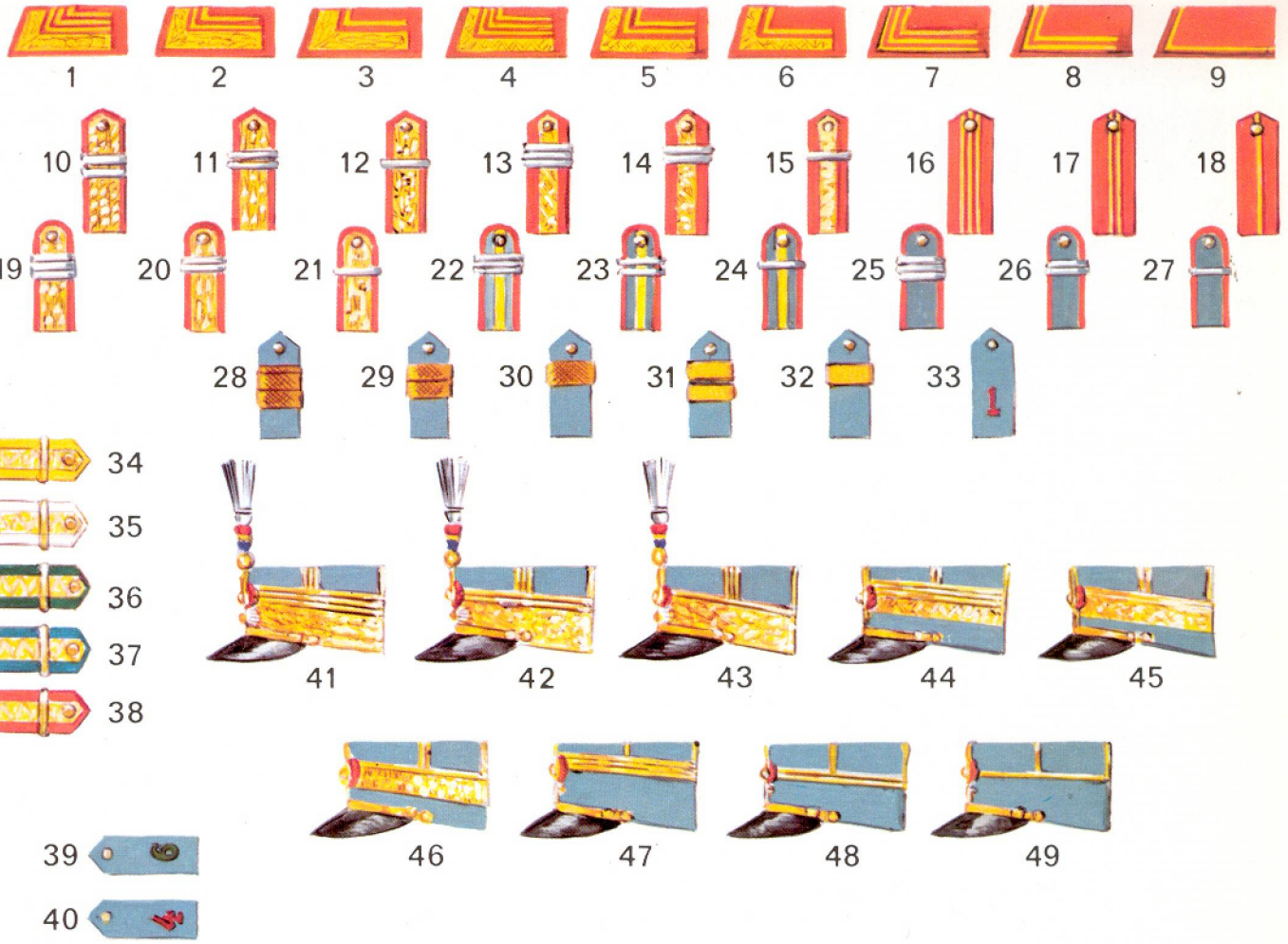
La rentrée du roi dans Bucarest délivrée se fit au milieu d'un délire d'acclamations. Le dernier des Hohenzollern avait bien mérité de sa patrie adoptive.

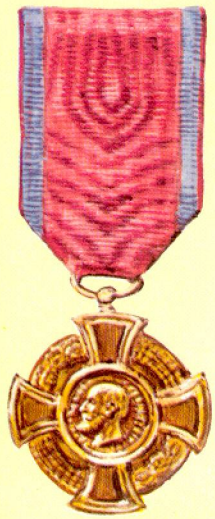
INFANTERIE ROUMAINE
GRADES

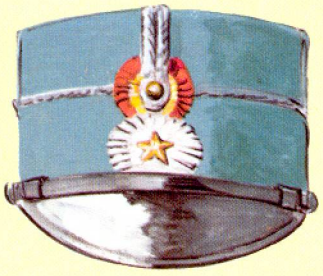
1. Général de corps d'armée. — 2. Général de division. — 3. Général de brigade. — 4. Colonel. — 5. Lieutenant-colonel. — 6. Major. — 7. Capitaine. — 8. Lieutenant. — 9. Sous-lieutenant. — Pattes d'épaules : 10 à 18. Grande tenue (se rapportant aux grades énumérés ci-dessus). — 19 à 27. Tenue de campagne (idem). — 28. Adjudant-chef. — 29. Adjudant en second. — 30. Sergent. — 31. Caporal. — 32. 1re classe. — 33. Soldat. — 34 à 38. 1er, 2e, 3e, 4e et 5e corps d'armée (officiers d'état-major). — 39. Chasseurs à pied. — 40. Infanterie de ligne et gardes-frontières.

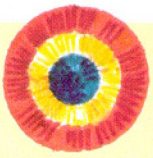
Képis : 41. Général de corps d'armée. — 42. Général de division. — 43. Général de brigade. — 44. Colonel. — 45. Lieutenant-colonel. — 46. Major. — 47. Capitaine. — 48. Lieutenant. — 49. Sous-lieutenant. — 50. Détail de la cocarde. — 51. Képi de général. — 52. Képi d'officier (lieutenant). — 53. Détail du monogramme royal (F pour Ferdinand). — 54. Casque du modèle français.

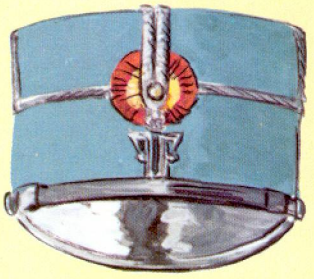
55. Croix de la vertu militaire.




55


51


50


52

54

53

L. & F. FUNCKEN

Volontaires polonais et tchèques

Lorsque la Première Guerre mondiale éclata, les groupes politiques polonais réagirent de diverses façons et l'on vit aussitôt naître parmi eux un antagonisme entre partisans de l'Autriche-Hongrie et partisans de la Russie.

La mobilisation allemande appela sous les drapeaux les citoyens de Posnanie et les répartit dans ses régiments sans autre forme de procès; mais dans les territoires gérés par les Russes et les Autrichiens, les Polonais furent laissés libres de constituer des légions de volontaires destinées à lutter côte à côte avec les armées des occupants.

Les patriotes polonais voyaient là un moyen de parvenir à une certaine autonomie et peut-être à la libération du territoire national que laissaient entrevoir Pétrograd et Vienne. La question ne se posait pas pour la zone sous régime prussien, car celui-ci était totalement imperméable aux aspirations d'une population qu'il avait impitoyablement asservie.

C'est ainsi que l'on vit naître en Pologne trois armées : une aux côtés de l'Autriche-Hongrie, une aux côtés des Russes, une troisième enfin aux côtés des Allemands qui se décidèrent à imiter les deux autres puissances.

Disons-le tout de suite : quelle que soit leur appartenance, ces « légions polonaises » étaient utilisées sans aucun ménagement par leurs maîtres, on leur réservait les missions les plus dangereuses dans le secret espoir de les voir disparaître... tout en se rendant utiles!

On estime à 2.000.000 l'ensemble des Polonais qui combattirent pour leur liberté — et paradoxalement les uns contre les autres, puisque l'Allemagne et l'Autriche se battaient contre la Russie. C'est ce dernier pays qui réunit la plus importante armée polonaise : 1.200.000 hommes, tandis que la légion de Pilsudski mettait 350.000 hommes à la disposition des Allemands et que la légion au service des Autrichiens en comptait 350.000.

Mais, de par le monde, il y avait d'innombrables Polonais. Ils s'engagèrent tout d'abord dans la Légion étrangère en France et furent au combat dès 1914. A ceux-ci s'adjoignirent peu à peu des volontaires venus du monde entier, en particulier des États-Unis. Organisés en armée autonome, ils formaient en 1918 trois solides divisions.

Sur le front de l'Est, les légions allemande et autrichienne se révoltèrent et passèrent en grande partie dans les rangs de leurs compatriotes au service des Russes après l'abdication du tsar. Finalement, toutes ces légions donnèrent naissance à l'armée polonaise, qui réunira en 1920 les provinces russes, autrichiennes et allemandes en une nation libre.

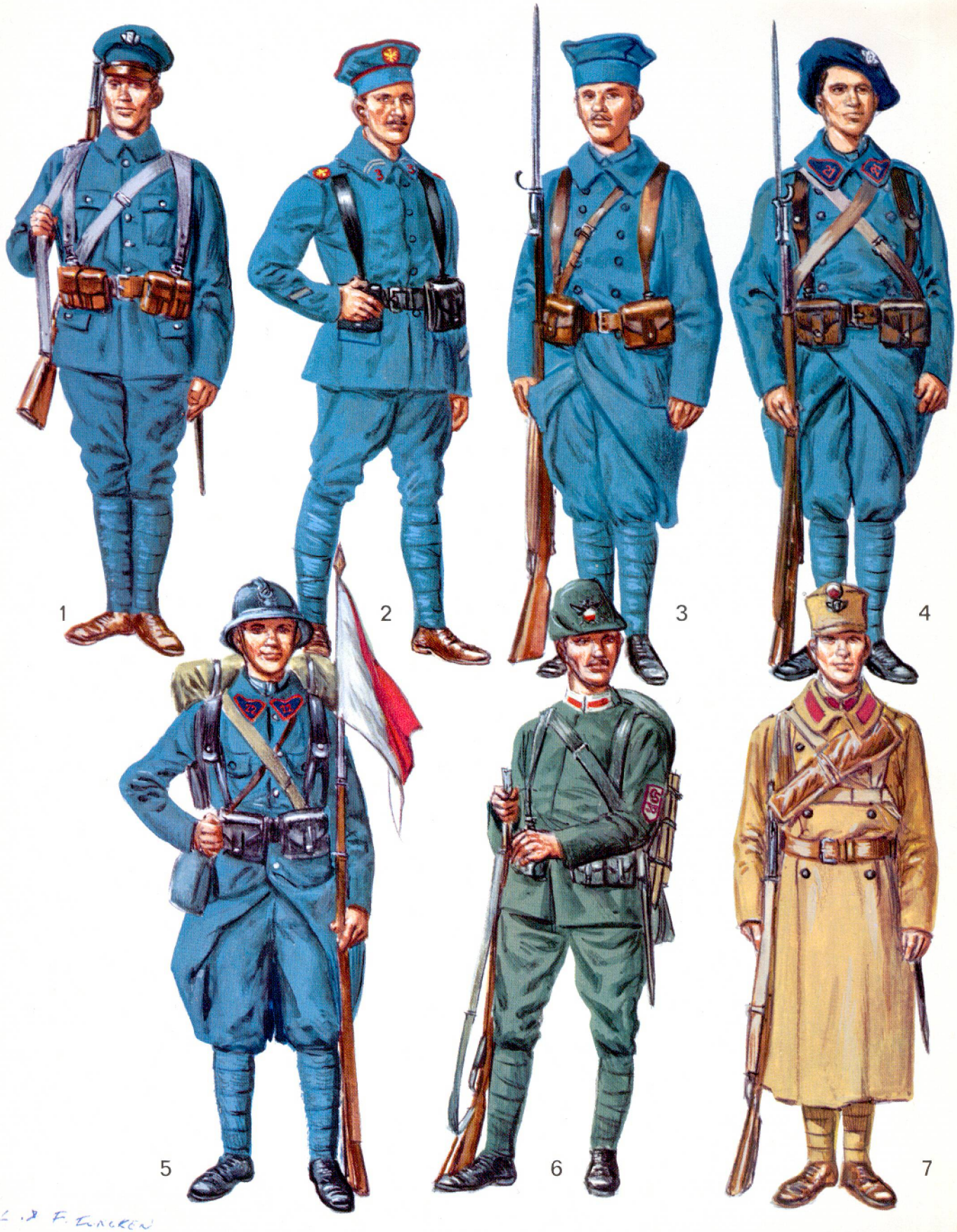
* * *

En 1914, les Tchèques et les Slovaques enrôlés dans l'armée autrichienne désertèrent en masse pour combattre dans le camp des Russes, où ils formèrent un contingent de 92.000 hommes. En France, en Italie, des volontaires et d'anciens prisonniers de guerre mirent sur pied un corps slovaque de 12.000 hommes et un corps tchèque de 24.000 hommes. Grâce à leur dévouement et à l'énergie de Tomas Masaryk (1850-1937), les Tchèques et les Slovaques réalisèrent leur union en fondant en 1918 la république de Tchécoslovaquie.

VOLONTAIRES POLONAIS ET TCHÈQUES

Pologne : 1. 1re brigade de la légion de Pilsudski. — 2-3. Volontaire polonais en France. — 4. Volontaire polonais au service de la France.

Tchèques : 5. Porte-fanion tchèque au service de la France. — 6. Volontaire tchèque au service de l'Italie. — 7. Volontaire tchèque au service de la Russie.


1
2
3
4
5
6
7

DEUXIÈME PARTIE

LES CENTRAUX

L'infanterie allemande

Évoquer l'armée allemande, c'est évoquer l'Allemagne tout entière, car ses soldats et civils de 1914 faisaient un tout extraordinairement homogène, la *Gemeinschaft*; issue de l' « idée allemande » qui avait germé parmi les humiliations des guerres napoléoniennes, cette communauté s'était peu à peu consolidée pour atteindre, entre 1870 et les premières années du siècle, une parfaite cohésion. Un essor industriel prodigieux et un accroissement spectaculaire de la natalité (un million de naissances par an!) persuadèrent peu à peu l'Allemagne de sa grandeur. Elle sentit la nécessité de se procurer de nouveaux marchés pour nourrir tant de bouches et préserver son « standing », elle se tourna aussi vers les colonies, dont elle s'était peu souciée jusque-là.

Il n'en fallait pas plus pour faire fleurir le pangermanisme, qui proclama dès lors l'excellence d'un peuple manifestement élu, conducteur spirituel des nations du monde.

L'avènement de Guillaume II, en 1888, donna au pangermanisme un « champion » de choix.

Le jeune empereur, petit-fils préféré de la reine Victoria de Grande-Bretagne, allait bientôt devenir l'être le plus universellement haï que la terre ait jamais porté. Il sera aussi le premier « criminel de guerre » officiel de l'histoire[1].

Jamais homme ne fut plus maltraité par les caricaturistes et les journalistes. De nos jours encore, le « Kaiser » est ce vautour à casque à pointe et moustaches en crocs planant sur des millions de tombes. Cette image, dans sa férocité, exprimait le mépris et la colère des honnêtes gens que révoltaient les exactions d'un peuple ivre d'orgueil, chez lequel la force primait le droit. Grand responsable de ce délire de domination, Guillaume II en devint la personnification. Rien ne lui fut épargné : on l'accusa même de dissimuler son bras gauche atrophié, preuve trop évidente de sa dégénérescence. En réalité cette infirmité était due à un accident à la naissance, et en cherchant un peu, on aurait retrouvé des croquis d'origine allemande montrant l'empereur à la chasse, épaulant son fusil d'une seule main sous les yeux d'une nombreuse assistance.

1. Le traité de Versailles (1919) le déclara responsable du conflit, mais le gouvernement des Pays-Bas, où il s'était réfugié, refusa de l'extrader. Il vécut à Doorn, près d'Utrecht, jusqu'à sa mort en 1941.

INFANTERIE ALLEMANDE

1. Mousquetaire, 1914. (Le port de la barbe fut interdit après le premier hiver de guerre.) — 2. Chasseur de la Garde en *Waffenrock* à col droit. — 3. *Waffenrock* de parade en temps de paix; casque avec le panache de parade. — 4-5. *Waffenrock* avec col rabattu, face et dos. — 6. *Waffenrock* à col droit. — 7. Casquette d'officier d'infanterie, 1914. — Bonnets d'infanterie : 8. Infanterie de ligne. — 9. Chasseurs. — 10. Fusiliers de la Garde. — 11. Régiments de la Garde. — 12. Mitrailleurs de la Garde. — 13. Chasseurs bavarois. — 14. Brancardiers.

Cocardes : a) Prusse. — b) Bavière. — c) Saxe. — d) Wurtemberg. — e) Bade. — f) Hesse. — g) Mecklembourg, cercle extérieur bleu foncé. — h) Wurtemberg. — i) Brunswick. j) Anhalt. — k) Saxe-Weimar. — l) Saxe-Cobourg. — m) Saxe-Meiningen. — n) Saxe-Altenbourg. — o) Lippe. — p) Schaumbourg-Lippe. — q) Waldeck. — r) Schwarzbourg-Rudolstadt. — s) Reuss. — t) Schwarzbourg-Sondershausen. — u) Hambourg. — v) Brême. — w) Lübeck.

15. Dragonne : a) bande; b) coulant; c) nœud; d) couronne; e) franges. Chaque bataillon se distingue par la couleur du nœud : 1er : blanc, 2e : rouge, 3e : jaune. Dans chaque bataillon, les compagnies se distinguent par la couleur du coulant et de la couronne : 1re compagnie : blanc, 2e : rouge, 3e : jaune, 4e : bleu. Ces mêmes couleurs s'appliquent aux 5e, 6e, 7e et 8e compagnies du 2e bataillon et aux 9e, 10e, 11e et 12e compagnies du 3e bataillon. Le dessin s'applique à une dragonne de mitrailleur aux couleurs particulières.

L. & F. Funcken

Mais les temps n'étaient plus à la bonne foi ni à la délicatesse, l'Allemagne venait d'en faire une magistrale démonstration!

Bon époux et bon père, Guillaume de Prusse, devenu soudainement empereur[1] et jouissant dès lors d'une puissance illimitée, passa de la fierté légitime de tout Allemand de l'époque à la morgue insupportable du chef d'une race faite pour dominer le monde. Les revues illustrées des années qui précédèrent la conflagration de 1914 nous le montrent revêtu d'une quantité d'uniformes différents, avec une telle constance qu'on peut parler de passion du déguisement. Sa garde-robe contenait des centaines d'uniformes et de costumes de toutes époques. Le mégalomane commençait à pointer l'oreille. Il se fit auteur dramatique et écrivit un drame aussi sombre que soporifique, il peignit, dessina quelque peu, mais se révéla surtout un extraordinaire organisateur de la propagande multiforme destinée à envoûter son peuple et à obtenir une véritable dévotion pour son régime. Le pangermanisme se développa sous son impulsion jusque dans les moindres détails de la vie quotidienne. La langue allemande prit le pas sur le latin et le grec dans les lycées, l'étude de ces langues mortes étant considérée comme une perte de temps.

L'armée fut l'objet de la plus grande sollicitude du Kaiser : par une infinité de petites retouches, il s'ingénia à parfaire les triomphales parades qui forgeaient l'âme allemande.

Le spectre de la guerre s'avançait inexorablement. Dès 1905, Guillaume II avait cherché noise à la France au Maroc; en 1911, risquant de mettre le feu aux poudres, il expédiait devant Agadir une canonnière afin de forcer les Français à associer l'Allemagne à leurs conquêtes. Elle en retira finalement des territoires en Afrique centrale[2].

La course aux armements se faisait de plus en plus vive et le rideau allait pouvoir se lever sur la tragédie de 1914-1918.

Stratégie et organisation

Mis sur pied dès 1897, un plan devait permettre à l'Allemagne de faire face au double front que constitueraient en cas de guerre la France et la Russie, unies depuis 1894 par un pacte d'alliance.

Ce plan, qu'avait élaboré le général von Schlieffen, fut adapté par son successeur, le général von Moltke, aux exigences du moment.

Se basant sur le fait que la France attaquerait sur sa frontière de Lorraine, l'état-major allemand se proposait de traverser la Belgique pour encercler l'armée française dans un vaste mouvement tournant qui la contraindrait à se masser entre la Moselle, le Jura et la frontière suisse, où elle serait anéantie. Cette manœuvre entraînerait sans doute la violation du territoire belge et la colère de l'Angleterre, mais il fallait agir vite : tout serait terminé en quelques semaines, bien avant que le cousin John Bull n'intervienne autrement que sur le plan diplomatique.

La Russie, discréditée après sa défaite devant le Japon (1905), n'inquiétait guère l'Allemagne, qui se réservait de lui briser les reins aussitôt la France « liquidée ».

Le plan français — nommé plan XVII — prévoyait en toute naïveté une attaque sur la frontière franco-allemande et considérait tout au plus comme une hypothèse un débordement allemand par la

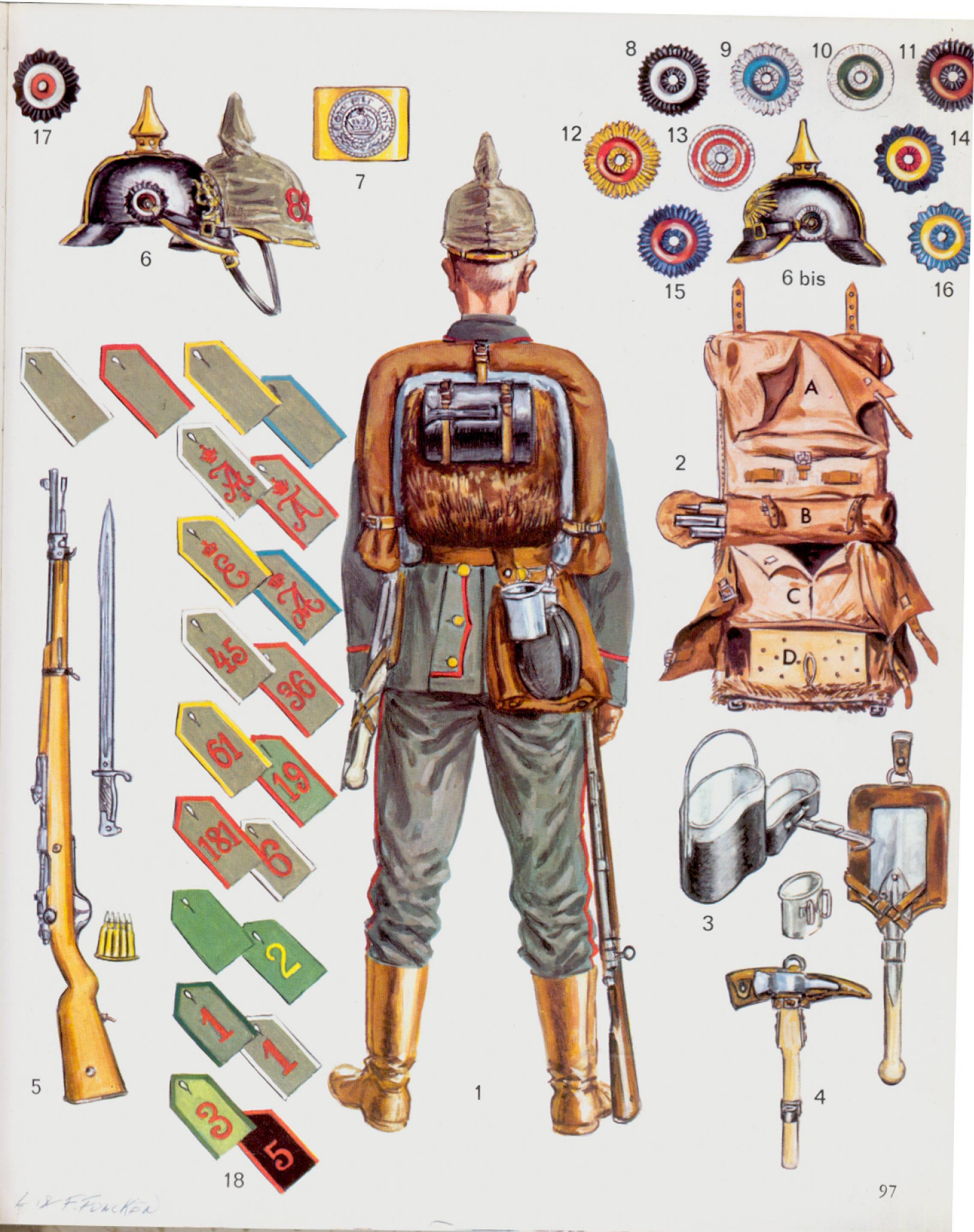
1. Son père ne régna que quelques mois sous le nom de Frédéric III.
2. Les troupes coloniales seront traitées dans le tome II.

INFANTERIE ALLEMANDE
1914-1918

1. Fantassin complètement équipé. — 2. Détails du havresac : a) poche à linge; b) étui pour accessoires de campement; c) poche pour les vivres; d) emplacement pour une boîte de conserve de viande, des brosses, les chaussures de repos, les accessoires de couture et de toilette, savon, peigne, etc. — 3. Gamelle et quart. — 4. Outils portatifs (un par homme). — 5. Fusil Mauser avec chargeur et baïonnette. — 6. Casque sans et avec couvre-casque; cocarde allemande (fig. 17) visible au côté droit. — 6bis. Cocarde du contingent au côté gauche. — 7. Plaque de ceinturon *Gott mit uns*.

Cocardes de contingent : 8. Prusse. — 9. Bavière. — 10. Saxe. — 11. Wurtemberg. — 12. Bade. — 13. Hesse. — 14. Mecklembourg. — 15. Oldenbourg. — 16. Brunswick. Pour les contingents suivants, se reporter à la planche précédente. Précisons que les cocardes de contingent se portaient au bonnet sur le bandeau, et toujours surmontées de la cocarde allemande (aux couleurs prussiennes) sur la coiffe. — 17. Cocarde allemande (Prusse).

18. Pattes d'épaules, 1914-1918.


17
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
6 bis
16
A
B
C
D
2
3
4
5
1
18

Belgique, limité toutefois aux Ardennes. C'était, on le voit, faire involontairement le jeu de stratèges bien moins scrupuleux.

* * *

A l'opposé de l'état-major français qui n'accordait qu'une confiance limitée à ses troupes de réservistes, l'état-major allemand avait soigneusement entraîné ses divisions de réserve afin de leur donner un degré d'efficacité permettant de les rendre immédiatement utilisables. Active et réserve alignaient 81 divisions.

Le service militaire durait 2 ans, après lesquels le milicien entrait pour 5 ans et demi dans la réserve active. Puis il passait successivement dans la Landwehr de première classe (5 ans), la Landwehr de deuxième classe (6 ans) et enfin la Landsturm, qui rassemblait les hommes âgés de 39 à 45 ans[1]. Landwehr et Landsturm étaient surtout chargées de la garde des arrières en pays conquis.

L'infanterie constituait 80 % des forces comprises dans une division de 17.000 hommes, où elle formait 2 brigades de 2 régiments.

L'uniforme

L'élément le plus typique du fantassin allemand était le fameux casque à pointe, le *Pickelhaube* qui, paradoxalement, était d'origine danoise.

Il était fait de cuir bouilli, couvert d'un vernis noir et agrémenté de garnitures en métal blanc ou jaune selon les régiments. Ces garnitures, or ou argent pour les officiers, consistaient en un aigle ou un motif héraldique, un jonc qui allait du support de la pointe au couvre-nuque et une pointe amovible qui, dans certains régiments, se remplaçait en tenue de parade par un panache blanc ou noir.

Les jugulaires, en cuir noir ou en écaille, portaient à leur articulation droite la cocarde allemande et à gauche la cocarde du contingent auquel appartenait le régiment (Saxe, Wurtemberg, etc.).

La tunique (« Waffenrock »)

En drap bleu foncé avec collet et parements d'un rouge vif et brillant très caractéristique, ce vêtement fut remplacé, pour les troupes en campagne, par une tunique beaucoup moins voyante et par un pantalon assorti d'une couleur dite *feldgrau* — gris de campagne —, et ce dès les grandes manœuvres de 1910. Seuls, les chasseurs et les unités de mitrailleurs furent dotés d'un uniforme tirant sur le vert clair.

Cette première unification de l'uniforme ne supprimait pas, dans la tenue *feldgrau*, toutes les particularités qui régnaient dans la tenue de paix des différents contingents et les laissa subsister sous forme de bordures de couleur au col, aux pattes et aux poches.

La « Bluse »

Une nouvelle ordonnance M. 1915 unifia plus encore l'uniforme allemand. Elle introduisit la *Bluse*, veste à boutons dissimulés sous une sous-patte, et le pantalon de drap gris pour toute l'infanterie.

Les particularités qui figuraient sur la tunique étaient trop voyantes pour être portées au front. La *Bluse* ou uniforme de campagne les réduisait à de plus discrètes proportions et ne gardait les couleurs distinctives que sous la forme de minces passepoils.

De teinte *feldgrau*, la *Bluse* avait un collet rabattu. Les pattes d'épaules portaient les monogrammes et les numéros en rouge. Elles étaient en général bordées d'un passepoil blanc; toutefois certains régiments se distinguaient des autres par des passepoils d'une autre couleur :

1. Les périodes variaient selon les armes.

INFANTERIE ALLEMANDE EN 1914

1-2. Mousquetaires prussiens, 1914. — 3-4-5. Mitrailleurs prussiens. Les bandes de cuir en bandoulière servaient à porter et à tirer la mitrailleuse en position. Elles sont à l'origine de la légende qui prétendait que les officiers allemands attachaient leurs hommes à leurs pièces pour les obliger à se battre jusqu'à la dernière cartouche!

21
1
2
3
4
5

Rouge ponceau :

2e régiment d'infanterie de la Garde
2e régiment des grenadiers de la Garde
8e régiment des grenadiers

Citron :

3e régiment d'infanterie de la Garde
3e régiment des grenadiers de la Garde
Régiment des fusiliers de la Garde
7e, 8e, 9e, 10e et 11e régiments des grenadiers

Bleu clair :

4e régiment d'infanterie de la Garde
4e régiment des grenadiers de la Garde
145e régiment d'infanterie royale

Vert clair :

114e régiment d'infanterie

Les galons particuliers nommés *Litzen* des régiments d'élite étaient conservés, mais rendus moins apparents par l'adoption d'une couleur grisâtre au lieu du blanc traditionnel. Leur forme était variée ainsi que leur décoration :

Une double « Litze » courte et rayée de blanc sur fond ponceau :

1er, 2e, 3e et 4e régiments d'infanterie de la Garde
1er, 2e, 3e et 4e régiments de grenadiers de la Garde
Régiment des fusiliers de la Garde
89e, 100e, 101e, 109e, 119e et 123e régiments de grenadiers
115e régiment des gardes du corps
Régiment d'infanterie du corps bavaroise

Une « Litze » plus allongée rayée de blanc :
5e régiment d'infanterie de la Garde

Une « Litze » plus allongée rayée de jaune :
5e régiment des grenadiers de la Garde

Une « Litze » plus allongée sans rayure :
80e régiment de fusiliers

Une simple « Litze » rayée de blanc :
1er, 2e, 3e, 4e, 5e, 6e, 8e et 11e régiments de grenadiers

Une simple « Litze » rayée de jaune :
7e régiment de grenadiers.

Les pantalons gris étaient passepoilés de rouge.

Pour les chasseurs et les tirailleurs, la *Bluse* garda sa couleur nettement verdâtre, sauf chez les Bavarois. Le vert clair des anciennes pattes d'épaules, trop visible, avait été remplacé par la couleur du fond de l'uniforme et n'apparaissait plus que sous forme de passepoil; ce passepoil des pattes d'épaules était noir chez les tirailleurs. Numéros et monogrammes étaient rouges pour tous. Dans les régiments d'élite, les *Litzen* devenaient grises, doubles et rayées de jaune. Une bande verte les séparait chez les chasseurs de la Garde, une bande noire chez les tirailleurs de la Garde. Les boutons étaient pour tous en tombac[1] ou en nickel.

Les pantalons gris avaient un passepoil vert. Les anciens manteaux gris clair du début étaient désormais confectionnés en drap *feldgrau* et leurs pattes d'épaules reproduisaient exactement les particularités de celles de la *Bluse*.

Les mitrailleurs

Les détachements de mitrailleurs, qui possédaient au début de la guerre un uniforme gris vert garni de rouge, changèrent peu d'apparence; ils adoptèrent simplement le col et les parements gris vert ainsi que les boutons mats.

1. Alliage de cuivre et de zinc, de couleur or.

INFANTERIE ALLEMANDE 1917-1918

1. Paquetage d'assaut allégé. — 2. Havresac en toile imperméabilisée. — 3. Mitrailleuse MG 08. — 4. Mitrailleuse légère MG 08/15. — 5. Paquetage d'assaut. — 6. Officier. — 7. Chargeur de MG 08/15.

6
5
4
3
7
1
2
L. & F. FUNCKEN

Soulignons-le, la *Bluse* de l'ordonnance de 1915 ne fut pas la seule tenue de campagne portée en 1914-18. La tunique survécut jusqu'au cessez-le-feu du 11 novembre 1918, plus ou moins adaptée aux exigences que nous venons d'énumérer.

L'évolution du casque

Le casque avait bien entendu suivi la mode *feldgrau*. On le recouvrait d'une housse de toile plutôt beige grisâtre que franchement *feldgrau*, où le numéro du régiment se trouvait indiqué en rouge — par la suite en vert[1]. Grossière et fripée chez le troupier, cette coiffe présentait une allure plus ajustée chez l'officier.

Malgré la housse, le casque à pointe se révéla vite d'une bien mince efficacité et surtout trop reconnaissable de loin. On commença par en ôter le trop peu discret ornement. Puis, en 1916, apparut le casque de tranchée en acier, admirablement étudié mais fort lourd : avec sa plaque frontale de renfort, il ne pesait pas moins de 3,250 kilos. Il fut peu à peu distribué à tous les combattants. De la plaque frontale ne subsistèrent que les deux pitons de fixation, pris si souvent pour des trous d'aération.

L'équipement

En 1914, le havresac modèle 1895 équipait l'infanterie allemande. Il était confectionné en peau de veau velue de couleur brun clair, bordée de cuir jaune, avec un cadre en bois — intérieur — qui assurait la rigidité de l'ensemble. Il était entièrement doublé de toile imperméable. Chacune de ses bretelles se composait de deux courroies : la principale s'accrochait à l'une des cartouchières, tandis que l'autre passait sous le bras et maintenait le sac sur le dos. Les courroies principales servaient à répartir le poids des cartouchières en évitant au ceinturon de descendre et de fatiguer ainsi le fantassin. Cette seule particularité rendait ce havresac infiniment plus pratique que le havresac français, dont nous avons signalé les innombrables inconvénients.

Les cartouchières en cuir noir rigide pouvaient contenir 45 cartouches chacune. D'un modèle ancien, elles furent employées concurremment avec le modèle en cuir naturel, plus récent et plus pratique.

Une panetière *(Brotbeutel)* ou étui-musette s'accrochait au ceinturon; le soldat y logeait un gobelet en aluminium. Le petit bidon individuel contenant un litre se suspendait à l'étui-musette par un mousqueton. Également attachés au ceinturon, le manche en bas, les outils portatifs consistaient en pics, pics-hachettes et hachettes. On les répartissait à raison de 115 par compagnie.

Une toile de tente individuelle se portait sur le havresac, enroulée autour du manteau. La gamelle ou marmite individuelle *(Kochgeschirr)* en aluminium noirci complétait l'équipement.

1. Cependant, certains régiments de réserve avaient les chiffres peints en vert dès 1914.

INFANTERIE ALLEMANDE 1914-1918

1-2. Tenue d'assaut. — 3. Officier. — 4. Sous-officier. — 5. Armure de tranchée. — 6. Mitrailleur. — 7. Soldat des bataillons d'assaut, 1918. — 8. Grenadier, 1916; la pointe du casque a été enlevée. — 9. Masque à gaz, 1916-1918. — 10. Grenade-disque, 1914. — 11. Grenade asphyxiante; le gaz liquide est contenu dans une sphère en porcelaine. — 12. Grenade à manche du dernier type. — 13. Grenade sphérique. Les sacs de toile portés par les fig. 2, 5 et 7 contenaient des grenades. — 14. Baïonnette nouveau modèle 1915 et son fourreau.

INFANTERIE ALLEMANDE
(Ordonnance de 1915) (pp. 104-105)

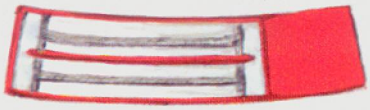
Officiers généraux : 1. Général en tenue de campagne (Prusse). — 2. Generalfeldmarschall en *Waffenrock* (tunique). — 3. Flügeladjutant (aide de camp de l'Empereur) en *Bluse*, tenue de campagne.

Officiers d'état-major : 4. Oberst (colonel). — 5. Oberst en tenue de parade. — 6. Oberstleutnant (lieutenant-colonel). — 7. Major (commandant). — 8. Hauptmann (capitaine).

Détails de cols et de parements : 9. Général (Prusse; Bavière : argent). — 10. Officier des régiments de fusiliers, grenadiers et Landwehr de la Garde, des régiments d'infanterie bavaroise du Corps, des chasseurs mecklembourgeois. Les mêmes en or pour la Garde, selon les numéros. — 11. Officier du 8e régiment de grenadiers. — 12. 5e régiment de grenadiers. — 13. 4e régiment de grenadiers. — 14. Grenadiers de la Garde, 1er, 2e, 3e et 4e régiments.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
L. & F. FUNCKEN

9



10

11

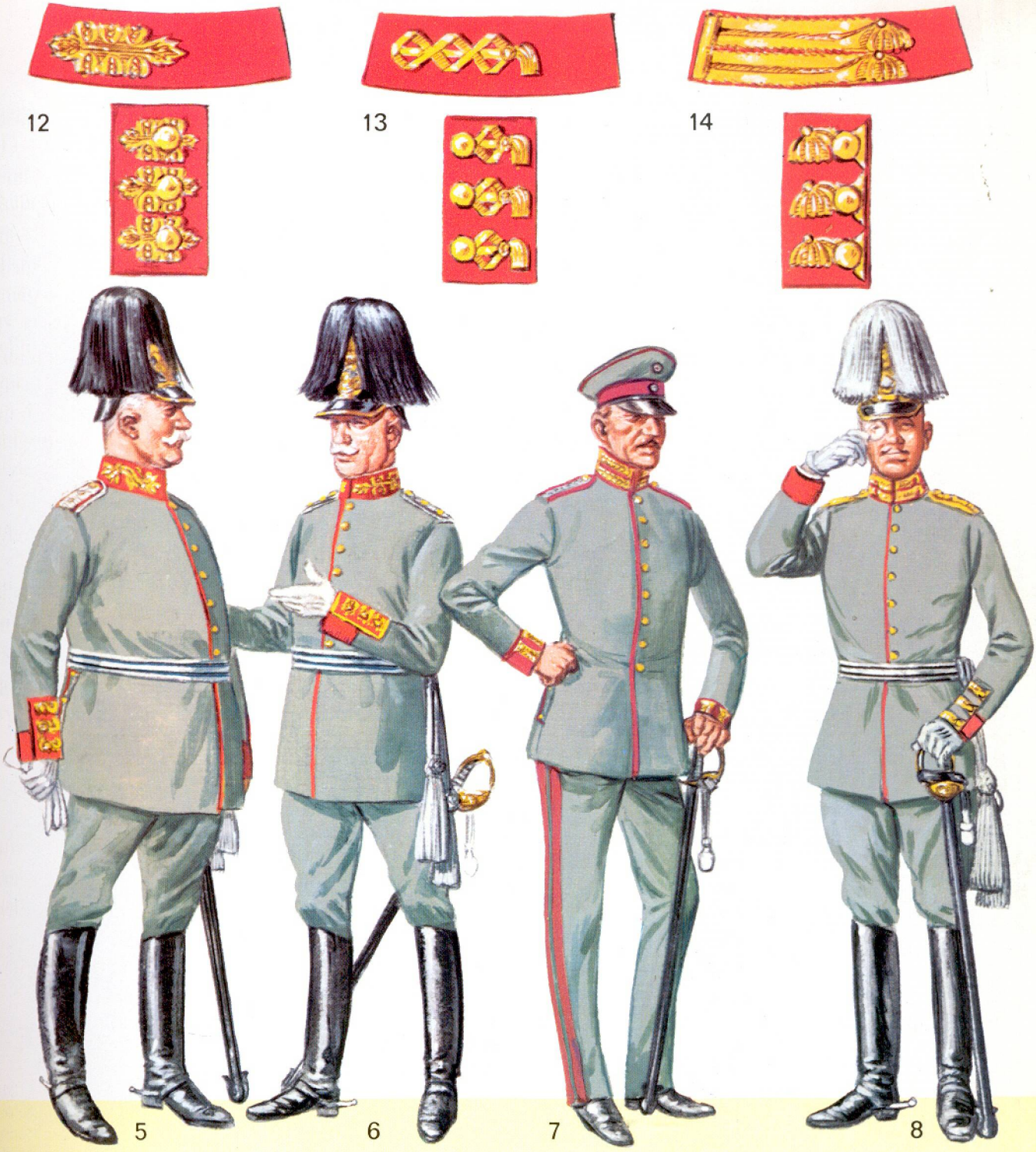
1

2

3

4

L. & E. FUNCKEN


12
13
14
5
6
7
8

Le fantassin allemand emportait normalement trois jours de vivres : biscuits, conserves de viande et de légumes, sel et café. Si bien que sa charge totale égalait celle du fantassin français : ils étaient, de tous les belligérants, les soldats les plus chargés.

L'armement

Le fusil

Le fusil Mauser 1898 était une arme à répétition et à rechargement par lames-chargeurs de 5 cartouches. Il s'agissait de cartouches du type *spitzgeschoss* (« balle S »), de calibre 7,92 millimètres. Long de 1,307 mètre sans la baïonnette[1], le fusil pesait 4,420 kilos avec son magasin chargé. Sa portée était semblable à celle du Lebel français, mais sa balle avait une trajectoire plus tendue jusqu'à une distance de 800 mètres.

La mitrailleuse

Cette arme, reconnue comme redoutablement efficace depuis les expériences de la guerre de Mandchourie, avait été adoptée par tous les belligérants. Les Allemands avaient, depuis 1899, fixé leur choix sur la mitrailleuse Maxim, qui s'avéra être une des armes les plus meurtrières de la guerre dans sa version perfectionnée MG 08 (« Maschinengewehr 1908 »).

Refroidie par eau à l'aide d'un manchon spécial, cette arme extrêmement robuste mais assez lourde tirait à la minute 450 balles de 7,92 millimètres. Sa porté égalait celle des mitrailleuses françaises, soit 1.500 mètres, et comme celles-ci elle était servie par une équipe de 5 hommes.

En 1915 apparut une version allégée : le modèle 08/15. Doté d'une crosse, d'un bipode et d'un chargeur à tambour, il pouvait faire office de fusil mitrailleur.

Un « témoin oculaire » anglais affirma que les Allemands avaient secrètement fabriqué 50.000 mitrailleuses en prévision de la guerre; en réalité, l'Allemagne en possédait 5.000 — à peu près l'équivalent de l'armement français. C'est sans doute ce témoignage et surtout la meilleure exploitation de l'arme nouvelle par les Allemands qui furent à l'origine d'une légende tenace prétendant qu'une énorme disproportion existait en ce domaine entre la France et l'Allemagne.

Les grenades

Les premières grenades allemandes n'étaient guère plus perfectionnées que celles des Français. On essaya d'abord un type de grenade de 400 grammes en forme de disque; l'explosion était provoquée par le choc de l'un des 6 percuteurs placés en rayons sur sa périphérie. Ensuite on utilisa une grenade sphérique pesant un kilo; mise à feu par le système du rugueux[2], elle se fragmentait en 70 éclats au moment de l'explosion. Mais, chargés à la poudre noire, ces engins n'avaient qu'un effet assez restreint. L'emploi d'explosifs plus puissants nécessitait un système à détonateur. Une grenade ovoïde semblable au modèle français fit son apparition, bientôt suivie de la grenade cylindrique à manche, qui se mettait à feu par traction sur un cordon d'étoupille logé dans le manche.

On inventa également la grenade à fusil, mais elle fut abandonnée à cause de son imprécision et remplacée fort avantageusement par un lance-grenades très maniable, dont les projectiles égalaient en puissance destructrice l'obus explosif de 77 millimètres[3].

Invincible dans la défaite

Le soldat allemand, on l'a vu, s'avéra très vite un redoutable adversaire. Parmi les premiers médaillés de la croix de fer, un volontaire autrichien

1. La baïonnette-scie, qui fut le sujet d'histoires horrifiantes, équipait les sapeurs et servait à... scier le petit bois de charpente!
2. Système expliqué au chapitre de l'infanterie française.
3. Voir tome II au chapitre « Artillerie ».

TROUPES COLONIALES ALLEMANDES

1-2. Gefreite (caporal) et adjudant de l'infanterie coloniale (Afrique orientale allemande). — 3. Officier de police du Sud-Ouest africain. — 4-5. Officier et sergent de l'infanterie coloniale (Afrique orientale). — 6. Police militaire de l'Afrique orientale. — 7. Police du Togo. — 8. Musicien, infanterie du Cameroun. — 9. Adjudant, infanterie du Cameroun.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
L. & F. FUNCKEN

L. & F. FUNCKEN

canal de Suez, le Caucase, la Mésopotamie et, en 1915, les Dardanelles.

Les premières opérations dans le Caucase furent décidées par le commandant en chef Enver Pacha, pressé de se mesurer avec ses ennemis héréditaires, les Russes. Négligeant les conseils de prudence des Allemands, il lança deux corps d'armée dans les montagnes après avoir repoussé l'offensive de six divisions russes. Malgré quelques succès initiaux, les Turcs, mal équipés, durent subitement passer à la défensive devant la riposte d'imposants renforts ennemis. Après une semaine de lutte désespérée, Enver Pacha se résigna à la retraite. Hélas, le froid et la neige s'étaient mis de la partie, et les cols, en ces premiers jours de 1915, étaient devenus quasiment impraticables. Grelottant de froid, en butte aux embuscades, la IXe armée turque finit par se faire anéantir. Avec l'aide des Arméniens soulevés contre le « tyran turc », les Russes mirent hors de combat près de 40.000 soldats ottomans.

En été, une contre-offensive de grande envergure, lancée sous le commandement d'Abdul Kérim Pacha, repoussa les Russes. Mais ceux-ci, aidés des volontaires arméniens, revinrent à la charge et, utilisant des sentiers de montagne insoupçonnés, prirent les Turcs à revers et les battirent une nouvelle fois.

Cette défaite fut ressentie de façon cuisante par le gouvernement turc, qui décida de châtier les « traîtres » : les populations arméniennes vivant en territoire turc furent évacuées sous bonne garde des zones de combat et déportées en longues colonnes vers la Mésopotamie.

Au cours de ce voyage qui dura deux années entières, les infortunés Arméniens perdirent 500.000 des leurs, victimes de séances d'extermination soigneusement organisées[1].

Durant l'été de 1915, l'armée turque fut portée à 52 divisions, soit près de 800.000 hommes.

En avril, les Britanniques et les Français avaient tenté une diversion dans la presqu'île de Gallipoli, mais s'étaient heurtés à l'énergique résistance de 200.000 soldats dirigés par l'inspecteur général de l'armée turque, Liman von Sanders, un général allemand.

En janvier 1916, les Alliés durent se résoudre à évacuer leurs positions et à rembarquer.

Leur situation militaire n'était pas plus brillante au Moyen-Orient, où les Britanniques avaient marché sur Bagdad et s'étaient fait battre. Sous commandement allemand, les soldats turcs avaient même forcé les troupes du général Charles Townshend à se rendre à Kut al-Amara.

Une offensive russe en 1916 fut à nouveau stoppée. Par contre les Britanniques, avec l'appui des Arabes du Hedjaz soulevés par le fameux colonel Lawrence, reprenaient leur avance en Mésopotamie.

En mars 1917, Bagdad tombait, puis, en décembre, Jérusalem. La chute de l'empereur de Russie et le traité de paix qui s'ensuivit n'apportèrent qu'un soulagement provisoire aux difficultés de la Turquie.

L'offensive britannique en Palestine, en septembre et octobre 1918, força l'armée turque à la retraite. L'armistice fut signé le 30 octobre. A l'humiliation de la défaite s'ajoutaient 400.000 soldats tués au combat.

L'empire ottoman allait bientôt s'écrouler et céder la place à une république moderne, grâce à la prodigieuse énergie de Mustafa Kemal surnommé « Atatürk » — père de tous les Turcs.

1. Les Alliés ne punirent pourtant pas les responsables de ces massacres après la victoire de 1918.

INFANTERIE TURQUE
TENUE DE CAMPAGNE

1-2-3-4. Soldats. — 5-6-7-8. Officiers. (Seuls les généraux portaient une bande rouge aux pantalons ou aux culottes.)

L. A. F. Funcken

L'infanterie bulgare

En 1914, la Bulgarie sortait d'une guerre contre une coalition gréco-roumano-serbe. Cette deuxième guerre des Balkans s'était soldée pour la Bulgarie par la perte de territoires au profit de ses vainqueurs. Exploitant habilement la violente rancune des vaincus, l'Allemagne parvint à les détourner de leur « protecteur russe » et leur consentit un emprunt confortable. Lorsque la Première Guerre mondiale éclata, l'opposition de quelques neutralistes bulgares fut balayée par le parti plus puissant des partisans de l'Allemagne, persuadés en outre de son invincibilité et que dirigeait le roi Ferdinand, germanophile convaincu[1]. Le plus farouche des opposants à la politique royale, Alexandre Stambolijski, fut accusé de crime de lèse-majesté et condamné à la détention perpétuelle.

Ayant ainsi muselé les mécontents, le roi décréta la mobilisation générale. Un ultimatum de la Russie n'empêcha pas la Bulgarie de déclarer la guerre à son ennemie intime la Serbie, le 12 octobre 1915. Bien entendu, cet acte entraîna aussitôt une avalanche de déclarations de guerre de la part de la Serbie, de la France, de l'Italie et de la Grande-Bretagne.

L'armée bulgare sur pied de guerre atteignait 400.000 hommes. Le service militaire obligatoire commençait à 20 ans, se prolongeait dans la réserve pendant une période de 24 ans. L'infanterie avait une excellente réputation et était très solide au feu.

Placée sous les ordres du haut commandement allemand, l'armée bulgare participa à l'offensive des Centraux sur la Serbie le 15 octobre 1915.

L'uniforme de teinte brunâtre du modèle ancien habillait l'infanterie, mais un autre uniforme de couleur gris vert fut porté conjointement.

Appauvrie par les guerres balkaniques, la Bulgarie ne pouvait user que d'expédients pour vêtir ses troupes, et au cours des années 1915-1918, on vit apparaître de nombreux uniformes d'origine allemande sur lesquels on se contenta de faire figurer quelque insigne national.

Les fuseaux de toile rude serrés autour des jambes par des lanières entrecroisées avaient peut-être un côté folklorique mais étaient peu faits pour améliorer l'aspect du fantassin. Le fusil était en majeure partie d'origine autrichienne : le Mannlicher.

Une tentative française pour venir en aide aux Serbes fut repoussée par les Bulgares et se solda par un repli sur Salonique.

Cependant, au fur et à mesure que les mois passaient, les partisans de la neutralité revinrent à la charge, plus nombreux qu'auparavant. A court de munitions et fort éprouvée par la guerre de positions, l'armée commença à subir les effets dévastateurs de cette propagande. Par ailleurs, mal nourrie, mal soignée, elle fut en proie aux attaques de la malaria qui se développa avec une inquiétante rapidité dans les tranchées du front de Macédoine.

C'est dans cet état d'esprit désastreux que les Bulgares s'apprêtèrent, le 14 septembre 1918, à arrêter l'offensive alliée commandée par le général français Louis Franchet d'Esperey. Solidement retranchés, ils se battirent avec une énergie qu'on n'aurait plus osé espérer d'eux, mais après trois jours de combats furieux, le front s'écroula tandis que définitivement écœurées plusieurs divisions quittaient leurs tranchées en hurlant des imprécations contre un gouvernement qui, depuis des années, ne leur avait apporté que souffrances et déceptions.

1. Ce en quoi il était bien excusable, étant le fils du prince Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha.

INFANTERIE BULGARE (I)

1-2. Réservistes (noter le fusil de modèle périmé). — 3-4. Tambours avec le bachlik (écharpe-capuchon). — 5. Soldat complètement équipé (hiver). — 6. Officier. — 7. Clairon, uniforme 1908. — 8. Feldwebel, uniforme 1908. — 9. Officier couvert du bachlik.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
L. A F. Funckow

Le roi Ferdinand, qui ne nourrissait plus aucune illusion envers le deuxième Reich, s'empressa de dépêcher aux mutins sa victime d'hier : Stambolijski, afin qu'il arrête leur marche sur la capitale.

Le 29 septembre 1918, le gouvernement signait la capitulation, après avoir vainement tenté d'apitoyer le président des États-Unis, Wilson. Contraint d'abdiquer en faveur de son fils Boris le 4 octobre, le roi Ferdinand alla se réfugier en Allemagne, à Cobourg.

L'Allemagne ressentit l'écroulement bulgare comme le signe avant-coureur de son propre effondrement et elle comprit l'urgence de rétablir au plus vite la paix par la négociation.

Un an plus tard, le traité de Neuilly amputa la Bulgarie de ses possessions en Thrace — accès à la mer Égée — et en Macédoine. En proie à d'énormes difficultés d'ordre économique, elle dut encore supporter la charge de 260.000 réfugiés bulgares chassés des territoires abandonnés aux vainqueurs.

Le plus dramatique bilan était pourtant celui de tous ceux qui ne reviendraient jamais : sur un total de 1.200.000 hommes mobilisés, 100.000 avaient été tués.

INFANTERIE BULGARE (II)

1. Uniforme de 1908. — 2-3. Été et hiver. — 4. Infanterie de la Garde, uniforme de 1908. — 5. Officier de la réserve. — 6. Troupiers de la réserve.

5
6
4
1
3
2
L. & F. FUNCKEN

TROISIÈME PARTIE

AVIONS ET BLINDÉS

Tanks et chars d'assaut

D'abord guerre de mouvement et parfois même de mouvement très rapide, la guerre 1914-1918 s'était, après la Marne, subitement immobilisée.

Nous avons dit quels furent les efforts tentés de part et d'autre pour rompre cet immobilisme et quelles en furent les catastrophiques conséquences pour les hommes lancés à l'assaut de tranchées inexpugnables. Certes, des tentatives avaient été faites pour réduire ces pertes, mais toutes procédaient davantage de l'élucubration que du sens pratique. Les seuls engins auxquels on avait recours étaient visiblement inspirés par le Moyen Age : c'est à l'abri de boucliers individuels ou collectifs — ces derniers sur roues — qu'on espérait aborder sain et sauf les retranchements ennemis. Il va sans dire que de telles expériences furent vite abandonnées, le feu de l'artillerie ayant pulvérisé cet arsenal surgi de la nuit des temps.

Et les automitrailleuses? Elles existaient depuis le début de la guerre et avaient rempli avec succès de nombreuses missions contre la cavalerie ou l'infanterie en mouvement, mais elles étaient inutilisables sur le terrain dévasté et criblé de cratères du no man's land.

Naissance du tank

C'est un Anglais, le lieutenant-colonel Ernest Dunlop Swinton, qui le premier entrevit la possibilité de mettre au point un engin capable de franchir les trous d'obus, les barrages de barbelés et les parapets allemands. Il se souvint d'un nouveau type de tracteur agricole dont, peu de temps avant la guerre, un ami australien lui avait parlé. Ce tracteur, un « Holt Caterpillar Tractor », était fabriqué en Amérique du Nord et évoluait avec aisance dans les champs détrempés grâce à ses larges chenilles. De là à l'imaginer doté de parois blindées et d'un canon allant cracher ses obus jusque dans les tranchées allemandes, il n'y avait qu'un pas que notre officier anglais franchit avec ardeur.

Intéressé par l'idée, le « Committee of Imperial Defence » accorda un essai. Un tracteur Holt chargé de quelque 1.500 kilos de lest, poids du blindage supposé, fut mis en marche un matin pluvieux de février 1915. Pétaradant, ronflant et crachant des nuages de fumée noire, le tracteur... ne broncha pas d'un pouce! Dégoûtés, les représentants du War Office jugèrent l'invention irréalisable et plantèrent là notre inventeur dépité. Swinton, sans perdre courage, se démena comme un beau diable. Il finit par intéresser à son *machine-gun destroyer* un certain Winston Churchill qui, avec un flair remarquable, comprit toutes les possibilités d'une telle machine de guerre. Premier lord de l'Amirauté, Churchill confia l'étude de l'engin à un groupe d'ingénieurs où voisinaient des civils et des officiers de la Navy. Basée sur l'idée de Swinton, une première machine expérimentale surnommée « Little Willie » fut construite en grand secret par la firme Foster de Lincoln. Quand il la vit, Swinton fit la grimace; ce gros cube de tôle

CHARS ANGLAIS (I)

1. « Mark I » *male*, 1916. — 2. « Mark II » *female*, 1917. — 3. « Mark IV », 1917.

1
74
2
3

rivée écrasant de sa masse deux pauvres chenilles ne lui inspirait pas confiance. Et le premier essai effectué le 19 septembre 1915 confirma ses craintes. Après avoir lentement parcouru quelques mètres, « Little Willie » perdit une chenille; aussitôt réparé, il repartit pour casser la seconde... L'expérience était un échec total.

Wilson, un lieutenant de l'Aéronavale, avait imaginé un engin entièrement nouveau avec sa forme de losange aplati et les chenilles énormes qui en faisaient le tour. L'obstiné Swinton sentit que cette fois on tenait la solution. Après avoir construit un modèle en bois, on mit en chantier un modèle expérimental et on décida de le soumettre aux épreuves les plus sévères. L'Armée prépara un champ d'expérience qui reproduisait dans ses moindres détails une fraction de champ de bataille : tranchées, barbelés, trous d'obus. Mais comme les essais devaient demeurer strictement secrets, on choisit — avec l'héroïque assentiment de son propriétaire — le terrain de golf privé de lord Salisbury!

Et ainsi, quelques mois plus tard, le 26 janvier 1916, « Big Willie », amené subrepticement de Lincoln par chemin de fer, se trouva prêt à passer les tests décisifs. Son pilote Charlie Maughan aux commandes, il fit une démonstration éblouissante. Se jouant des obstacles, il alla même jusqu'à prouver qu'il était parfaitement capable d'écraser les champs de barbelés les plus denses — beaucoup mieux que ne le faisait l'artillerie. Parmi les officiels, un personnage d'importance, lord Kitchener[1], fut le seul à ne pas être impressionné, et quand « Big Willie » s'arrêta, il déclara sèchement que « ce joli jouet mécanique serait vite mis K.O. par l'artillerie ennemie ».

Sans l'approbation du grand chef, rien n'était plus possible... Heureusement, l'enthousiasme des autres témoins parvint jusqu'à Sa Majesté George V. Le roi se fit donner une démonstration privée par le pétaradant « Big Willie » et, conquis à son tour, ordonna sa construction en masse.

Afin de préserver le secret, on voulut baptiser le révolutionnaire engin d'un nom anodin. On proposa *cistern* puis *container*, et enfin *tank* (réservoir), par analogie avec la forme du réservoir à essence d'une marque de motocyclettes de l'époque.

En même temps que démarrait la production en série, on procéda à l'entraînement de volontaires destinés à former les futurs équipages.

Les blindés anglais

Les premiers tanks prirent la dénomination officielle de « Mark I » et, selon l'armement qu'ils reçurent, furent qualifiés de *male* ou de *female*. Le tank *female*, armé de mitrailleuses, devait en principe épauler le *male*, armé de canons et chargé du « gros travail », suivant la tactique préconisée par l'infatigable Swinton.

Un tank *male* pesait 30 tonnes et avait une vitesse horaire d'environ 6 kilomètres (3,7 miles). Son autonomie était d'environ 20 kilomètres (12 miles). Ses dimensions étaient impressionnantes: 8,05 mètres de long, 4,26 mètres de large et 2,45 mètres de haut. Un équipage réduit de 4 hommes pouvait l'utiliser, mais en principe le « Mark I » était commandé par un officier accompagné de 7 hommes dont un conducteur, 4 tireurs et 2 mécaniciens.

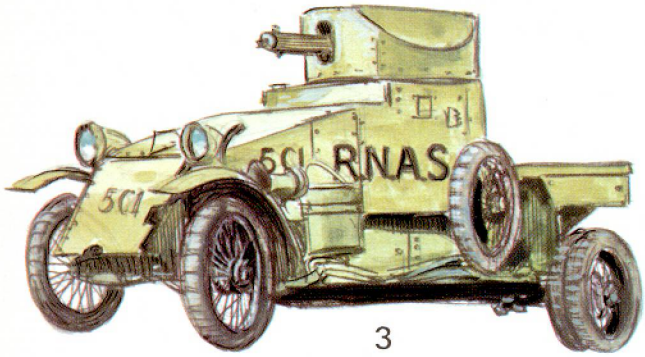
Le tank *male* était armé de 2 canons de 57 millimètres — *six-pounder*[2] — et de 4 mitrailleuses Hotchkiss, tandis que le type *female* ne disposait que d'une seule Hotchkiss et de 4 mitrailleuses Vickers.

Le « Mark I » avait un périscope dont les miroirs de verre s'avérèrent vite dangereux et furent remplacés par des plaques de métal poli. L'équipage

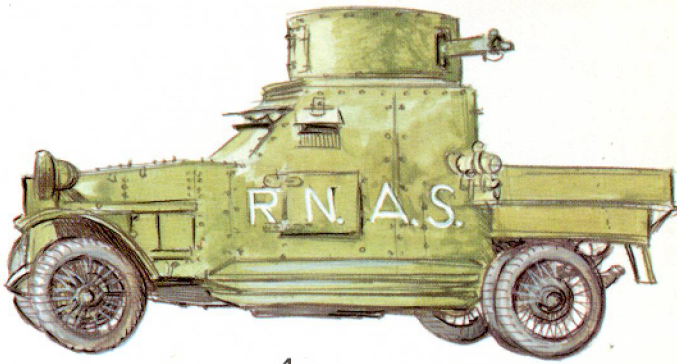
1. Voir plus haut le chapitre sur les armées britanniques, pp. 36 et 48.
2. Pièce de six (livres).

CHARS ANGLAIS (II)

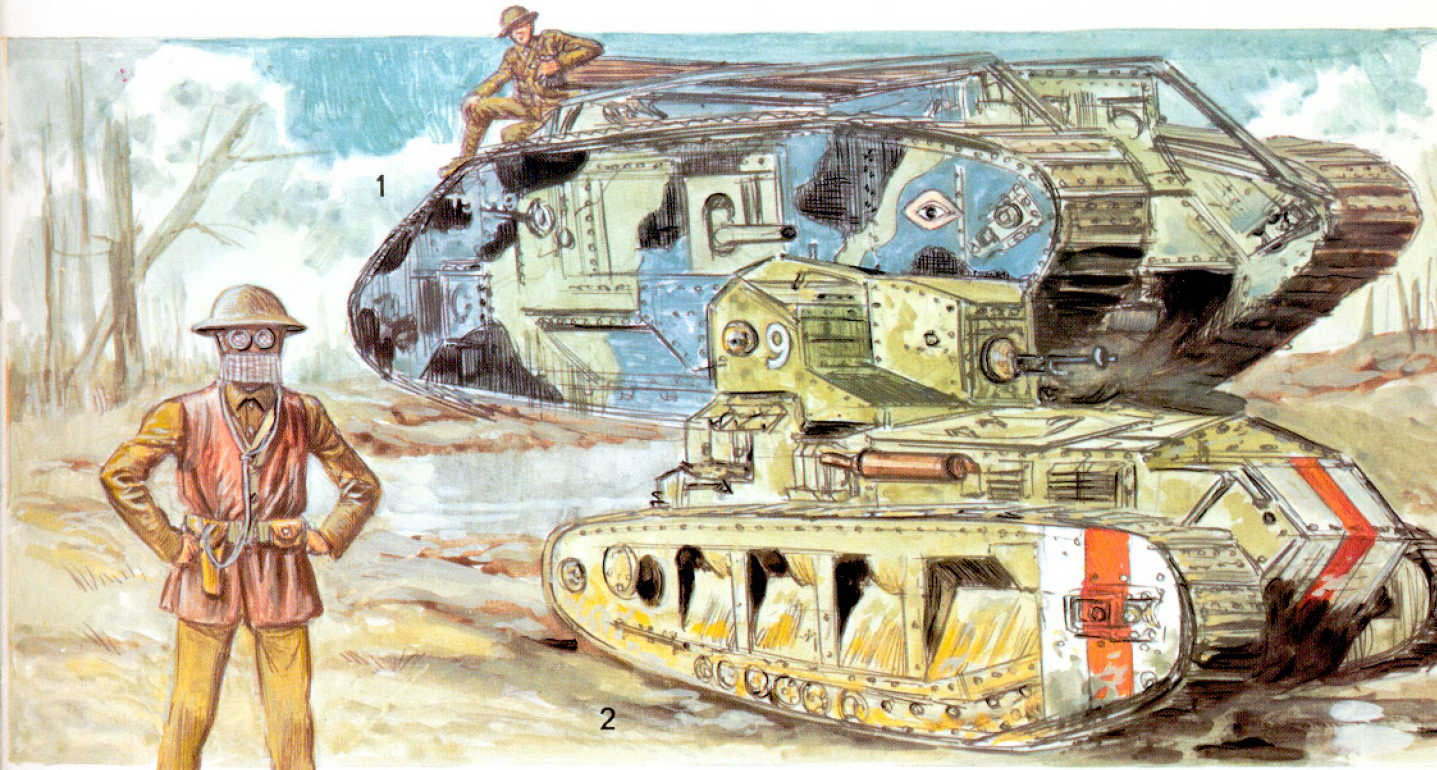
1. « Mark V » *male*, 1918. — 2. Char moyen « Whippet », 1918. — 3. Auto blindée Lanchester du Royal Navy Air Service, 1914. — 4. Auto blindée Delaunay-Belleville, 1915. — 5. Auto blindée Austin, la plus utilisée sur tous les fronts durant toute la guerre. — 6. Tankiste anglais avec le masque anti-éclats (l'impact extérieur des balles détachait à l'intérieur des éclats fort dangereux).



3



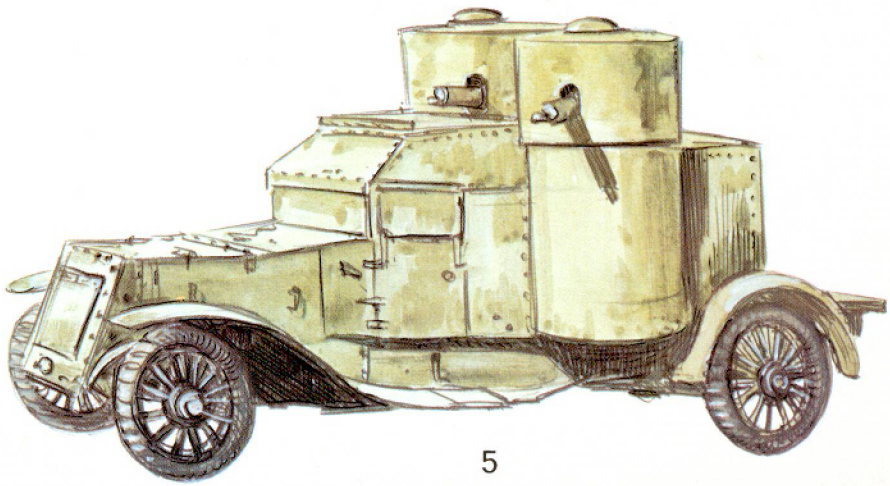
4



1

2

6



5

de ce monstre devait supporter stoïquement l'épouvantable tapage du moteur de 6 cylindres Daimler placé au centre du tank, et qui dégageait en plus une odeur et une chaleur extrêmement désagréables.

Le secret absolu qui avait couvert l'organisation de cette nouvelle arme lui avait fait attribuer une série de titres tels que « Tank Detachment » ou « Armoured Car Section of the Motor Machine-Gun[1] Service », beaucoup moins obscurs qu'on ne le souhaitait. On avait ensuite adopté « Heavy Section Machine-Gun Corps », nettement plus ésotérique. En dépit de toutes ces maladresses, le secret ne fut pas percé par l'ennemi. La dénomination définitive ne fut appliquée qu'en juin 1917, c'était le « Tank Corps », alors que l'effet de surprise avait cessé de jouer depuis la première action des tanks le 14 septembre 1916.

Au départ, le nouveau corps comprenait 184 officiers et 1.610 soldats. L'unité tactique était la compagnie, composée de 4 sections de 6 tanks (3 *male* et 3 *female*) plus un tank de réserve. Il y avait 6 compagnies ainsi constituées, qui se différenciaient l'une de l'autre par les six premières lettres de l'alphabet. C'est là que git l'origine de l'erreur qui fit souvent désigner le « Mark I » comme « Crème de Menthe ». En fait, tous les tanks de la 3e section avaient été dotés par leurs équipages de noms de vins ou de liqueurs français commençant par C : « Champagne », « Cognac », « Chablis », « Chartreuse », « Cordon Rouge »... Hommage inattendu!

Le colonel Swinton n'eut pourtant pas la joie de conduire la première attaque des monstres auxquels il avait consacré tant de foi et d'énergie. Il dut se contenter de diriger la formation et l'entraînement des nouvelles unités; son expérience du champ de bataille n'avait pas été jugée suffisante... On ne peut pas être partout! C'est aux compagnies C et D que revint l'honneur d'inaugurer l'arme nouvelle à l'aube du 14 septembre 1916, dans la Somme.

Leur objectif était une position ennemie établie en profondeur et renforcée par d'imposants nids de mitrailleuses. Les tanks s'ébranlèrent, précédant les vagues de fantassins de trois corps britanniques. Des 49 tanks prévus, 32 seulement avaient pu gagner leur emplacement de départ : les autres étaient soit tombés en panne, soit enlisés ou égarés dans l'obscurité!

L'attaque à peine déclenchée, d'autres engins tombèrent en panne ou restèrent bloqués dans des cratères. Finalement, 9 tanks d'arrière-garde et 9 tanks de première ligne prirent seuls une part active à l'assaut!

L'effet psychologique sur les Allemands fut néanmoins extraordinaire. Ce fut la panique dans les tranchées qu'abordaient les monstres cuirassés et le feu dévastateur de leurs armes.

Le tank « Crème de Menthe » gagna son immortelle célébrité au cours du même jour en attaquant avec succès une usine de sucre transformée en fortin. D'autres « Mark I » eurent moins de chance ou, trop aventureux, se firent capturer, mais, toutefois, la journée avait été un succès et l'effet produit sur le moral ennemi extrêmement puissant.

Après ce premier engagement, la popularité du tank atteignit au délire et les journaux rivalisèrent de superlatifs pour décrire l'arme nouvelle qui allait mettre l'Allemagne à genoux en quelques semaines.

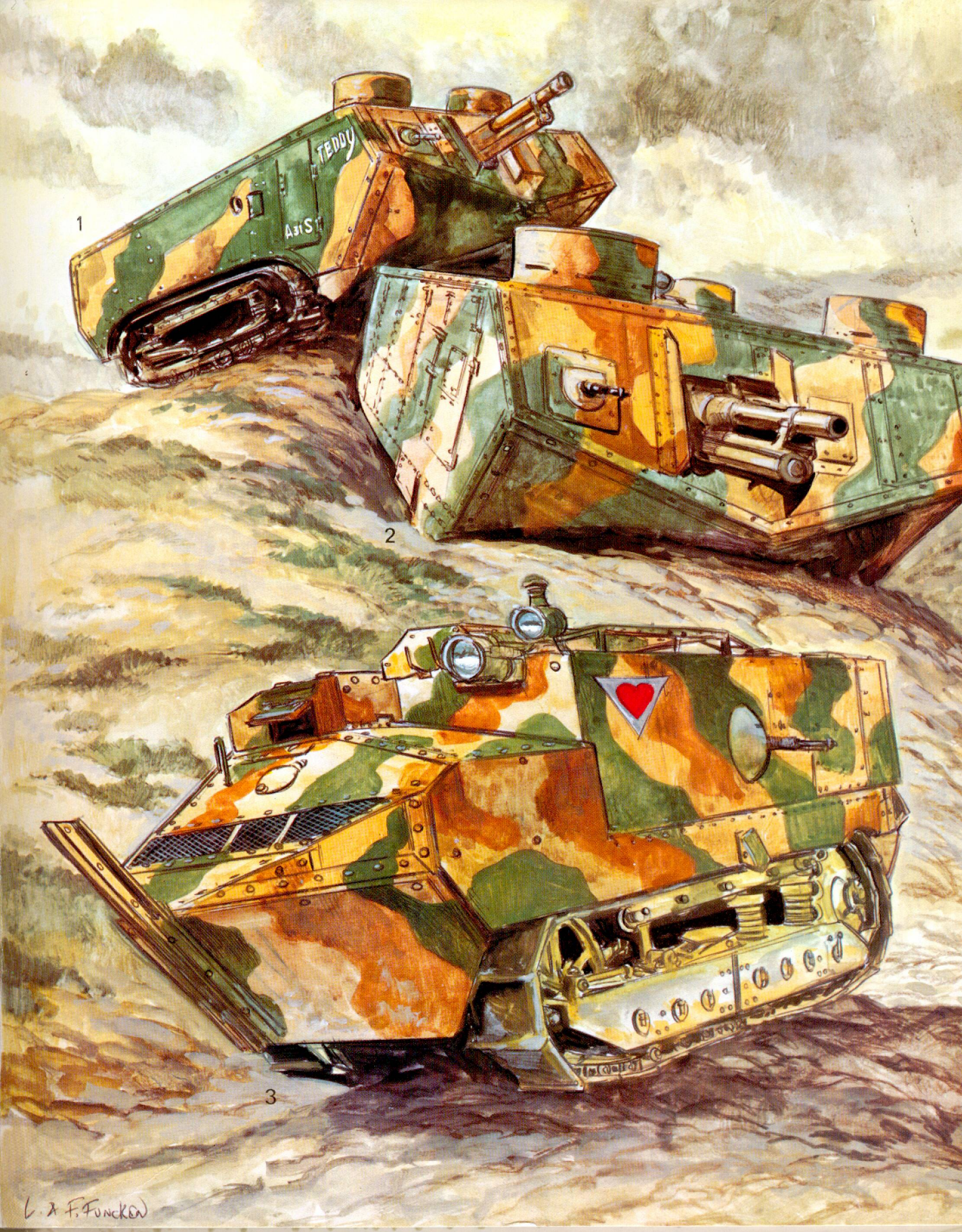
Sans partager cet enthousiasme délirant, le War Office britannique ordonna l'augmentation des effectifs : les 4 compagnies envoyées en France s'augmenteraient de 8 nouvelles compagnies et formeraient quatre bataillons; les compagnies restées en Angleterre passeraient de 2 à 5. Dès lors, chaque bataillon comprenait 3 compagnies fortes chacune de 4 sections de combat de 5 tanks plus une section de réserve. Au début de 1917, ce programme ambitieux dut être ramené à 4 tanks par section et à 3 sections par compagnie.

Les enseignements de la guerre amenèrent les ingénieurs à retoucher et à améliorer le « Mark I »

1. *Machine-gun* : mitrailleuse.

CHARS FRANÇAIS (I)

1-2. Saint-Chamond. — 3. Schneider.


1
TEDDY
2
3
L. & F. FUNCKEN

primitif, notamment en supprimant les roues stabilisatrices trop vulnérables aux obus. Ainsi apparurent en petit nombre les « Mark II » et « Mark III », fort semblables au modèle initial. Le « Mark IV », par contre, comportait quantité d'améliorations notables, particulièrement un blindage destiné à résister au nouveau type de balle antichar que les Allemands avaient mis au point : la redoutable balle « K » dont chaque fantassin était désormais doté (5 cartouches) et que les mitrailleurs pouvaient également tirer avec leur arme traditionnelle.

Le « Mark V », ultime perfectionnement, apparut en juillet 1918 mais restait encore lourd et peu maniable. Un autre modèle de tank avait été mis à l'étude en Grande-Bretagne en novembre 1916, c'était le « Tritton Chaser » dénommé par la suite « Medium A » et plus connu sous le surnom de « Whippet »[1].

Pesant seulement 14 tonnes, le « Whippet » avait une vitesse de 13 kilomètres à l'heure. Son équipage de 3 hommes était armé de 4 mitrailleuses. Il n'intervint sur le front qu'en mars 1918 à Colincamps, où il fit une excellente démonstration, d'autant que sa forme nouvelle l'avait fait prendre par les Allemands pour un des leurs! Les « Medium A » se distinguèrent encore à Frémincourt et à Amiens en 1918, mais leur nombre n'excéda pas 200 unités.

Les chars français

En France, sous l'énergique impulsion du colonel Jean-Baptiste Estienne[2], qui avait depuis 1915, et parallèlement au colonel Swinton, défendu puis fait admettre l'utilité du char d'assaut, on avait mis au point deux types d'engins blindés : le Schneider et le Saint-Chamond. Tous deux étaient armés du fameux canon de 75, plus 2 mitrailleuses pour le premier et quatre pour le second.

Le Schneider pesait 13,5 tonnes et était manœuvré par un équipage de 7 hommes. Il pouvait atteindre une vitesse de 8 kilomètres à l'heure. Une poutrelle destinée à casser les fils barbelés lui avait fait octroyer le surnom de « Corne de rhinocéros ». Son confrère le Saint-Chamond pesait beaucoup plus lourd : 23 tonnes, mais atteignait la même vitesse avec un équipage de 9 hommes.

En dépit du retard de mise en fabrication par rapport à la Grande-Bretagne, la France sortit ses propres chars dans le courant du mois où les « Mark I » avaient fait leur apparition sur le front.

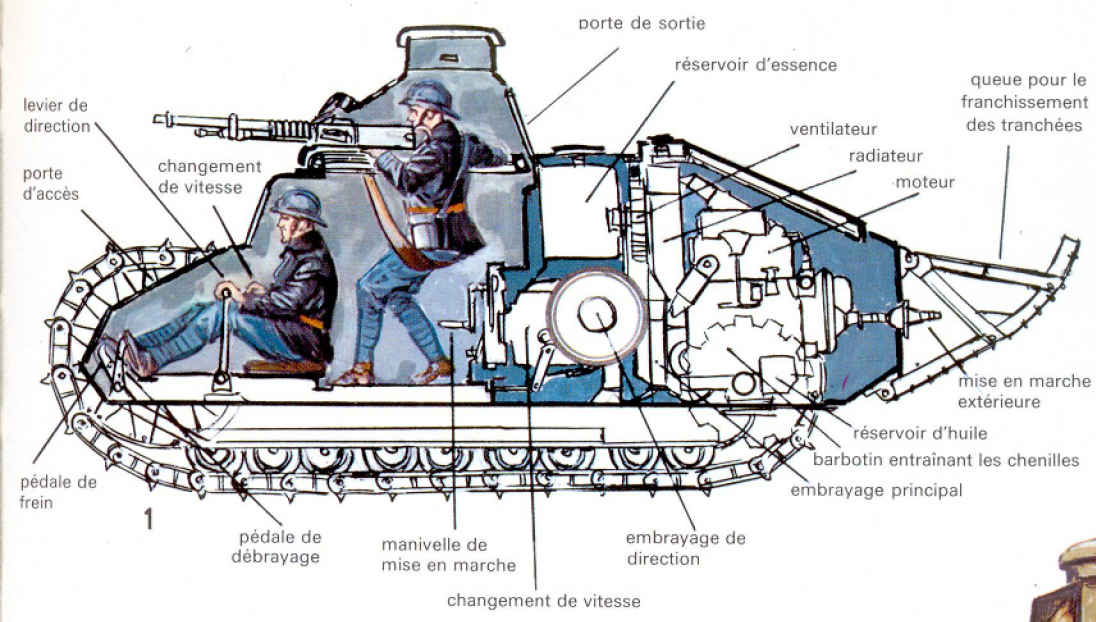
De sérieux défauts se manifestèrent très vite et, mal employés, les chars d'assaut français ne connurent, eux aussi, que des succès limités. Il fut décidé de ne pas poursuivre plus avant le développement des deux premiers modèles, mais de s'attacher plutôt à un nouveau type de char léger conçu par le colonel Estienne et Louis Renault.

Sous le nom de « char léger Renault », il devint un des plus célèbres chars d'assaut de la Première Guerre mondiale[3]. Cet engin était remarquable sur plus d'un point et Louis Renault avait fait œuvre de précurseur du blindé moderne. Placé à l'arrière, le moteur de quatre cylindres Renault donnait une vitesse de 9 kilomètres à l'heure, satisfaisante pour un engin de 6,7 tonnes doté d'une autonomie de 40 kilomètres. En outre, deux hommes d'équipage suffisaient, un tireur commandant de char et un conducteur. La tourelle, entièrement mobile sur son axe, pouvait recevoir un canon de 37 ou une mitrailleuse Hotchkiss.

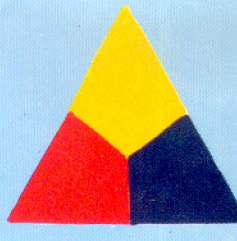
1. Race de chien très rapide du nord de l'Angleterre, obtenue par croisement du lévrier italien et d'un terrier.
2. 1860-1936. Il fut élevé au grade de général de division en 1918.
3. En 1918, la France avait en stock 3.000 chars Renault.

CHARS FRANÇAIS (II)

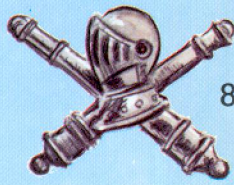
1. Coupe du char Renault. — 2. Char « Renault F.T. 17 » à tourelle octogonale et mitrailleuse. — 3. Renault à tourelle arrondie; le canon de 37 mm est ici braqué à 45° sur la gauche. — 4. Renault de face, tourelle à 45° sur la droite; appartient à la 1re « Tank Brigade » américaine, 1918. — 5. Tankiste français. — 6. Insigne de bras du 301e bataillon de chars (États-Unis). — 7. Insigne de bras du « Tank Corps » (États-Unis). — 8. Insigne de l'artillerie d'assaut française.


porte de sortie
réservoir d'essence
levier de direction
queue pour le franchissement des tranchées
ventilateur
radiateur
moteur
porte d'accès
changement de vitesse
mise en marche extérieure
réservoir d'huile
barbotin entraînant les chenilles
embrayage principal
pédale de frein
pédale de débrayage
manivelle de mise en marche
embrayage de direction
changement de vitesse

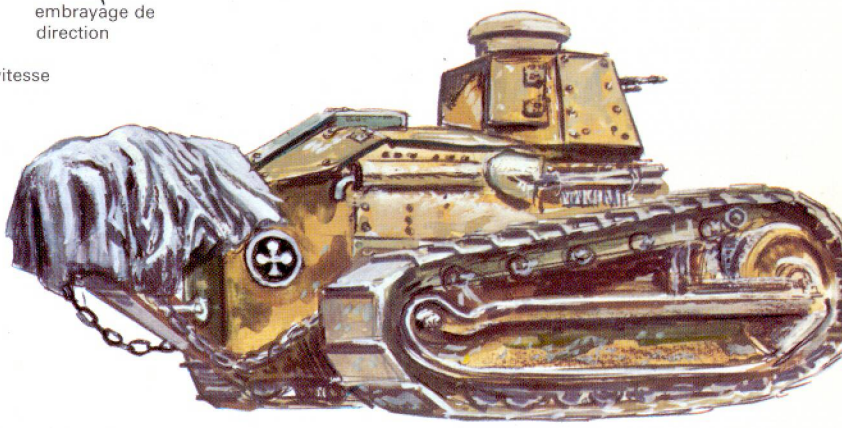
1



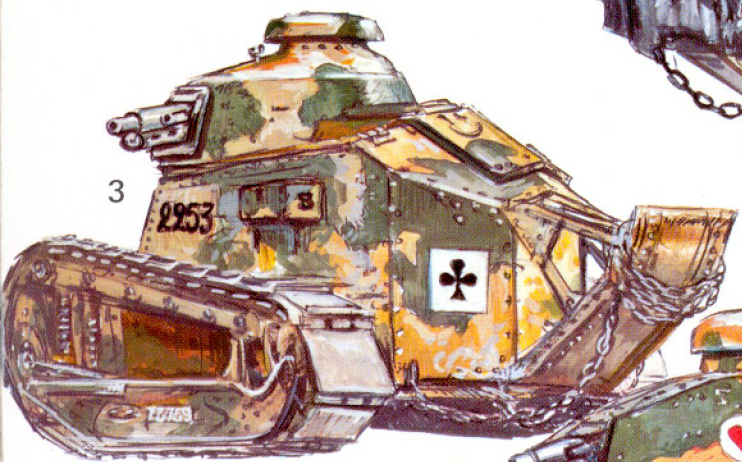
7



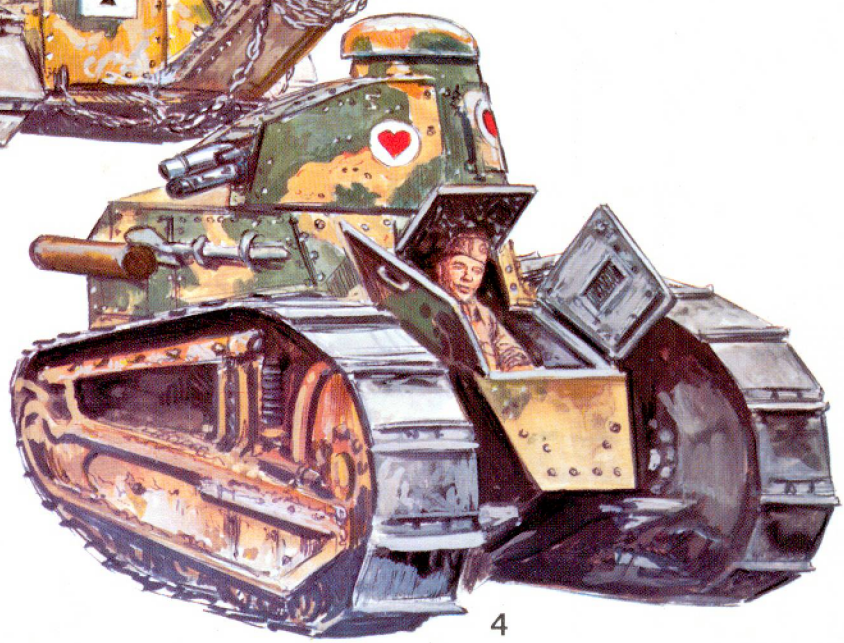
8



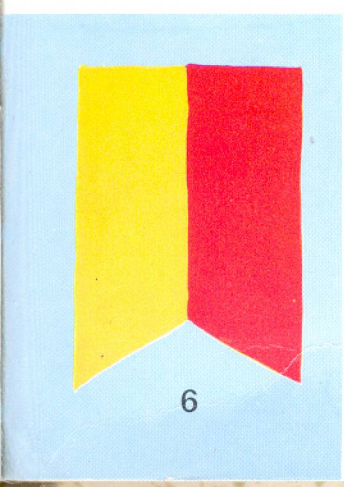
2



3



4



6

5

L'arme blindée française prit le nom d' « artillerie spéciale » et l'on vit fleurir les surnoms les plus divers tels que : « Va-de-bon-cœur », « Fantomas », « Nid-de-haine » ou « Taratacteufteuf »...

Et les Allemands?

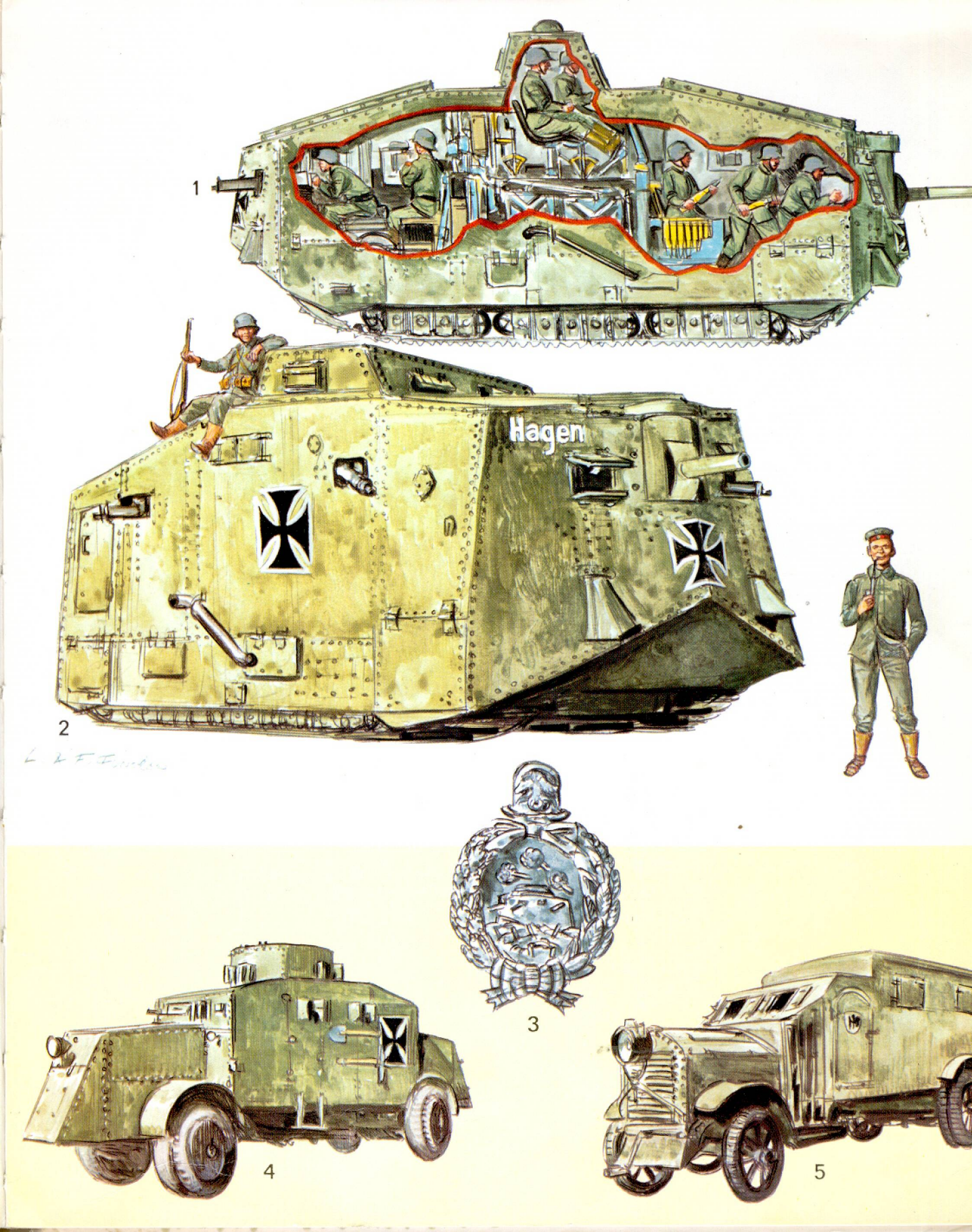
Les Allemands furent lents à adopter l'arme nouvelle et se bornèrent d'abord à employer des chars capturés. Mais le 21 mars 1918 apparut le formidable « Sturmpanzerwagen A7V » : 32 tonnes, 7,35 mètres de long, 3,06 de large, 3,30 de haut!

Ce *kolossal* blindé exigeait 18 hommes d'équipage, mais un plus énorme encore, le « K-Wagen » à deux moteurs de 650 chevaux, armé de 4 canons de 77 et de 10 mitrailleuses, et qui devait accueillir un équipage de 22 hommes, était prévu pour 1919... On en frémit rétrospectivement!

N'empêche que le déséquilibre des forces était considérable dans le domaine des blindés. Un expert allemand estime, non sans amertume, qu'à la fin de la guerre il y avait 6.000 chars alliés contre... 20 allemands.

CHARS ALLEMANDS

1. A 7 V en coupe. — 2. A 7 V. — 3. Insigne de poitrine des tankistes (sur la poche gauche). — 4. Auto blindée Büssing, 1915. — 5. Auto blindée Mannesmann-Mulag.


1
Hagen
2
3
4
5

L'aviation

Depuis la sensationnelle démonstration faite à Paris en 1908 par le pionnier américain Wilbur Wright, une ère nouvelle s'était ouverte pour l'aviation européenne. En 1909, Blériot franchissait la Manche en 32 minutes et l'aéroplane cessait de faire rire.

L'industrie française prit très vite une avance sérieuse. Elle acquit une telle réputation que la plupart des aviations militaires des autres pays s'équipèrent en matériel français.

Seule, l'Allemagne résista à cet engouement et mit sur pied sa propre industrie aéronautique.

Selon de nombreux écrivains militaires, la guerre de 1914 fut la première où l'on vit employer l'aéroplane comme engin de guerre. Pourtant, en cherchant bien, on s'aperçoit que l'Italie dès 1911 avait utilisé cette invention toute nouvelle à des fins guerrières, en Tripolitaine; tandis que dans les Balkans, en 1912-1913, les Bulgares tentaient les premiers bombardements aériens sur les positions turques d'Andrinople[1].

Les aviations alliées

L'aviation française

A la mobilisation, l'aviation française était considérée comme la meilleure, même par l'état-major allemand. Elle n'était, néanmoins, qu'une subdivision d'arme sous la direction du Génie et son utilisation se bornait à des missions de reconnaissance et d'observation.

En août 1914, elle comprenait 21 escadrilles d'armée et 3 de cavalerie. Il y avait 8 appareils par escadrille. Chacun portait les initiales de son constructeur et le numéro d'ordre de son escadrille.

4 escadrilles HF 1, 7, 13 et 19 (Henri Farman)
5 escadrilles MF 2, 5, 8, 16 et 20 (Maurice Farman)
4 escadrilles BL 3, 9, 10 et 18 (Blériot)
2 escadrilles D 4 et 6 (Deperdussin)
1 escadrille C 11 (Caudron)
1 escadrille N 12 (Nieuport)
2 escadrilles V 14 et 21 (Voisin)
1 escadrille B 17 (Bréguet)
1 escadrille REP 15 (Robert-Emmanuel Pelleterie)
3 escadrilles de cavalerie BLC (Blériot)

A la mobilisation, 4 nouvelles escadrilles furent encore créées :

1 escadrille DO 22 (Dorand-Anzani)
1 escadrille MS 23 (Morane-Saulnier)
1 escadrille V 24 (Voisin)
1 escadrille C 25 (Caudron)

1. La bombe utilisée est reproduite parmi les illustrations (« Aviation allemande (II) »).

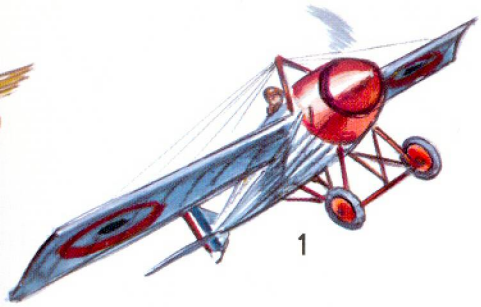
AVIATION FRANÇAISE (I)

1. « Morane-Saulnier N ». — 2. « Nieuport 12 ». — 3. « Nieuport Bébé ». — 4. « Nieuport 17 ». — 5. « Nieuport 24bis ». — 6. « Nieuport 28 » (États-Unis). — 7. « Farman HF-7 ». — 8. « Caudron C-4 ». — 9. « Spad 13 » (États-Unis).

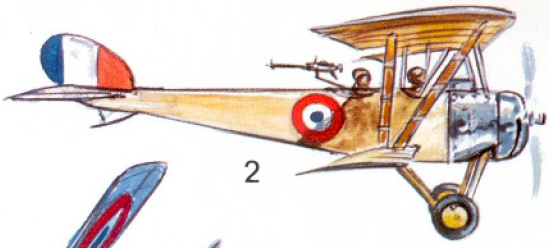
10. Insigne de pilote. — 11. Élève pilote. — Insignes de bras : 12. Mécanicien. — 13. Sapeur-aviateur. — 14. Sous-officier aviateur. — 15. Officier aviateur. — 16. Officier aviateur (col). — 17. Pilote de dirigeable. — 18. Observateur d'aviation. — 19. Membre d'équipage.

20. Sapeur-aviateur, 1915. — 21. Mécanicien, 1915 (en salopette).

10

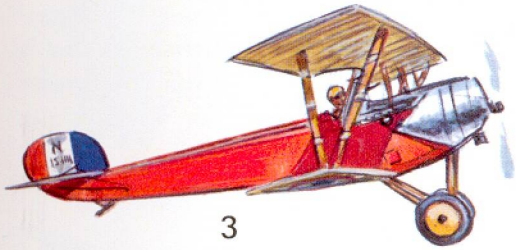


1

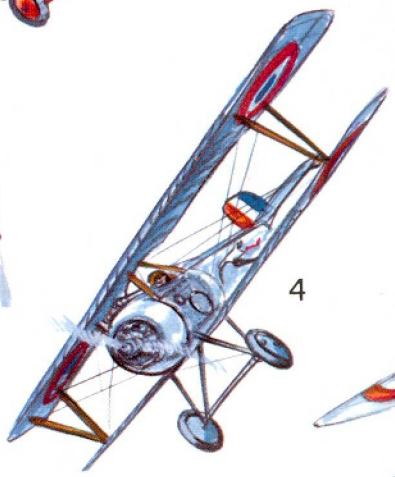


2

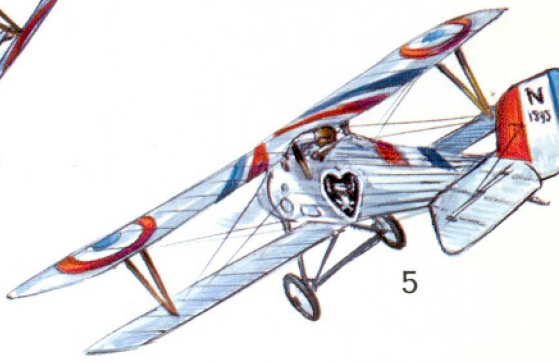
11



3

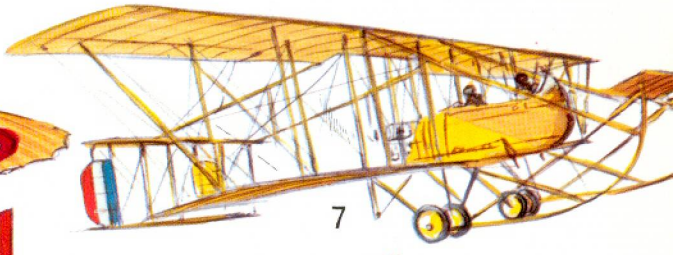


4



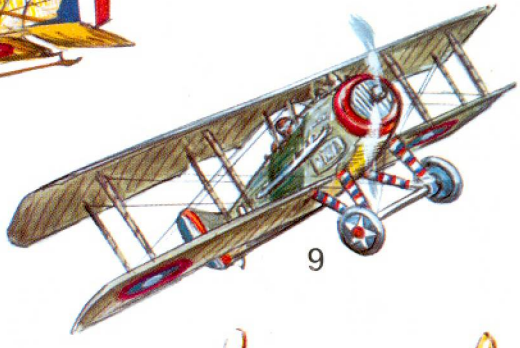
5

6



7

8



9

20

12

13 14 15

21

16

17

18

19

On recruta les premiers pilotes parmi une élite d'officiers et de sous-officiers volontaires que le sport aéronautique avait enthousiasmés. Issus de toutes les armes, ils offraient à l'observateur toute la gamme des uniformes portés dans l'armée française, alors que le personnel de l'Aéronautique avait, depuis 1910, un uniforme inspiré de celui du Génie et parfaitement défini. L'adoption de la nouvelle tenue bleu horizon en 1915 ne se marqua guère que chez les non-navigants, car les pilotes et observateurs, qui imposaient une beaucoup moins grande fatigue à leurs uniformes, en prolongeaient l'usage, ravis de se singulariser et de « trancher » sur le banal bleu clair.

Les tenues de vol du début de la guerre étaient de la plus grande variété; elles comportaient nombre de vêtements civils. Le casque de cuir et la combinaison étaient, seuls, réglementaires.

L'Aéronautique comprenait également, en 1914, une flotte de 7 grands dirigeables et une section de ballons captifs par corps d'armée[1].

L'aviation britannique

Le « British Royal Flying Corps », créé en 1912, alignait un total de 179 appareils dont la moitié seulement auraient été capables de franchir la Manche. A côté de ce premier corps existait le « Royal Naval Air Service »[2], fort de 93 aéroplanes. Équipés à l'origine d'appareils français, ces deux corps accueillirent ensuite des machines purement britanniques telles que le De Havilland, l'Avro, le Bristol et les B.E., R.E. et S.E. fabriqués par la Royal Aircraft Factory.

L'aviation belge

La minuscule force aérienne belge se composait en 1914 de 16 biplans Henri Farman, formant 4 escadrilles, et de 5 appareils réquisitionnés d'origine française formant une cinquième escadrille. L'aérostation possédait 2 ballons captifs et 2 petits dirigeables d'écolage.

L'aviation russe

Outre plus de 200 avions français Farman, Voisin et Blériot, la force aérienne russe comptait d'énormes appareils qui étaient les premiers quadrimoteurs du monde.

Ils avaient été conçus par le professeur Igor Sikorski et portaient le nom d'un héros russe légendaire : Ilia Mouromets. Le bombardier devint la fierté du Service aérien impérial, au sein de l'Escadre des vaisseaux volants — « Eskadra Vozdouchnik Korableï ».

L'aviation italienne

Sous la dénomination de « Corpo Aeronautico Militare », l'aviation italienne eut un chasseur-type, le Hanriot français H-D1 1916, mais elle mit en service deux types d'avions purement italiens : l'Ausaldo et le Caproni. L'un fut un excellent appareil de reconnaissance à longue distance et l'autre un redoutable bombardier lourd.

L'aviation américaine

A son entrée en guerre, l'Amérique ne disposait pas d'appareils capables d'affronter les dures exigences des combats aériens. Le « United States Air Service » fut équipé d'appareils français, anglais et italiens. Limitée à une escadrille de chasse et à une escadrille de reconnaissance, la participation américaine à la guerre aérienne s'augmenta en trois mois de 11 escadrilles.

1. Voir tome II au chapitre « Génie ».
2. Voir au chapitre « Marine » dans le tome II.

AVIATION FRANÇAISE (II)

1. Officier aviateur. — 2. Soldat du 2e groupe d'aviation. — 3. Sous-officier aviateur. — 4. Officier en manteau de fourrure. — 5-6-7-8. Officiers aviateurs. — 9. Tenue de vol hivernal.

10. « Bréguet 14 ». — 11. « Caudron C-23 ». — 12. « Nieuport Triplan ». — 13. « Spad 7 ».

14. Mitrailleuse Browning (États-Unis). Au centre, mitrailleuse Hotchkiss (France). En haut, à gauche et à droite : fléchettes incendiaires et bombes diverses (la bombe dotée de crochets était réservée à l'attaque des dirigeables). A l'extrême-gauche, fléchette d'acier.

1
2
3
4
5
6
7
10
11
12
13
14
8
9

Cependant, dès 1915, des volontaires américains s'étaient engagés en France comme pilotes. Chacun recevait une solde mensuelle de 200 francs-or payés *par un comité que présidait W. K. Vanderbilt.* Un étonnant barème récompensait les décorations obtenues et les victoires. Ainsi la Légion d'honneur rapportait 1.500 francs-or et un avion abattu 250 francs-or.

Nombreux furent les « as » qui se distinguèrent dans la 1re ou la 2e escadrille Lafayette, baptisées N 124 et SPA 124 parce qu'elles étaient équipées respectivement de Nieuport et de Spad. Un total de 38 volontaires servit dans ces deux escadrilles; 9 d'entre eux y perdirent la vie. On confond souvent les escadrilles Lafayette avec le « Lafayette Flying Corps », qui fut créé par les Français afin de réunir en un seul corps tous les Américains volontaires servant dans des escadrilles françaises. Ce corps perdit, lui, 65 hommes au cours de la guerre.

L'aéronautique des empires centraux

En 1914, l'Allemagne alignait 32 sections d'aviation — « Feldfliegerabteilungen » — de 6 appareils chacune, et 18 sections à 4 appareils pour la défense des places fortes — « Festungsfliegerabteilungen ». Ces sections furent baptisées plus simplement « Fliegerabteilungen » peu de temps après (en abrégé : Fl. Abt.).

Les escadrilles allemandes employaient des monoplaces « Taube » (ainsi nommés pour la forme de leurs ailes, qui évoquaient celles du pigeon) et plusieurs types de biplaces : Albatros, Aviatik, L.V.G. et D.F.W. (initiales des firmes Luft-Verkehrs Gesellschaft et Deutsche Flugzeug Werke).

L'aéronautique avait également une arme aérienne : le dirigeable — *Luftschiff* —, auquel les Anglais donnèrent le nom de zeppelin[1] et que les Allemands destinaient à des raids terroristes. Au nombre de quinze, ils s'avérèrent vite très vulnérables. Pour l'observation, le ballon captif ou *Drachen* était fort employé[2].

Dès le début de la guerre, les Allemands eurent l'heureuse idée de s'attacher les services d'un jeune ingénieur-aviateur d'origine hollandaise : Anthony Fokker. Son premier monoplan fut l' « Eindecker I » (*Eindecker* = monoplan), qui fut suivi de toute une gamme d'appareils de plus en plus remarquables.

Fokker mit au point des systèmes grâce auxquels la mitrailleuse pouvait tirer à travers l'hélice de l'avion. Ses inventions allaient accorder à l'Allemagne, à plusieurs reprises, une incontestable supériorité aérienne. Nous y reviendrons à propos de la « chasse ».

* * *

Composée en majeure partie d'appareils d'origine allemande, l'aviation de l'Autriche-Hongrie avait un type d'appareil national : le Lohner, fabriqué à Vienne par Jakob Lohner. Les « Luftfahrttruppen » austro-hongroises étaient fortes de 70 avions répartis en 9 escadrilles.

* * *

Les autres nations qui étaient entrées en guerre aux côtés des Alliés ou des Centraux n'avaient que des forces aériennes insignifiantes, difficiles à chiffrer.

Évolution de l'aviation

Jugé tout d'abord comme un dangereux jouet, l'aéroplane fut vite reconnu par les belligérants comme une arme d'une importance primordiale. Multipliant les efforts techniques, l'aviation fit de sensationnels progrès, et dès 1915, les pilotes pouvaient sourire en comparant les ridicules et frêles cages à poules de 1914 à leurs avions déjà redoutables.

La reconnaissance aérienne

Les premiers avions évoluaient au début de la guerre à 100 ou 200 mètres d'altitude, péniblement

1. Le « père » du dirigeable rigide était en effet le comte Ferdinand von Zeppelin (1838-1917).
2. Voir tome II au chapitre « Génie ».

AVIATION BRITANNIQUE

1. BE-12. — 2. BE-2C. — 3. SE-2A. — 4. SE-5A. — 5. « Sopwith Camel ». — 6. « Gunbus ». — 7. « Bristol Scout ». — 8. FE-2B. — 9. « DH De Havilland ». — 10. « Bristol F-2A ».

11. Badge de coiffure du Royal Flying Corps. — 12. Badge de poitrine du R.F.C. — 13-14. R.F.C. en 1914. — 15. Bombe de 112 livres.

1
2
3500
3
4
5
6
7602
7
8
58
9
5943
10
11
RFC
12
RFC
13
15

portés à ces modestes hauteurs par des moteurs pétaradants.

Les appareils les plus lents étaient censés être les plus capables de fournir une observation parfaite des positions ennemies; aussi furent-ils bientôt nombreux à se faire abattre à coups de fusil.

Le réglage des tirs d'artillerie s'effectuait grâce à des évolutions exécutées par l'aviateur selon les règles d'un code. On imagine la précarité de ce système que la moindre brume rendait impraticable.

Un système de signaux par fusées fut mis à l'essai sans plus de succès. Puis, au début de 1915, l'exploitation de la T.S.F., menée à bien par les Britanniques en tout premier lieu, fit faire un pas de géant à l'aviation d'observation, qui bénéficiait par ailleurs des expériences du colonel Estienne — encore lui[1].

Il ne suffisait pourtant pas à l'observateur de pouvoir dire : « un peu plus à gauche » ou « un peu plus à droite » aux artilleurs qui guettaient ses informations. On imagina un système beaucoup plus rationnel : l'objectif était considéré comme le centre d'un immense cadran d'horloge dont le chiffre 12 représentait le nord, le chiffre 6 le sud, etc. On subdivisait ensuite le cadran en cercles concentriques imaginaires de 10, 20, 30, 50, 100, 200 mètres de rayon, désignés chacun par une lettre de l'alphabet, ce qui permettait de préciser la distance de l'objectif. L'observateur n'avait plus aucune difficulté à guider le tir en indiquant « l'heure » où l'obus tombait, et dans quel cercle, par exemple : 3 heures B (100 mètres à l'est). Aussitôt l'artilleur pouvait corriger son tir.

Le jeu du « combat naval » n'est en somme qu'une adaptation simplifiée de cette ingénieuse méthode qui, en partie reprise par les aviateurs de la dernière guerre, fut souvent présentée comme une innovation.

On devine sans peine que la destruction de ces espions volants devint presque immédiatement le but des belligérants.

L'avion, de toute évidence, était le mieux adapté à cette tâche. Cependant, les carabines et les revolvers qui entrèrent en jeu dans les premiers combats aériens n'étaient, à l'origine, que destinés à aider les aviateurs à se défendre en cas d'atterrissage forcé. Le tout premier avion abattu, un appareil autrichien, le fut par une collision qu'avait délibérément provoquée l'aviateur russe Nestérov, premier kamikase de l'histoire! Un autre pilote russe, Alexandre Kasakov, utilisait... une ancre d'aérostier et déchiquetait les ailes de l'adversaire en les « crochant » avec son original engin pendu au bout d'un câble. Mais dans le domaine des armes plus « classiques », la première victoire aérienne fut obtenue à l'aide d'une mitrailleuse montée sur un Voisin de la 24e escadrille française. Le sergent Frantz et le caporal Quenault abattirent un Aviatik, le 5 octobre 1914. Le caporal avait tiré 47 balles coup par coup, sachant que sa Hotchkiss légère avait une fâcheuse tendance à s'enrayer en tir précipité.

Un précédent essai tenté par l'Anglais Strange pour équiper son avion d'une mitrailleuse avait été un échec : le seul poids supplémentaire de l'arme avait suffi à empêcher l'appareil de s'élever à une altitude satisfaisante.

Après ces balbutiements et l'apparition de machines plus puissantes, l'aviation tout entière fut dotée d'armes de plus en plus perfectionnées du type Hotchkiss, Lewis, Vickers et Maxim, de mieux en mieux adaptées à leur utilisation dans les airs.

La chasse

Les premiers chasseurs eurent pour tâche principale d'assurer la protection des biplaces d'observation. Leur mitrailleuse était braquée en oblique vers l'avant afin de ne pas endommager l'hélice

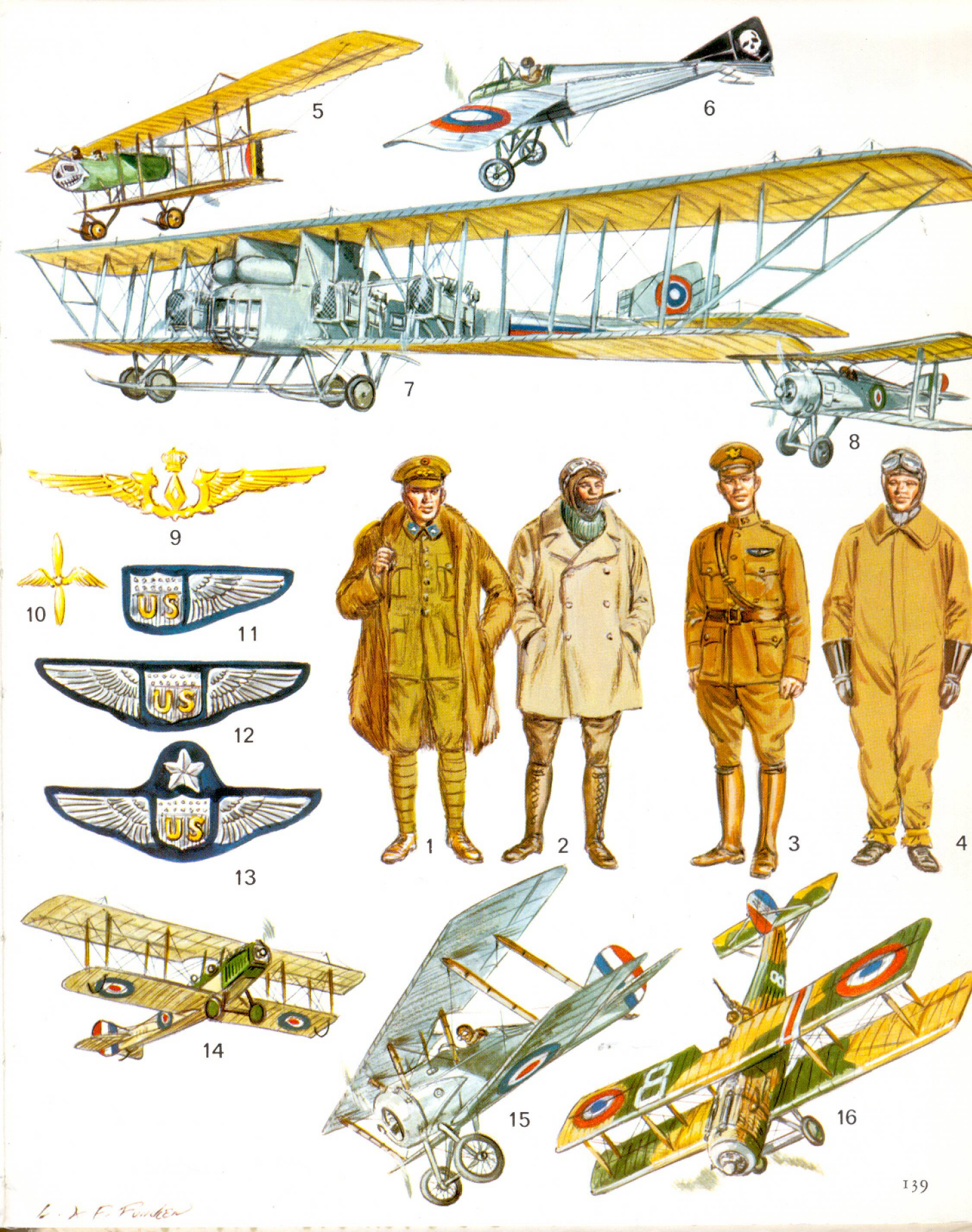
1. Voir au chapitre « Tanks et chars d'assaut », p. 128.

AVIATIONS RUSSE, BELGE, ITALIENNE ET AMÉRICAINE

1-2. Aviateurs belges. — 3-4. Aviateurs américains. — 5. Farman (Belgique). — 6. Morane (Russie). — 7. Ilia-Mouromets (Russie). — 8. Hanriot (Italie).

Insignes : 9. Belge. — 10. Russe (sur pattes d'épaules). — 11. Élève pilote américain. — 12. Pilote (États-Unis). — 13. Pilote (deuxième modèle, 1918).

14. Curtiss (États-Unis). — 15. Morse (États-Unis). — 16. Salmson (États-Unis). Ces trois appareils servaient uniquement à l'écolage aux États-Unis.


5
6
7
8
9
10
US
11
US
12
US
13
1
2
3
4
14
15
16

pendant le tir. On comprend aisément la difficulté que représentait l'utilisation d'une arme tirant en diagonale; elle dépassait les possibilités du pilote moyen.

Un pilote français, Roland Garros, qui s'était rendu célèbre avant la guerre comme pilote d'exhibition, imagina un dispositif permettant de tirer à travers l'hélice, dans l'axe de l'avion. Il fixa sur la face arrière de chaque pale un triangle d'acier qui, faisant office de blindage, déviait les balles quand il leur arrivait de toucher l'hélice, au moment où l'une des pales s'interposait entre la cible et la mitrailleuse. Ces coins blindés furent appelés déflecteurs[1].

Ce système ingénieux mais par trop primitif avait plusieurs inconvénients : 1° il alourdissait l'hélice; 2° il absorbait une puissance considérable; 3° il déformait les pales; 4° le choc des balles sur les déflecteurs se transmettait au vilebrequin.

Au début, l' « arme secrète » de Garros fit merveille et l'aviateur abattit cinq appareils en dix-huit jours, à la grande consternation de l'ennemi. Hélas, le triomphe de l'inventeur fut de courte durée; le 19 avril 1915, un ennui mécanique, dû selon certains à la fatigue extrême imposée à son hélice blindée, obligea Garros à se poser dans les lignes ennemies. Capturé avant d'avoir pu détruire son « arme secrète », l'as français fut expédié en Allemagne, d'où il s'évada par la suite pour rejoindre l'escadrille des Cigognes et s'y faire tuer en 1918.

Grande fut la joie des Allemands lorsqu'ils découvrirent le « secret » du chasseur français. Ils chargèrent aussitôt l'ingénieur Fokker de copier et si possible d'améliorer le dispositif de Garros. Le Hollandais fit merveille : en quarante-huit heures, il dessina les plans d'un déflecteur beaucoup plus avantageux. Au lieu d'alourdir l'hélice, le déflecteur fut fixé sur une tige coulissant verticalement comme une tige de soupape et actionné par une came tournant au double de la vitesse du moteur. Un réglage approprié amenait automatiquement le déflecteur devant le canon au moment précis du passage de chaque pale. S'il n'offrait pas une sécurité absolue, ce dispositif donnait aux pilotes allemands une redoutable supériorité[2].

Le survol des positions allemandes devint quasiment impossible; ce fut l'époque du « fléau Fokker », le « Fokker Scourge » des Anglais. Décidément en veine d'inspiration, Fokker avait mis au point une mitrailleuse triple qui fonctionnait sur le même principe du déflecteur; heureusement pour les Alliés, le poids fut jugé intolérable.

La situation obligea les Alliés à protéger leur moindre appareil d'observation par une meute de chasseurs. Les Anglais poussèrent la production d'appareils à moteur arrière qui permettaient au moins d'avoir, à l'avant, une mitrailleuse libre de ses mouvements et de supprimer tous les problèmes du tir à travers l'hélice. Mais ce seul avantage était une mince compensation aux défauts de ce type d'avion archaïque : mauvais équilibre avant-arrière, mauvais aérodynamisme et faible vitesse.

En France, le système de Roland Garros avait fait faillite. Plus d'un pilote s'était proprement « suicidé » en s'obstinant à utiliser ce tir à travers l'hélice qui avait de fâcheuses analogies avec la « roulette russe ». On imagina alors de placer une mitrailleuse sur les ailes supérieures des biplans, mais cette mesure, en apparence satisfaisante, avait des effets néfastes sur l'aérodynamisme et freinait les appareils.

Juste retour des choses, un Fokker s'égara un beau jour et le « secret » du Hollandais[3] fut découvert. On l'adopta aussitôt et l'équilibre se

1. Le Français Gilbert fut probablement le véritable inventeur du déflecteur, mais l'éblouissante personnalité de Roland Garros oblitéra complètement ce précurseur qui devait se tuer comme pilote d'essai en 1918.
2. Il est souvent confondu avec la mitrailleuse synchronisée de Fokker, que nous décrivons plus loin. Celle-ci n'a plus que de lointains rapports avec le déflecteur de Garros et Gilbert.
3. Naturalisé Allemand au cours de la guerre.

AVIATIONS BRITANNIQUE ET ITALIENNE

1. « Sopwith Triplane ». — 2. Hanriot (Italie). — 3. DH-V. — 4. Ansaldo (Italie). — 5. « Handley 0/400 ». — 6. Caproni (Italie). — 7. Kangaroo.

8. Mitrailleuse Spandau (Allemagne). — 9. Lewis (Grande-Bretagne). — 10. Bombe anglaise de 750 livres. — 11. Bombe anti-sous-marins (vue en coupe). — 12. Mitrailleuse Marlin (États-Unis). — 13. Aviateur anglais, 1916-18. — 14. Aviateur italien, 1915.

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14

rétablit. Au cours de l'été 1916, le légendaire « Eindecker » fut définitivement surclassé par les chasseurs alliés « Nieuport Bébé », « Sopwith Pup » et « Spad ». Conscients de l'importance de la maîtrise du ciel, les belligérants engagèrent des batailles aériennes de plus en plus furieuses.

Avec une prodigieuse énergie, les Allemands parvinrent à reprendre le dessus sur les Alliés en lançant dans la mêlée de nouveaux types d'avions, notamment l'Albatros armé de deux mitrailleuses. C'était le premier chasseur aussi fortement armé.

1916 fut une année cruciale pour l'aviation allemande, qui se vit organisée en un service indépendant. Le 8 octobre, la totalité des forces aériennes et antiaériennes fut rassemblée sous l'autorité du général von Hoeppner, devenu « Kommandierender General der Luftstreitkräfte », en abréviation « Kogenluft ».

Ces « Luftstreitkräfte » ou Forces aériennes de combat étaient la toute première « Luftwaffe ».

Les différentes escadrilles furent groupées en « Staffeln » (échelons). Les chasseurs formèrent des « Jagdstaffeln », titre abrégé par les aviateurs en Jastas; les chasseurs d'accompagnement se groupèrent en « Schutzstaffeln » ou Schustas tandis que les escadrilles chargées des attaques au sol se nommaient « Schlachtstaffeln » ou Schlastas.

Chaque Jasta comprenait 14 appareils, nombre porté ensuite à 18 mais qui, le plus souvent, se limitait à 16.

En janvier 1917, les « Luftstreitkräfte » alignaient 48 escadrilles de reconnaissance, 30 de protection, 30 de chasse et 93 d'observation d'artillerie, plus une centaine de Gotha bimoteurs de bombardement formant 3 escadres.

La nouvelle organisation de l'aviation allemande et l'apparition des Albatros mirent une fois encore les Alliés dans une situation critique. Les Britanniques, surtout, subirent de terribles pertes dans les premiers mois de 1917 et en particulier au cours du « mois d'avril sanglant », le *Bloody April*.

Un autre pas en avant fut fait par les Allemands : ils groupèrent en « Jagdgeschwadern » (J.G.) leurs redoutables Jastas. C'est le fameux « as » von Richthofen qui prit le commandement du 1er J.G., composé des Jastas 4, 6, 10 et 11. Tout le matériel et le personnel étaient réunis derrière le front et pouvaient être transportés par chemin de fer vers les zones menacées. Cette extrême mobilité porta aussitôt ses fruits et amena la création de trois autres « Jagdgeschwadern ». A l'instar de l'as français Navarre qui avait combattu dans le ciel de Verdun en 1916 à bord d'un extraordinaire avion peint en rouge, von Richthofen choisit cette couleur pour emblème et l'étendit à tout son J.G. afin qu'au combat ses pilotes puissent se reconnaître entre eux d'un seul coup d'œil. Le bariolage des avions allemands atteignit une fantaisie qui dépasse l'imagination. Ces escadrilles itinérantes voyageant en chemin de fer avec tout leur matériel prirent bientôt le nom de « Zirkus », tant était grande leur ressemblance avec les gens du cirque.

Fokker, entre-temps, avait repensé son dispositif de tir à travers l'hélice et créé la première mitrailleuse synchronisée. L'apparition des balles blindées ne permettait d'ailleurs plus l'emploi de son premier système, dont les déflecteurs ne résistaient pas aux chocs répétés de la nouvelle cartouche.

Le principe de la mitrailleuse synchronisée était basé sur le système de la came à déflecteur, mais ici la came accrochait le mécanisme de la mitrailleuse pendant sa course de percussion par le truchement d'une tige de liaison montée sur l'arbre de l'hélice. En effet, comme toutes les mitrailleuses fonctionnent par un va-et-vient donnant à l'aller : déverrouillage,

AVIATION ALLEMANDE (I)

1. Albatros « Taube », 1914. — 2. « Fokker Eindecker IV », 1915. — 3. « Fokker E-III », 1915. — 4. « Aviatik D-1 » (Autriche, 1917). — 5. « Rumpler C-1 », 1915. — 6. « Albatros C-1 », 1915. — 6bis. Vue en coupe du dispositif de tir à travers la carlingue pour vaincre l'angle mort. — 7. Zeppelin. — 8-9. Nacelles d'observation et de bombardement que les zeppelins descendaient au bout d'un câble long de 1.000 à 1.500 mètres et qui leur permettaient de voir sans être vus, de rester au-dessus des nuages tandis que les observateurs-bombardiers agissaient.

Un terrain d'aviation la nuit : A. tour à girouette qui commande l'éclairage des feux rouges représentant les quatre points cardinaux C D E F; en B : feu central blanc; en G : feu à éclats indiquant en code le nom du terrain.

1
2
3
4
5
6
6 b
7
8
9
A
B
C
D
E
F
G
C 1851
L.Z.37
L. & F. FUNCKEN

extraction, éjection, et au retour : alimentation, verrouillage, percussion, il suffisait de suspendre le mouvement entre le verrouillage et la percussion pour permettre à la pale de passer entre deux balles. Encore fallait-il y penser!

Cette géniale invention s'avéra mortellement dangereuse pour les Alliés. Les Français parvinrent à mettre au point une mitrailleuse synchronisée du même type. Quant aux Anglais, ils adaptèrent une mitrailleuse synchronisée à système hydraulique due à l'ingénieur roumain Constantinesco. Après quelques tâtonnements, elle se montra supérieure au système mécanique. Son placement causa néanmoins beaucoup de difficultés par suite de la diversité des modèles d'avions utilisés, qui posaient à chaque fois un problème de synchronisation différent.

A côté de ces mitrailleuses principalement conçues pour les chasseurs monoplaces existèrent d'autres modèles destinés aux observateurs ou mitrailleurs de bombardiers. Parmi les principaux types on remarquait particulièrement les Lewis jumelées anglaises et la Parabellum, une mitrailleuse allemande, version allégée de la Maxim.

Les bombardiers

Les premières bombes jetées sur une ville le furent par un Allemand, le lieutenant Ferdinand von Hiddessen. Il lança trois petites bombes sur Paris, le 30 août 1914. Pendant plusieurs semaines, chaque matin à 6 heures, la capitale française reçut la désagréable visite d'un aéroplane ennemi qui était censé détruire ainsi le moral des Parisiens.

Ces attaques provoquèrent aussitôt la riposte des aviateurs français, et ce fut le caporal Finck qui, le premier, bombarda un objectif militaire : les hangars du Festungfliegerabteilung de Metz, détruisant un zeppelin et trois Taube. Les raids n'allaient pas cesser de s'amplifier au cours de la guerre, avec une nette supériorité de la part des Alliés.

Les projectiles des premiers temps étaient des plus primitifs, en particulier la fléchette d'acier qu'on jetait par poignée sur les rassemblements de troupes. Les quotidiens allemands s'insurgèrent contre une attaque de ce genre, la première semble-t-il, menée par deux Farman belges.

Les bombes primitives du début causèrent pas mal d'accidents chez leurs utilisateurs et rejoignirent vite les fléchettes dans la galerie des accessoires périmés. On les remplaça par de simples et honnêtes obus de 75, voire de 155.

Dès le 30 octobre 1914 commencèrent les bombardements « en force » : 8 avions français attaquaient Dixmude. Deux jours plus tard, le refuge du Kaiser à Thielt recevait 32 obus.

Les raids croissaient rapidement : ceux de décembre comprenaient parfois 18 avions; en juin 1915, 23 appareils bombardaient Carlsruhe, et en août Dillingen recevait la visite de 62 bombardiers français tandis que le même jour 60 avions britanniques, français et belges pilonnaient, sous une avalanche de 4.000 kilos de bombes, la forêt d'Houthulst où se terrait l'ennemi.

Le perfectionnement de la bombe fut surtout poussé chez les Britanniques et chez les Allemands.

En Grande-Bretagne, dès le début des hostilités, les recherches furent conduites par le Royal Laboratory de Woolwich et la Royal Aircraft Factory de Farnborough. Elles devaient produire le plus lourd type de bombe jamais utilisé durant la guerre, un monstre de 1.250 kilos. Les bombes les plus employées pesaient respectivement 50 et 100 kilos environ.

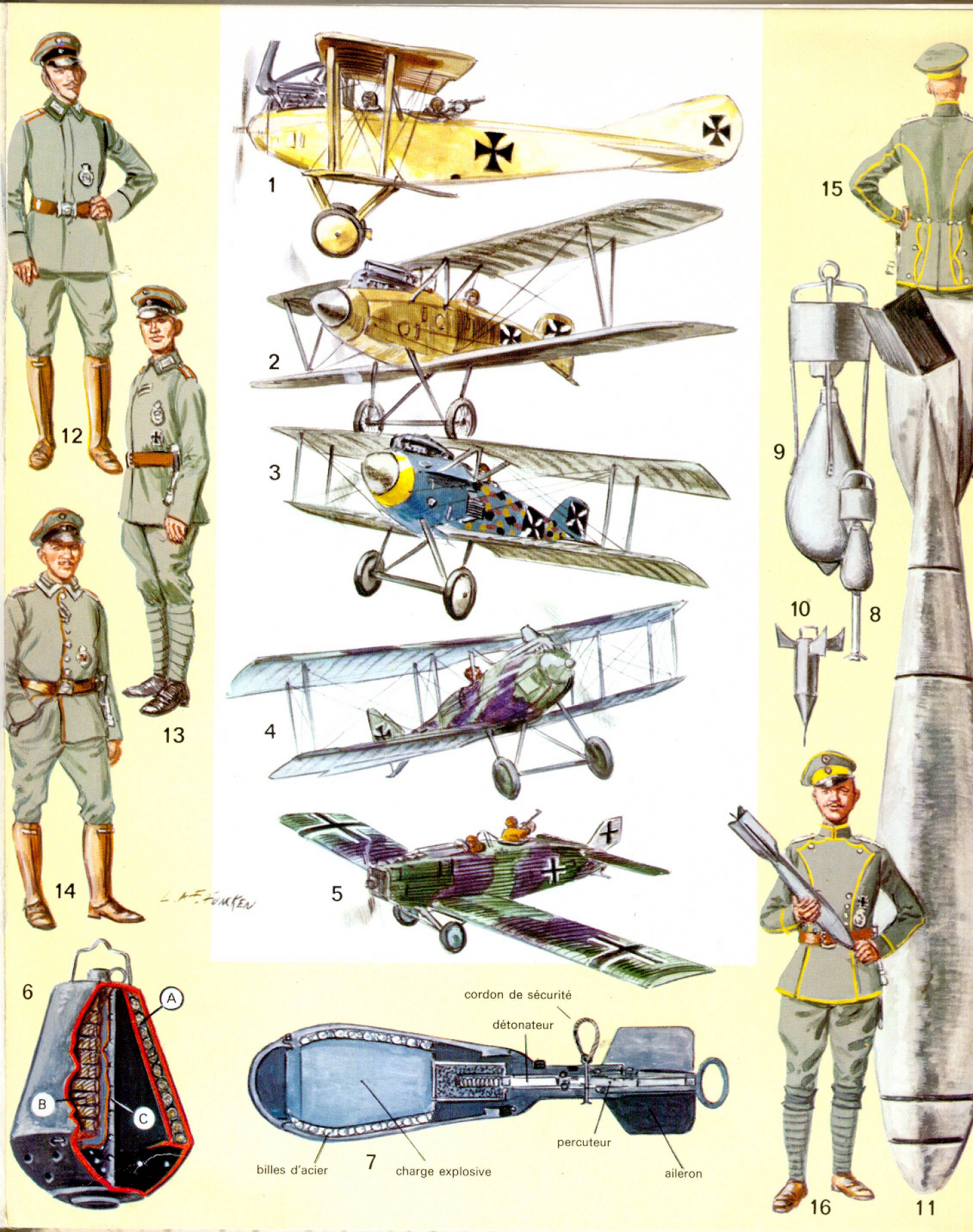
En Allemagne, les premiers types de bombes mis au point par une Commission des tests — « Artillerie

AVIATION ALLEMANDE (II)

1. « Albatros C-III », 1916. — 2. « Albatros D-III », 1917. — 3. « Albatros D-II », 1916-1917. — 4. « Halberstadt D-II », 1917. — 5. « Junkers CL-I », 1918.

6. Bombe incendiaire de dirigeable : A-B. cordons de matières inflammables; C. tube intérieur contenant le détonateur. — 7. Bombe anti-personnel vue en coupe. — 8-9. Bombes du type Karbonit de 4,5 kg et 50 kg. — 10. Bombe du tout premier type (Balkans, 1913). — 11. Bombe-torpille P.U.W. de 1.000 kg, 1916-1918.

12-13. Lieutenants aviateurs, 1915. — 14. Observateur. — 15-16. Lieutenant aviateur en uniforme de uhlan.


1
2
3
4
5
6
A
B
C
7
cordon de sécurité
détonateur
percuteur
aileron
billes d'acier
charge explosive
8
9
10
11
12
13
14
15
16

Prüfung Komission » — s'avérèrent vite démodés. La série « Karbonit » prit leur succession, puis fut encore perfectionnée en 1916 par les soins diligents d'une nouvelle commission nommée « Prüfanstalt und Werft der Fliegertruppe ». On donna aux bombes une forme de torpille; un empennage approprié augmentait leur vitesse de chute et par conséquent la force de pénétration. Leur gamme allait de 14 kilos à une tonne environ.

Les pilotes

L'extraordinaire renommée qu'acquirent les pilotes de chasse, les « as » de la Première Guerre mondiale, ne fut jamais atteinte par les pilotes de 1939-1945, dont seuls quelques noms ont le privilège de rester inscrits dans notre souvenir en dépit des sacrifices et des souffrances de tant d'entre eux. Le combat aérien avait changé de forme entre-temps, et si les traditions de 1914-1918 étaient encore vivaces, la plupart des duels se déroulaient à une telle vitesse et à une telle altitude que les rares témoins ne pouvaient en suivre les phases. Il en était autrement à l'époque qui nous occupe : sans grand effort de mémoire, le lecteur d'aujourd'hui voit défiler, surgi il ne sait trop d'où, un cortège de noms à jamais prestigieux.

Il est vrai que l'avion était alors une chose toute nouvelle, une attraction sensationnelle dont l'apparition hypnotisait littéralement les foules. Le combat aérien, véritable combat singulier, avait de nombreux points communs avec les rencontres en champ clos du Moyen Age, et les pilotes de chasse, quand ils avaient la chance de survivre, faisaient aisément figure de champions de tournoi.

L'avion, c'était par excellence l'arme la plus grisante pour un sportif, la plus tentante pour les fortes têtes et les individualistes au sang vif. Il exigeait des hommes hors classe et les eut toujours.

En France, le plus prestigieux de tous fut Georges Guynemer, même si ses 54 victoires homologuées ne le placent qu'en second lieu au tableau des as français. Un jour qu'il se mesurait avec l'as allemand Ernst Udet en combat aérien, Guynemer eut un geste qui illustre bien l'esprit chevaleresque des pilotes de chasse : s'étant aperçu que les mitrailleuses d'Udet s'étaient enrayées, il cessa aussitôt de tirer et, après avoir salué son adversaire de la main, s'en retourna vers les lignes françaises. La même aventure survint à Charles Nungesser, troisième as français avec 45 victoires, mais cette fois, ce fut un Allemand, malheureusement anonyme, qui fit le geste étonnant alors que le Français, mal remis de multiples blessures, volait vers un hôpital militaire.

Le premier as français sur le plan du « score », René Fonck, avait 75 victoires homologuées à son actif. On estime que 127 appareils ennemis furent victimes de la virtuosité de ce tireur auquel quatre ou cinq balles suffisaient généralement pour imposer la décision. Il mourut paisiblement dans son lit à l'âge de 59 ans, tandis que Guynemer entra dans la légende en disparaissant en plein ciel de 1917 : il n'avait pas 23 ans. Nungesser, l'indestructible aux multiples blessures, devait disparaître en 1927 lors de sa traversée manquée de l'Atlantique.

Redoutables chasseurs eux aussi, les Britanniques eurent leurs grands as, tels le major Mannock aux 73 victoires, le lieutenant Bishop — 72 victoires — et l' « as naval » Raymond Collishaw — 60 victoires. De ces trois héros, seul le premier mourut au combat, en 1918. On ne retrouva jamais sa tombe.

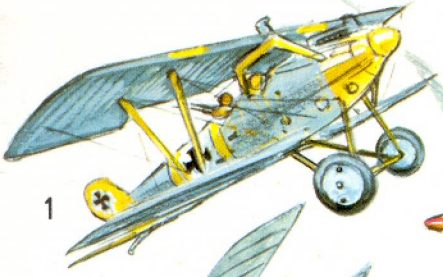
Les Allemands eurent un nombre impressionnant de pilotes redoutables avec, à leur tête, le fameux

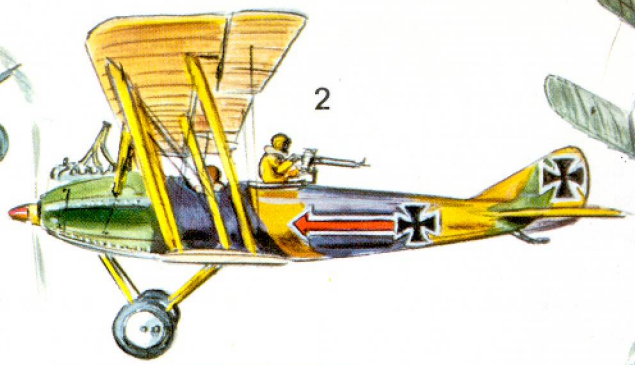
AVIATION ALLEMANDE (III)

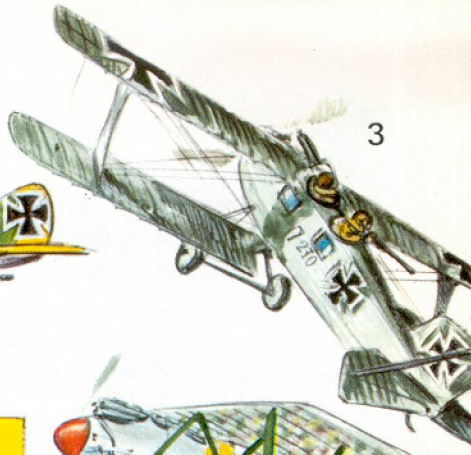
1. Pfalz. — 2. « Rumpler C-IV ». — 3. « Roland C-II ». — 4. « Albatros D-V ». — 5. « Fokker Dr. I » triplan. — 6. « Roland D-IVb ». — 7. « Albatros D-Va ». — 8. « Hannover CL-IIIa ». — 9. Siemens-Schukert. — 10. « Fokker D ».

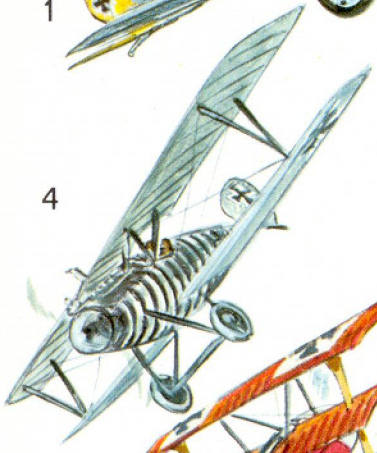
11. Vue plongeante arrière-avant de la carlingue d'un Rumpler : a) réservoir à essence; b) tubes indiquant le niveau d'essence; c) réservoir d'huile; d) siège de l'observateur-bombardier; e) siège du pilote; f) volant de commande; g) roue dentée entraînant les câbles de commande; h) câbles de gauchissement; i) pédales du gouvernail; j) câbles du gouvernail; k) boîte des appareils électriques; l) manomètre de pression d'huile; m) cases pour les bombes. — 12. Appareil de visée à lunette qui se montait au ras du plancher de l'avion, les bombes à l'extérieur.

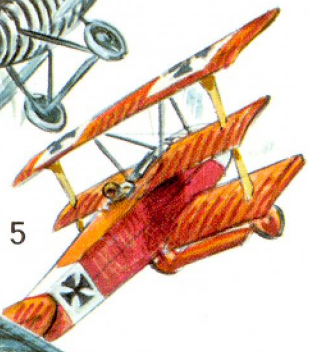
13. Pilote, 1916-1918. — 14. Observateur, 1916-1918.

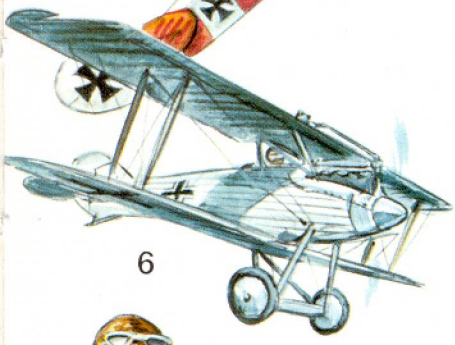

1

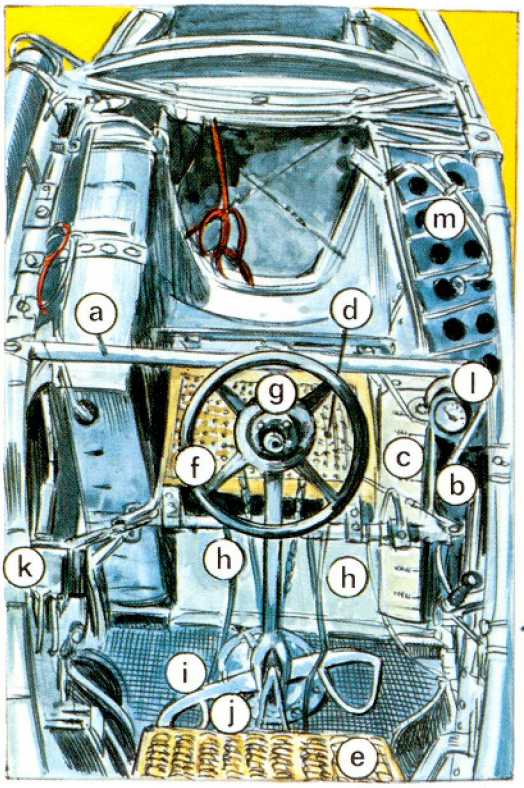

2


3

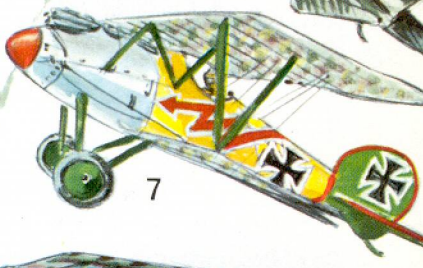

4

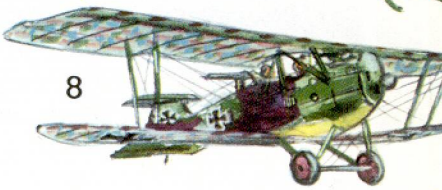

5

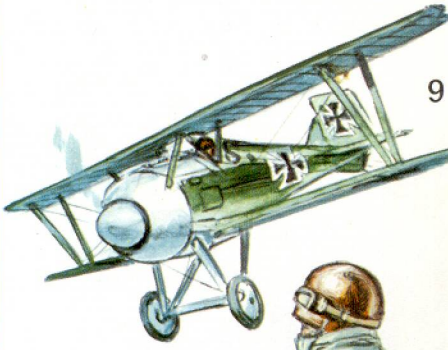

6

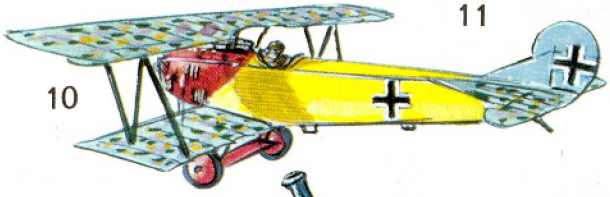


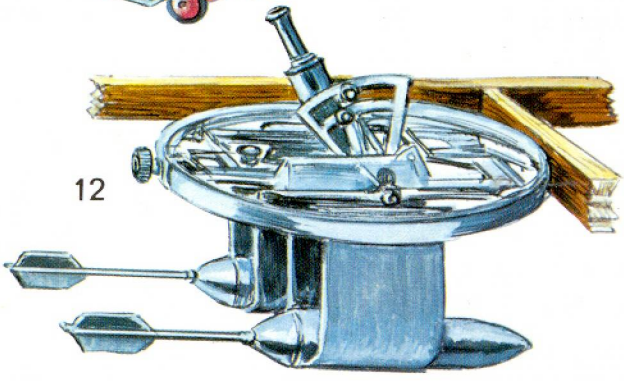
11


7


8


9


10


12

13

14

L. & F. FUNCKEN

Manfred von Richthofen dont nous avons déjà évoqué le nom. Il avait triomphé à 80 reprises, inscrivant à son palmarès quelques adversaires célèbres tels que le major anglais Hawker, quand il fut abattu en 1918 dans des circonstances demeurées mystérieuses.

Son suivant immédiat avec 62 victoires était Ernst Udet, qui devait mourir pendant la dernière guerre, poussé au suicide par les manœuvres de Göring et de Milch. Venait ensuite, avec 53 victoires, Erich Löwenhardt qui se tua dans une collision aérienne en 1918.

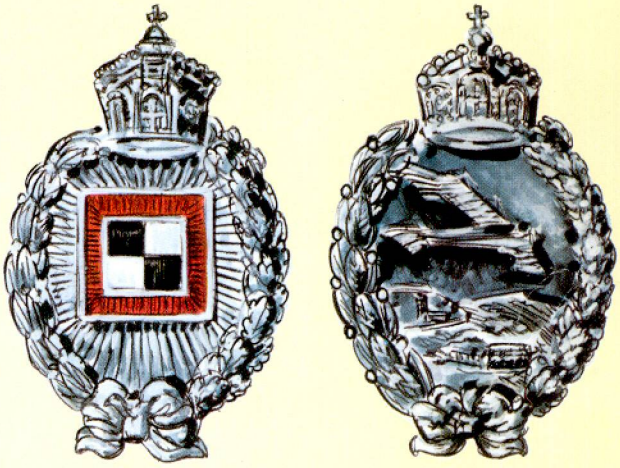
L'Autriche-Hongrie, l'Italie, les États-Unis, la Russie et la petite Belgique eurent aussi leurs héros, et si leurs scores sont relativement modestes par rapport aux précédents, ils restent encore fort impressionnants.

Autriche-Hongrie	Victoires :	40	Godwin Brumowski
		32	Julius Arigi
		30	Franke Linke-Crawford
Italie	Victoires :	34	Francesco Baracca
		26	Silvio Scaroni
		24	Ruggiero Piccio
États-Unis	Victoires :	26	E.U. Rickenbacker
		21	Frank Luke Jr
		17	Raoul Luftbery
Russie	Victoires :	17	A. A. Kazakov
		15	P. V. d'Arguéev
		13	A. P. Séversky
Belgique	Victoires :	37	W. Coppens
		11	A. de Meulemeester
		10	E. Thieffry

AVIATION ALLEMANDE 1917-1918

1. « Siemens-Schukert R-III », 1917. — 2. « Pfalz D-XIII », 1918. — 3. « Zeppelin R-XIV ». (Noter la position acrobatique des mitrailleurs.). — 4. Phönix (austro-hongrois). — 5. « Fokker D-IX », 1918.

Insignes de poitrine : 6. Observateur. — 7. Pilote. 8-9. Pilotes, 1916-1918. — 10. Observateur en tenue de vol hivernal, avec manchon, 1916-1918.



L. K. F. FUNCKEN

Principaux ouvrages consultés

Collection de *L'Illustration 1914-1918.*
Collection du *Miroir 1914-1918.*
Collection du *Panorama de la guerre 1914-1918.*
Collection du *Passepoil.*
Revue de la Société française des collectionneurs de figurines historiques.
Revue de la Société belge d'étude de l'uniforme et du costume « *La Figurine* ».
Fanfares des troupes à cheval (Cdt Bucquoy).
Nos soldats (Ch. Brun).
Almanachs Hachette 1915, 1916, 1917, 1918.
La Légion étrangère (J.A. Tardieu).
Sac au dos (Cdt Lavisse).
Les Uniformes de l'armée française (A. Calot et C. Robert).
L'Art de la guerre (Gl E. Wanty).
Gloire et Misère (J. Thiriar).
The British Army of 1914 (Maj. R. Money Barnes).
War Pictures.
Uniformi Militari Italiane (E. et V. Del Giudice).
I Grandi Regimenti (Vezio Melegari).
Milizie ed Eserciti d'Italia (Vittorio Giglio).
Dal Grappa a Vittorio Veneto (Musée d'histoire contemporaine de Milan).
La Nostra Guerra 1915-1918 (T. C. Italiano).
Die Russische Armee (H. Rottmann).
Uniformes de l'armée russe (Zvegintsoff).
A Pictorial History of the United States Army (G. Gurney).
American Badges and Insignia (E. E. Kerrigan).
Small Arms of the World (J.E. Smith).
Die Uniformen der Deutschen Armee (M. Ruhl).
Deutschlands Armee (P. Casberg).
Verdun (A. Reich).
Der Grosse Krieg in Bildern.
Österreichische Militärische Zeitschrift.
Fighters - Bombers 1914-1919 (K. Munson).
Heroes & Aeroplanes of the Great War 1914-1918 (J. A. Phelan).
Fighter Aircraft 1914-1918 (Lamberton et Cheesman).
Tanks and Armor in Modern Warfare (J. Cary).
Kampfpanzer 1916-1966 (von Senger et Etterlin).
German Tanks and Armoured Vehicles 1914-1945 (B. T. White).

Index

A

Abdul Kérim Pacha, 116.
Albert Ier (roi des Belges), 32, 34.
arditi, 64.
artillerie spéciale, 128.
aviation, 132-148.
» américaine, 134.
» belge, 134.
» britannique, 134.
» de bombardement, 144, 146.
» de chasse, 138-144.
» des empires centraux, 136.
» française, 132.
» italienne, 134.
» russe, 134.

B

Bishop, 146.
blindés, 122-130.
» allemands, 130.
» anglais, 122-128.
» français, 128.
Bluse, 98.
bombes aériennes, 144, 146.

C

carabiniers (Belgique), 28.
cartouchières (Allemagne), 104.
» (France), 10, 12.
casque Adrian, 20, 34, 62, 80, 88.
» allemand, 98, 102.
» anglais, 40.
chars d'assaut, voir *blindés*.
chasseurs allemands, 98, 100.
» alpins (France), 14.
» à pied (Belgique), 28.
» » (France), 14.
Churchill (Winston), 122.
Collishaw, 146.
Constantin (roi de Grèce), 80.

D

Desgouttes, 34.
dominions, 44.

E

Édouard VII (roi d'Angleterre), 36.
Enver Pacha, 116.
Estienne (colonel), 128, 138.

F

feldgrau allemand, 98, 104.
» autrichien, 108.
Ferdinand (roi de Bulgarie), 118, 120.
» (roi de Roumanie), 86-90.
Foch, 16.
Fokker, 140, 142.
Fonck, 146.
Franchet d'Esperey, 118.
François-Ferdinand, 112.
François-Joseph, 112.
French, 36.
fusil allemand, 106.
» américain, 72.
» anglais, 38.
» autrichien, 110.
» belge, 26.
» bulgare, 118.
» français, 12, 22.
» italien, 62.
» japonais, 82.
» roumain, 88.
» russe, 54.
» turc, 114.
fusil mitrailleur (France), 22.
fusiliers marins (France), 32.

G

Gallieni, 16.
Garros, 140.
gaz de combat, 22.
gendarmerie (Belgique), 28.
George V, 36, 124.
grenades à disque, 106.
» à fusil, 106.
» à manche, 106.
» cylindriques, 106.
» françaises, 20, 22.
» ovoïdes, 106.
» V. B., 22.
grenadiers belges, 26, 28.
» russes, 52.
» V. B., 24.
Guillaume II, 36, 94, 96.
Guynemer, 146.

H

havresac allemand, 104.
» américain, 72.
» anglais, 38.
» belge, 26.
» français, 10, 12.
Hawker, 148.
hechtgrau, 108.
Hitler, 108.
Honvet, 108.

I

infanterie allemande, 94.
» alpine (France), 14.
» américaine, 72.
» austro-hongroise, 108.
» belge, 26.
» britannique, 36.
» bulgare, 118.
» coloniale (France), 14.
» de l'armée d'Afrique (France), 14.
» écossaise, 40.
» française, 10.
» grecque, 82.
» italienne, 62.
» japonaise, 82.
» monténégrine, 80.
» portugaise, 76.
» roumaine, 86.
» russe, 52.
» serbe, 78.

K

Kaiser (Guillaume II), 94.
kilt, 42.
Kitchener, 36, 48, 124.
K-Wagen, 130.

L

Landwehr allemande, 98.
» autrichienne, 108.
Landsturm, 98.
Lawrence (colonel), 116.
Légion étrangère (France), 14.
» de Pilsudski, 92.
» polonaise, 92.
Litzen, 52, 100.
Löwenhardt, 148.
Ludendorff, 56.

M

Mannlicher, 110.
Mannock, 146.
Masaryk (Tomas), 92.
masques à gaz (France), 22, 24.
Mauser, 106.
Maxim, 106.

militia, 44.
mitrailleurs allemands, 98, 104.
mitrailleuses allemandes, 106.
» anglaises, 42, 44, 124.
» d'aviation, 138-144.
» françaises, 22.
» japonaises, 84.
Mussolini, 68.
Mustafa Kemal (Atatürk), 116.

N

Nagant, 54.
Navarre, 142.
Nicolas (grand-duc), 58, 60.
Nicolas II, 58.
Nungesser, 146.

P

pangermanisme, 94, 96.
plan XVII, 96.
Pershing, 70.
Pickelhaube, 98.
pilotes, 146, 148.

R

reconnaissance aérienne, 136.
Renault (char léger), 128.
Renault (Louis), 128.
Rennenkampf, 56, 58.
Rommel, 88.
Ronarc'h, 32.

S

Saint-Chamond, 128.
Samsonov, 58.
Schneider, 128.
Schwarzlose, 110.
Slovaques, 92.
Swinton, 122-126.

T

Tank Corps, 126.
tanks anglais, 122-128.
Tchèques, 92.
territoriaux, 12.
tirailleurs (France), 14.
» sénégalais, 14.
Townshend, 116.
turcos (France), 14.

U

Udet, 146, 148.
uniforme allemand, 98.
» austro-hongrois, 108.
» français, 10-20.

V

Victoria, 36, 94.
volontaires arméniens, 116.
» polonais, 92.
» slovaques, 92.
» tchèques, 92.
volunteers, 44.
von Hindenburg, 56, 58.
von Hötzendorf, 112.
von Moltke, 48, 96.
von Prittwitz, 56.
von Richthofen, 142, 148.
von Sanders, 116.
von Schlieffen, 96.

W

Waffenrock, 98.
webbing equipment, 38.
whippet, 128.
Wilson (Woodrow), 70, 120.

Y

yeomanry, 44.

Z

Zeppelin, 136.
zouaves (France), 14.

Table des matières

Avant-propos 9

Première partie : Les Alliés 10

L'infanterie française 10
- Le fusil 12
- Les régiments 12
- Vers la guerre de tranchées 16
- Évolution des uniformes 18
- Évolution de l'armement 20
- La tactique 24

L'infanterie belge 26
- Origine des divers régiments 28
- Les Belges dans la guerre 28
- Portrait du « jass » 34

Les armées britanniques 36
- L'infanterie anglaise 36
- L'infanterie écossaise 40
- Mitrailleuses et mitrailleurs 42
- Les troupes des dominions 44
- « Militia », « yeomanry » et « volunteers » 44
- La « British Expeditionary Force » 46

L'armée russe 52
- L'infanterie 52
- Offensive et effondrement 56

L'infanterie italienne 62
- L'uniforme et les armes 62
- Les opérations 64

Les forces expéditionnaires américaines 70
- Officiers et soldats 72
- Les opérations 74

Le corps expéditionnaire portugais 76

L'armée serbe 78

Le Monténégro et la Grèce 80

L'armée japonaise 82

L'infanterie roumaine 86

Volontaires polonais et tchèques 92